

Le carnaval des hyènes

Mention Michaël

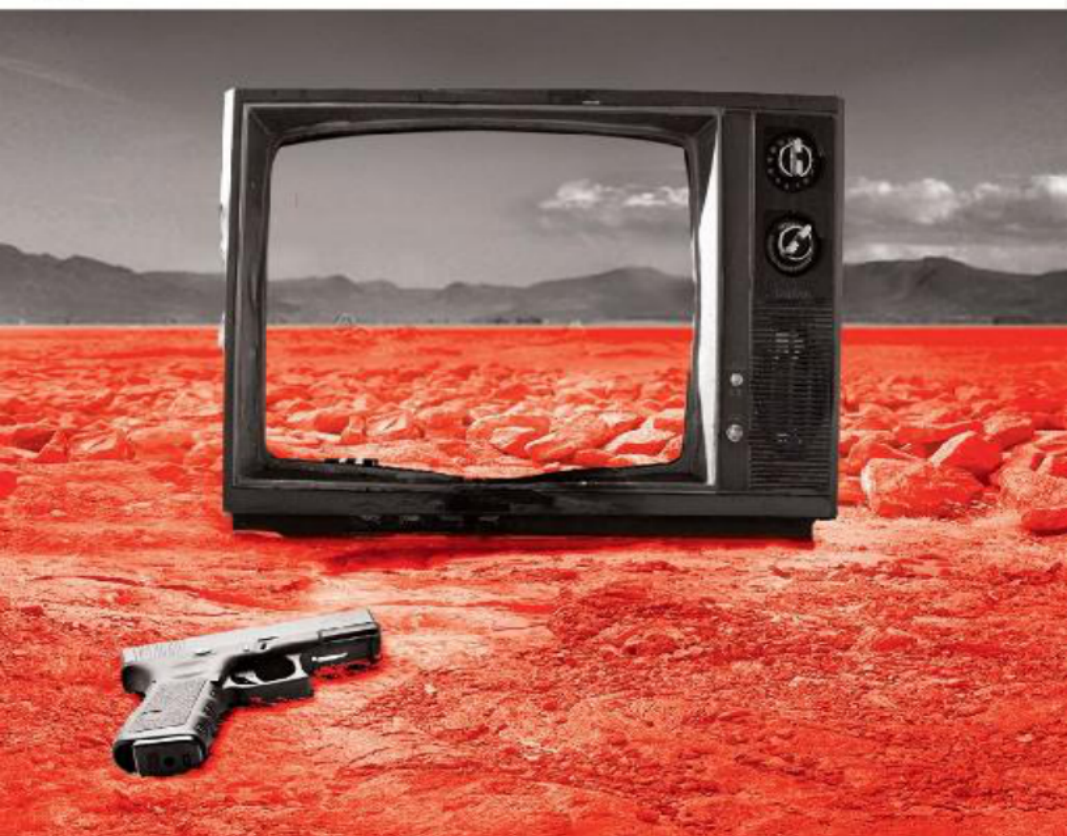
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

OMBRES NOIRES

MICHAËL MENTION

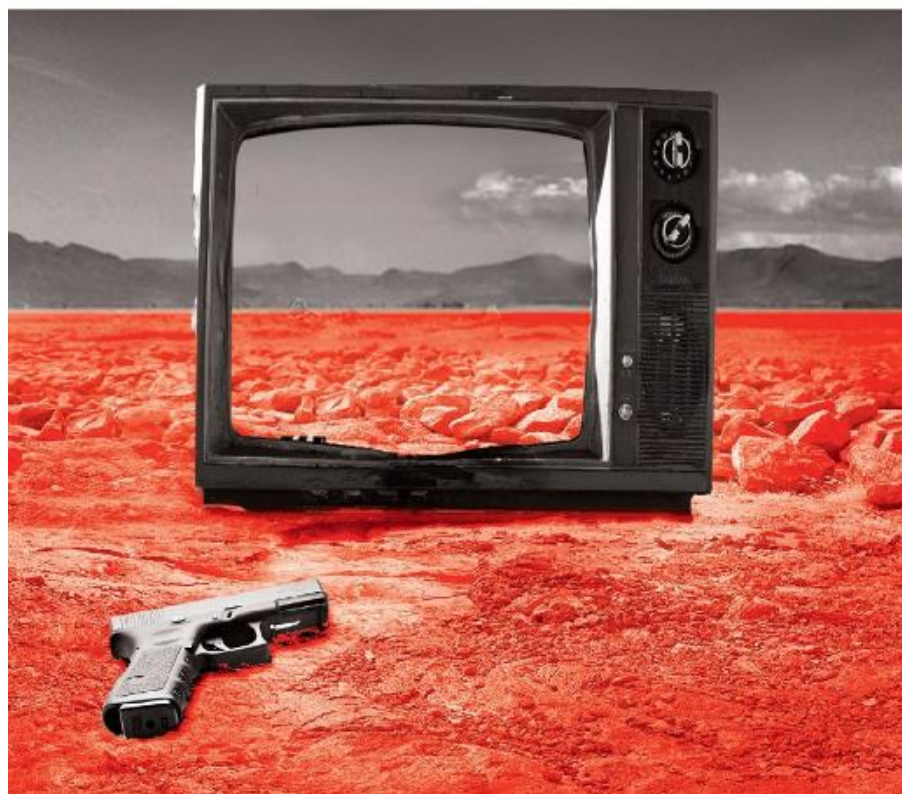
Le carnaval des hyènes



OMBRES NOIRES

MICHAËL MENTION

Le carnaval des hyènes



Michaël Mention

Le carnaval des hyènes

OMBRES NOIRES

Mention Michaël

Collection : Ombres Noires

Maison d'édition : Flammarion

© Ombres Noires, 2015

Dépôt légal : Juillet 2015

ISBN numérique : 9782081355910

ISBN du pdf web : 9782081355927

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081347922

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Carl Belmeyer est une figure emblématique du PAF. Présentateur du JT depuis plus de trente ans, il dissimule derrière son sourire une personnalité mégalomane. Manipulateur, il méprise tout le monde, à commencer par son public qui l'adore. Lorsque sa chaîne se retrouve au coeur d'un scandale sans précédent, il est envoyé en Afrique en vue de couvrir une guerre civile. Objectif : redorer l'image de la chaîne pour détourner l'attention des médias concurrents et de l'opinion publique.

Le conflit au Libéria contraint Carl à regarder une réalité qu'il a trop souvent méprisée. Terrorisme, complot, violence... la vie de Belmeyer se joue en coulisses jusqu'au déclin.

Couverture : Photomontage d'après des images : © npps48 / Fotolia ; © Jiri Büller / Hollandse Hoogte / plainpicture ; © Chris Clor / Getty Images ; © Saul Landell / mex / Getty Images

Biographie de l'auteur :

Michaël Mention, romancier et scénariste, est passionné de rock et de cinéma. Il publie son premier roman en 2008 et devient une voix montante du polar avec notamment Sale temps pour le pays (Grand Prix du roman noir français au Festival international du film policier de Beaune 2013) et Adieu demain. Après Jeudi noir, Le carnaval des hyènes est son second roman aux éditions Ombres Noires.

Ouvrage publié sous la direction de Caroline Lamoulie

© Ombres Noires, 2015.

DU MÊME AUTEUR

Le Rhume du pingouin, Éditions du Rocher

Sale temps pour le pays, 1^{er} volet trilogie, Éditions Payot-Rivages (Grand Prix du roman noir français Festival international du film policier de Beaune 2013, Prix du polar lycéen d'Aubusson 2014)

Aigreur de jeunesse, nouvelle, revue 813, n° 115

Fils de Sam, Éditions Ring

Adieu demain, 2^e volet trilogie, Éditions Payot-Rivages (Prix Polars Pourpres 2014)

Jeudi noir, Éditions Ombres Noires

À paraître :

... *Et justice pour tous*, 3^e volet trilogie, Éditions Payot-Rivages (2015)

Merci à Élodie, à Caroline, pour son travail essentiel sur le texte, à Gérald Arboit pour ses précieux conseils, à François pour sa couverture, à Isabelle, Olivier, Grégory, Marine et Hélène pour leurs relectures. Merci également à Andreï, Delphine et Raphaëlle pour leurs traductions phonétiques. Enfin, merci à Max et Vincent pour leurs suggestions.

Ce roman se base sur les informations contenues dans « *Madame, Monsieur, bonsoir* » – *Les dessous du premier JT de France* (Patrick Le Bel, Éditions Panama, 2007), *La Peur bleue* (Guillaume Durand, Éditions Grasset, 2000), *Les Nouveaux Chiens de garde* (Serge Halimi, Éditions Liber, 2005), *Pas vu pas pris* et *Enfin pris ?* (Pierre Carles, C-P Productions, 1998 et 2002), *Au cœur des services secrets* (Gérald Arboit, Éditions Le Cavalier Bleu, 2013), *Les Services secrets français sont-ils nuls ?* (Éric Denécé, Éditions Ellipses, 2012) et *Le Monde russe* (Denis Eckert, Éditions Hachette supérieur, 2012).

Pour le reste, toute ressemblance avec des individus existants ou ayant existés est purement etc.

« Chacun tourne en réalité,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges. »

Jean de La Fontaine,
Le Statuaire et la statue de Jupiter,
Fables, 1678.

« *Next mistake ! No more mistakes !* »...

... clame Dave Mustaine, élevant *Holy Wars* au-delà du thrash metal. Épique, la rythmique devient solo endiablé. Armé de sa guitare, Marty Friedman mitraille plus qu'il ne joue. Dans une alchimie extraordinaire, Megadeth pulvérise le mur du son et les sirènes de police, derrière Zarkan. Dix minutes que sa BMW est traquée par trois véhicules du NYPD à travers Manhattan.

Cramponné au volant, il accélère sur William Street. Un camion surgit. Il l'esquive, manque d'en percuter un autre. Virage à gauche. Il évite la collision ; chance que n'a pas l'une des voitures de police. Un enjoliveur virevolte, échoue sur le capot de Zarkan. Il percute un car. Virage, crissement des pneus.

À ses troussees, encore deux voitures. La première enfonce son pare-chocs, projetant la BMW dans un kiosque. Panique générale, trois morts et les flics, toujours. L'un s'arrête derrière Zarkan, l'autre le contourne et lui barre la route. Canons pointés, les quatre officiers l'encerclent :

— LÂCHE LE VOLANT !

Zarkan redémarre, broie deux flics contre leur véhicule. Les os craquent, les corps se tordent. Hurllements. Les autres tirent. Il se baisse et, dans une fureur de verre, opère une marche arrière. Un troisième succombe sous ses roues. Son équipier se jette au sol, tire dans la clavicule de Zarkan. Il perd le contrôle, sa BMW défonce une borne à incendie. Le geyser arrose les fuyards, gênant la vision du dernier officier. Zarkan lui tire une balle dans la tête.

La main sur l'épaule, il appuie sur l'accélérateur. Terreur de la foule et Megadeth, déchaîné. Il fuse, percutant tous les véhicules. Étincelles. Sirènes. Encore.

Rétroviseur intérieur : rien.

À gauche : rien.

À droite : rien... si ! Putains de flics.

Au loin, le feu devient rouge. Zarkan veut passer. Il doit passer. Il fonce et passe ! La police est bloquée par la circulation. Surgissant de Fulton Street, un van propulse la BMW jusqu'à l'autre file, contre une voiture, un mur. Hagard, Zarkan bat des cils. Capot concassé, d'où s'échappe une épaisse fumée. Derrière, cris et sirènes.

Il tente de remettre le contact, en vain. Son acharnement décuple la douleur dans sa clavicule. Forte odeur d'essence. Il sort son Beretta. Ouvre la portière. Jaillit en criblant les pare-brises du NYPD. Deux agents meurent, quand une Buick apparaît. Zarkan pointe son arme, la voiture s'arrête aussitôt.

— Ta caisse ! Vite !

Sommations, là-bas. Zarkan brise la vitre de la Buick, les officiers tirent. Il riposte et, de l'autre main, saisit le conducteur – non, c'est une femme – par les cheveux. Il l'extirpe de l'habitacle, s'en fait un bouclier. Elle meurt sur le coup. Il la bazarde, lorsqu'une balle atteint sa cuisse gauche. Zarkan échoue sur le siège, referme la portière et recharge son Beretta. Deux officiers, quelque part.

— MAINS EN L'AIR !

Zarkan se baisse...

(Ils accourent)

... fouille sa poche intérieure...

(D'autres se garent)

... sort une grenade...

(Ils rejoignent leurs confrères)

... qu'il dégoupille et lance en l'air. Elle survole les agents, qui la regardent rebondir jusqu'à la BMW. Son explosion ébranle tout le district. Une coulée d'essence s'embrase en direction d'un véhicule. Réaction en chaîne. Feu. Séisme. Vitres et pare-brises volent en éclats. Le chaos déplace plusieurs voitures, qui s'entrechoquent une à une. Passants et officiers sont soufflés en vulgaires pantins. Ils claquent au sol, sous une pluie de débris enflammés.

Une main sur sa cuisse, Zarkan remet le contact. Frein à main. Marche arrière. Virage à droite, puis à gauche... et balle, au niveau du sternum. Les yeux exorbités, il lâche le volant. La Buick s'encastre dans un poteau ; pare-brise étoilé. À travers les fissures, un policier, au loin. Canon pointé, il avance en visant Zarkan.

Une voiture de police apparaît, détournant son attention. Deux agents en sortent et courent vers leur confrère. Celui-ci délaisse Zarkan et contre toute attente, les tue à bout portant. Ils s'écroulent, les quidams détalent en hurlant. Impassible, l'officier revient pour abattre sa proie qui, entre temps, s'est enfuie.

Furieux, il inspecte les environs. Un camion noir apparaît alors, s'arrête devant lui. La porte coulisse, puis se referme. Le camion disparaît dans New York avec, à son bord, l'homme qui a tiré sans sommation.

La justice selon le Mossad.

« Madame, Monsieur, bonsoir ! »

Botoxé, cravaté et rasé de près, j'ai lancé mon 7 326^e JT. Moi, Carl Belmeyer – 61 ans, Monsieur Loyal de l'info bleu-blanc-rouge. Ma demi-heure de gloire quotidienne sous vos yeux captivés. Gicquel avait sa voix, Mourousi son franc-parler, Delahousse sa mèche. À chacun son atout et le mien, c'est moi. Tout simplement.

Ce soir encore, je vais assurer et ça fait trois décennies que ça dure. Trente ans que je dîne avec des stars, que je digère avec des présidents normaux et anormaux. Trente longues années que je brille au milieu des Elkabbach, Denisot, Ardisson... une caste sans laquelle je ne serais pas devenu l'idole que je suis aujourd'hui, payée 75 000 euros par mois avec une prime annuelle de 250 000. Un boss qu'on lèche et qu'on redoute car mon seul ami, c'est le pouvoir.

« Hollande, le sauveur », c'est moi.

« Mélenchon, le révolutionnaire », c'est encore moi.

« Hollande, le traître », c'est toujours moi.

Tous les soirs, je refais le monde à ma manière. Vous le savez, mais il est trop tard : vous m'avez ouvert depuis longtemps votre salon, votre intimité, votre cerveau. Et maintenant, je suis votre tumeur attitrée. Concentré sur le prompteur, je simule un sourire chaleureux :

« Dans l'actualité de ce jeudi, la démission du ministre délégué au Budget Jérôme Bayard après le scandale de ses fonds secrets déposés en Suisse. Polémique accrue par le tweet de Valérie Royal, où la députée lui apporte son soutien. »

Le mot est lâché, « polémique ». Depuis dix ans, on en a une par semaine. Enfin, plutôt de fausses polémiques : Dati et son congé

maternité, Copé et ses pains au chocolat, Les Enfoirés et leur chanson... le moindre truc fait débat et des cons. L'info, ça fait un bail que c'est fini. Aujourd'hui, ce que vous voulez, c'est du buzz alors pour votre plus grand plaisir, je fais rimer « sensationnel » avec « poubelle ».

« Second titre, la santé du Pape François, transféré en urgence à l'hôpital Gemelli de Rome. Il est toujours sous assistance respiratoire. »

La régie passe à l'action. Dédé, le réal, illustre mes mots avec des images de cathos inquiets. Quelques extraits, histoire de bien faire monter le suspense, durant lesquels je surveille sur mes écrans les JT des concurrents – France Télévisions, iTélé et surtout BFMTV, la « première chaîne d'info repassée en boucle ».

Ils sont bons, chez BFM. Il n'y a qu'à voir l'affaire Merah. Personne n'avait le droit de filmer l'assaut du RAID, alors ils ont fait fort : cadrer une rue au son des détonations et faire passer ça pour du journalisme... chapeau les mecs. Mais j'ai fait mieux : j'ai été le premier – bien avant l'attentat contre *Charlie Hebdo* – à lancer « l'Islam, menace pour la France ? » Et à force de vous poser la question, vous avez trouvé la réponse.

« Autre titre, le chômage qui a franchi la barre des 15 % de la population active. Crise encore, avec des manifestations massives aux quatre coins du pays. »

Je ponctue en manipulant mon stylo – ça fait pro – sous le regard de Pierre-Yves. Barbu et lunetté, c'est le directeur de l'info. Soixante-douze ans ; quarante passés à parcourir le monde. Une légende dont je suis l'adjoint. Le terrain m'a fourni l'expérience, Pierre-Yves m'a ouvert le réseau : je lui dois mon trône, ma boîte de prod', mon émission phare *La Vérité en face* (où j'ai interviewé Ben Laden et Breivik, pour ne citer qu'eux), mon loft à Saint-Germain-des-Prés, ma propriété à Neuilly et surtout, ma place au Siècle¹.

Le cadreur me fait un signe, je m'approprie le texte rédigé par Lucie. Mon assistante plateau, formée par Drucker et déformée par moi.

« La crise gouvernementale s'est donc dénouée cet après-midi. Jérôme Bayard a remis sa démission au Premier ministre, qui l'a acceptée, avant de se rendre à l'Élysée pour s'entretenir avec le

Président. Gaël Giovanni, en savons-nous un peu plus ? »

Votre écran se divise à la faveur de Gaël. Affublé d'une écharpe, il se les pèle devant l'Élysée mais s'en accommode, si fier d'avoir été envoyé sur place. Demain, il signera ses premiers autographes. Pour l'heure, il répète ce que j'ai dit :

— Oui, Carl ! Le Premier ministre qui a donc accepté la démission de Jérôme Bayard, et qui vient de quitter l'Élysée à l'instant. Au sortir d'une apparition discrète, il s'est refusé à tout commentaire mais...

Là, Gaël n'a plus rien à dire, mais il brode pour vous donner l'impression de rentabiliser votre redevance télé :

— ... selon une source officielle, il aurait préparé le remplacement de Jérôme Bayard.

— Merci, Gaël. Nous vous rejoindrons si vous avez du nouveau entre-temps.

Dédé enchaîne avec un nouveau plan serré sur moi. Les sourcils froncés, je simule un air préoccupé. Logique, c'est la séquence-émotion :

« À présent, la santé du Pape François. Depuis hier, les fidèles se recueillent dans les églises à travers le monde et guettent les communiqués des médecins, qui se montrent prudents. Le point avec notre envoyée spéciale, Cécile Batignole. »

Le reportage est lancé : foules éplorées et prières, commentées par cette diction robotique propre à la profession. Hors-champ, je claques des doigts. Une stagiaire m'apporte un verre d'eau. Elle repart, je mate son cul et avale une gorgée, en attendant que le porte-parole du Vatican finisse ses mensonges.

« Cette hospitalisation a donc bouleversé l'Argentine, patrie du Pape François. Revenons, si vous le voulez bien, sur son pontificat. »

« Si vous le voulez bien », comme si vous aviez le choix. Dédé balance ses images. J'adore les rétrospectives, ça remplit avec du vide.

Émeute en banlieue ? Retour sur les incendies de 2005. Chômeur suicidé ? Retour sur les immolés du Pôle emploi. En une seconde, on passe de la gueule du Pape à la mienne. C'est ça, la magie de la télé.

« Revenons en France et plus précisément à Paris, où d'anciens salariés de PSA ont manifesté devant le ministère du Travail. En solidarité, agriculteurs, routiers et cheminots se sont également mobilisés à travers tout le pays. »

Images de gens furax, de FO à la CGT. Les plus virulents ? Les cheminots, évidemment. Poings levés, ils réclament plus de moyens alors que leur boîte a une dette de 40 milliards. Elle la réduirait si elle gérait mieux ses milliards de subventions. Or, ces trucs-là, c'est comme l'impunité de Goldman Sachs et les lobbies infiltrés à l'Assemblée Nationale : on n'en parle pas, car c'est vrai.

« À présent, direction New York, ébranlée par une course-poursuite qui... »

Dans l'oreillette, Dédé m'annonce la nomination d'Arnaud Bertrand au Budget. Il va donc quitter l'Intérieur qui, à coup sûr, reviendra à Valls. Un fourbe qui ose se réclamer de Jaurès et joue autant du pipeau que du FN. Lui, je veux me le farcir, je guette chaque jour le scandale qui pourrait le casser, mais je suis obligé de le ménager. On ne sait jamais, des fois qu'il dirige un jour le pays.

« On me signale que le Président a nommé Arnaud Bertrand au ministère du Budget. Gaël Giovanni, confirmez-vous cette information ? »

Il réapparaît, après quoi j'enchaîne. Bagnoles concassées à Manhattan, guerre en Syrie, charniers au Libéria, manifs en Grèce, défilé de mode, et je finis avec un sujet faussement convivial : le concours annuel de la plus grande crêpe de France, organisée je ne sais où dans le Finistère. Habituellement, ce genre de connerie est pour le 13 heures mais là, il nous restait une minute à combler.

« Un concours qui, à n'en pas douter, ravira les petits comme les grands ! Voilà, c'est la fin de ce journal, merci de l'avoir suivi. Dans un

instant, la météo de Ghislaine Lepetit suivie des *100 meilleurs gadins* présentés par Marc-Olivier Bonnard. Je vous rappelle les principales informations de cette édition : la nomination d'Arnaud Bertrand à la tête du Budget et l'hospitalisation du Pape François dont les jours ne semblent pas en danger. J'aurai le plaisir de vous retrouver demain à 20 heures. Merci, et bonne soirée. Sur notre chaîne, bien sûr ! »

Le générique résonne avec son beat techno-triso. Le sourire figé, j'empile mes fiches jusqu'à ce que l'antenne revienne aux pubs. Là-haut, Pierre-Yves me félicite d'un hochement de tête et je me relâche. Enfin.

L'un des techniciens, notre nouveau multi-CDD, vient me retirer le micro-cravate. À peine est-il parti qu'Étienne, le responsable d'édition, me rejoint. Poste clé : quand Étienne n'assure pas la liaison entre les équipes, il en essuie les divergences. Un boulot pour lequel il faut les nerfs solides, et ceux d'Étienne sont usés depuis le départ de sa femme. J'espère qu'il va tenir le coup ; Étienne est con mais il bosse bien.

— Bravo, Carl. T'as encore été très bon.

— Je sais.

Je retire mon oreillette, me lève en lissant ma veste, rallume mon iPhone. Il bipe à plusieurs reprises. Neuf SMS, neuf insultes. Origine inconnue, mais je sais que c'est Laurence. Elle a des raisons de m'en vouloir, c'est moi qui l'ai fait virer du service politique. Trop compétente.

Rivé sur mon iPhone, je traverse le plateau sous les félicitations de l'équipe. Derrière moi, le cirque change de chapiteau en dressant le fond bleu de la météo. J'enjambe les câbles, disparaîs en coulisses. Étienne me suit, tel un clébard. Direction la conférence critique où mon débrief' du JT sera le calvaire de tous.

Ascenseur.

Bouton.

Attente.

Silence, entre mon indifférence et le complexe d'infériorité d'Étienne, jusqu'à l'ouverture des portes. Nous entrons, suivis de Joey...

— Salut !

... l'animateur de *Villa Party*, l'émission qui bat tous les records. Concept : cinq couples hétéros cloîtrés dans une villa pour tester leur capacité d'abstinence. Résultat, pipes dans les chiottes et levrettes sous la douche. Les portes se referment sans qu'on ait salué Joey. Il s'impose

à nous, fier comme un coq :

— Je vais au treizième, et vous ?

— Vingtème, répond Étienne.

Il sélectionne son étage, puis se sent obligé d'engager la conversation. Une fois de plus, il est question de « qui baise qui » et d'une soirée VIP à laquelle il se rendra sans moi. Les seuls plans *people* qui m'intéressent sont les dîners du CRIF – on y bouffe très bien même si ça grouille de kipas – et les cocktails organisés par l'Unicef dont je suis l'ambassadeur.

Arrivé à destination, Joey nous salue d'un clin d'œil – son gimmick – et sort. Les portes refermées, je m'adresse à Étienne :

— Pour qui il se prend ?

— Depuis janvier, son *prime* fait 18 %.

— Et alors ? Je fais 50 % tous les soirs et je ne me la raconte pas pour autant !

Il me lance un regard ; on se comprend. Si Joey se la pète, c'est qu'il est le neveu du boss de TechniKorp, l'actionnaire majoritaire du groupe, ami-ennemi des Lagardère, Bolloré, Bouygues, Dassault and Co. Étienne et moi, on se garde de faire allusion à TechniKorp. Les ascenseurs sur écoute, on n'a jamais su si c'était vrai mais, dans le doute, il vaut mieux la boucler. Les critiques et les trucs importants, on les murmure dans les chiottes pendant la soufflerie du sèche-mains.

Les portes se rouvrent, je sors le premier. Étienne me suit jusqu'à la plateforme Internet, puis la salle de réunion. Il s'étonne de me voir continuer jusqu'à mon bureau :

— Carl ! Et la conf' ?

— J'arrive dans cinq minutes.

J'entre, ignore mon assistante, verrouille la porte derrière moi. Enfin seul, dans mon bureau. Je retire ma veste, m'enfonce dans mon fauteuil et allume une JPS, que je savoure en desserrant ma cravate. J'ouvre mon sucrier, renverse un peu de coke et, avec ma carte American Express, la sépare méthodiquement en rails que je SNIF ! Mon cerveau éjacule en feu d'artifices et j'expire, le regard absent. Sur le bureau, entre mes 7 d'or et ma Légion d'honneur, un morceau poussiéreux du mur de Berlin me rappelle que j'ai été journaliste.

1. Club d'influence regroupant des centaines de personnalités politiques, économiques, culturelles et médiatiques.

10 h 36

Le taxi démarre. Il est loin le temps où j'allais bosser en berline avec clim' et mini-bar. Avec la crise, la chaîne a réduit ses signes extérieurs de luxe. Heureusement, pour la coke et les putes, la vérité se joue toujours en coulisses.

Le chauffeur sri-lankais nous mêle au trafic. Paris et son bordel : automobilistes énervés, piétons pressés, clodos bourrés... mais, les vitres sont là pour me protéger du réel. À l'arrière, je surfe sur le Net avec ma tablette. J'ai beau avoir la soixantaine, je tweette et j'instagramme dès que je peux.

Pour l'instant, je prends la température du monde. Et aujourd'hui, du Libéria à l'Ukraine, j'ai du boulot. Ma team, surtout. Elle doit flipper, car j'ai déjà une heure de retard. Moi aussi je suis à cran, mais c'est à cause du chauffeur. Depuis le début, il ne me lâche pas :

— Et Drucker, il est sympa ?

— Oui, mais c'est une brêle en cyclisme.

— Et Énora ? C'est vrai qu'elle est conne ?

— Non. Elle est très conne.

— Et Pujadas ?

— Vous n'allez quand même pas tous les énumérer !

— Désolé, M. Belmeyer.

Mon iPhone vibre. Le SMS journalier de Pierre-Yves : 49,3 % de part de marché hier soir, soit plus de 9 millions de fidèles. Ma satisfaction est relayée par RFM, qui diffuse *Alors on danse*. Stromaé a raison, mais sa chanson est nulle.

— Mettez RTL.

— Oui, monsieur.

Il change de station, se privant du « nouveau Jacques Brel ». Ça

aussi, c'est de moi, comme « Zaz, la nouvelle Édith Piaf ». Mon époque est si aride en avenir qu'elle macère dans le passé. RTL rythme notre trajet, d'une manif d'Indignés à une provoc' du MEDEF. Faux rebelles et vrais salauds ; j'adore ma France.

11 h 13

Le taxi traverse Boulogne-Billancourt et s'immobilise devant le siège. La tour scintille sous le soleil. 20 étages, 300 fenêtres, 50 000 m² de bureaux et studios... un totem érigé à la gloire de la religion cathodique. Je range la tablette dans mon attaché-case, attends que le chauffeur vienne m'ouvrir la portière.

— Merci, dis-je en sortant, bonne journée.

— Bonne journée, M. Belmeyer.

La politesse, ça me fait chier, mais je mens pour préserver ma réputation. Je veux qu'on m'aime, alors je suis POUR le multiculturalisme, le mariage pour tous, la régularisation des sans-papiers et CONTRE le fascisme, l'excision, la corrida. Et je suis toujours solidaire de mes « confrères » – uniquement les stars, pas les stagiaires et autres exploités. Qu'on emmerde l'un des miens, et je m'indigne en découpant ma carte de presse face caméra. Qu'on nous taxe de corporatisme, et je m'invite sur les plateaux où je choisis mes détracteurs et mon public. Irréprochable car journaliste, *Je suis Charlie* 24h/24 et 7j/7. Plus *Charlie* que les autres.

Le taxi parti, j'allume une clope – dernière touche à mon personnage : blazer anthracite, chemise blanche, jeans Diesel et des richelieus John Foster. Sans oublier ma Rolex, symbole de réussite comme l'a dit mon pote Séguéla : « Si à cinquante ans, on n'a pas de Rolex, on a quand même raté sa vie ».

Je traverse l'esplanade jusqu'à la tour, à l'entrée de laquelle m'accueille le vigile. Je le salue, jette ma clope, franchis les portes automatiques. L'autre vigile me regarde traverser le hall. Mon sourire est pour l'hôtesse d'accueil et son 95D. Des haut-parleurs provient une voix – « M. Belmeyer est attendu en conférence de rédaction ! » – censée me bousculer. Mais non, je ne cours pas.

Badge.

Caméra n° 1.

Portique.

Caméra n° 2.

Couloir.

Caméra n° 3.

Devant le distributeur de boissons, j'aperçois Seb, l'animateur de *La Banque du bonheur*. Il a l'air soucieux. Je l'ignore, direction les ascenseurs, où attend l'un de nos économistes aux lunettes rectangulaires. Poignée de mains, sourires, ouverture des portes. Je l'invite à entrer le premier, non pas par courtoisie, mais pour lui tourner le dos et ne pas avoir à converser avec lui.

Il disparaît au huitième. Les portes se referment et je peux enfin inspecter mes narines dans le miroir. Plus je monte, plus le « Bonjour, M. Belmeyer ! » du rez-de-chaussée mute en « Bonjour, Carl ! » et « Salut, Carl ! ». Enfin arrivé, je sors et croise François du service juridique.

« Salut, Carl ! »

Sous mes pas, le lino est ponctué du logo noir et or de ma secte. Partout s'agite une faune dont le stress m'irriterait si elle n'était pas à ma botte.

« Salut, Carl ! »

Le ballet alterne entre claquements de portes et tapage des photocopieuses. Je traverse les bureaux paysagés où Étienne, au téléphone, m'aperçoit. Et merde. Il suspend son appel et, le combiné sur l'épaule, m'apostrophe :

— Carl, faut qu'on...

— Je bois mon café et j'arrive !

Je m'éloigne dans le couloir, où Denis apparaît. Le directeur artistique. À chacun son domaine et lui n'a rien à faire à cet étage. Ça m'énerve autant que son look : houppette blonde, tee-shirt violet, treillis et Converse bleues pailletées. Denis, le VRP de l'Apocalypse selon Saint-Trop'.

— Salut, Carl ! encore en gris ?

— Anthracite. Dis, tu sais pourquoi Seb fait la gueule ?

— T'es pas au courant ? *La Banque* a encore fait moins de 25 %. Du

coup, on lui a retiré l'émission et il écope d'une quotidienne à 11 heures.

— Bien fait.

Je m'éloigne, pénètre dans la salle. Ma team se tait aussitôt : dix esclaves autour d'une longue table envahie de croissants, mugs et notebooks. Ils m'accueillent avec un même sourire qui cache mal leur colère envers mon retard. Parmi eux, Régis, Thomas et Naéma – rédac chef, rédac adjoint, deuxième adjoint. Compétents et dociles, deux qualités dues à leur moyenne d'âge de trente ans qui m'assure un monopole.

Je referme la porte, longe leurs têtes jusqu'à mon fauteuil. Plus haut et plus large que les leurs. Je pose l'attaché-case entre le rétroprojecteur et le Mac où défilent les news des agences de presse. J'ôte ma veste, puis m'installe enfin.

À droite, Régis se ronge les ongles en lisant *Les Échos*. À gauche, Naéma parcourt l'*Herald Tribune* en taillant un crayon. Son « Crr ! Crr ! » répond au « Frr ! Frr ! » de Thomas qui pèle une mandarine, rivé sur les écrans des EVN¹. Régis, tout sourire :

— Bien dormi ?

— Non.

Je saisis mon mug, donnant le signal Nespresso à Naéma. Elle enclenche la dosette et la cafetière vrombit, après quoi j'ouvre le bal : d'abord l'actu internationale, ensuite Paris, puis l'Île-de-France et – en fonction du timing – la province.

— Bon ! Qu'est-ce qu'on a ce matin ?

— Ça chie en Ukraine, répond Thomas, les flics ont tiré sur des...

— Je sais. Libéria ?

— Un autre charnier a été découvert près de Monrovia.

— Sarah est sur le coup ?

— Bientôt. À cause des rebelles, elle est bloquée à la frontière ivoirienne.

— Alors, qu'elle filme des Ivoiriens. Ebola ?

— Toujours pas, mais on peut avoir une autre vidéo du crash de l'A320.

— La source ?

— Un touriste, de Lille. Il exige 7 000 ou menace de refiler les images à BFM.

Je bats des cils, agacé. Ils font chier, dans le Nord. Depuis *Bienvenue*

chez les Ch'tis, ils se croient tout permis. Je me fous du crash, mais j'ai besoin d'action pour le JT, et l'Ukraine et le Libéria ne suffiront pas. D'un regard, j'autorise l'achat des images. Régis se tourne vers l'un de ses sbires, qui se lève. Naéma me rend le mug. Café touillé, fauteuil reculé, pieds croisés sur la table. J'avale une gorgée, pianote sur le clavier...

**UKRAINE
LIBÉRIA
CRASH**

... et les mots apparaissent sur le mur, dessinant le conducteur du JT. À l'extrémité de la table chuchotent deux pigistes. Moi, sèchement :

— Oui ?

— Heu... rien, M. Belmeyer.

— Alors, on enchaîne. Politique ?

— Rien de spécial, répond Naéma, Bayard refuse d'évoquer sa démission.

— On a quelqu'un devant chez lui ?

— Ben oui, il y a passé la nuit. À part ça, un juif s'est fait planter dans le XIX^e.

— C'est sûr ?

— Il y a des témoins.

— Mmh. Te loupe pas : la dernière fois, on est passés pour des cons avec le rabbin du XI^e. Et refais-moi un truc sur « antisémitisme, bête immonde », etc.

Mon ordre devient le sien, dirigé vers ses collaborateurs. Ils s'activent sur leurs notebooks. Je renoue avec le clavier...

**BAYARD ?
MANIFS
ANTISÉMITISME**

... et complète le programme. Mon JT commence à prendre forme ; j'aime ça. Régis allume une cigarette à son tour :

— Des Femen préparent une nouvelle action dans une mosquée.

— Elles n'ont que ça à foutre. Naéma, t'en penses quoi ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— T'es une femme, féministe de surcroît.

— Ça me fait chier d'être représentée par ces hystériques. Les Femen, les Pussy Riot, c'est des conneries pour bobos.

J'adore Naéma. Pour son culot, son intelligence et pour sa bouche qui m'a si bien sucé du temps où elle était encore mon assistante.

— Et toi ? me dit-elle, t'en penses quoi des Femen ?

— Rien. Ce qui m'intéresse chez elles, c'est leur financement mais on n'est pas prêts d'en faire un sujet. Pas envie d'avoir « la Fourest » sur le dos. Banlieue ?

— Créteil. Cette nuit, un flic a buté un ado qui avait chouré une bagnole. Il prétend avoir visé les jambes, mais des témoins certifient qu'il lui a tiré dans le dos.

— Et je suppose que c'est l'émeute. Envoie une équipe, et qu'elle ramène du pneu brûlé, cette fois.

— Ben, ça dépend de...

Mes yeux la rappellent à l'ordre : soit on trouve du « rebeu en colère », soit on en fabrique à 500 euros. J'avale une gorgée, tire sur ma clope et...

FEMEN ÉMEUTE

... quelqu'un frappe à la porte. La voix d'Étienne – « Je peux ? » – parasite l'instant. « Ben oui ! », lui dis-je agacé. Il entre et referme derrière lui, nous imposant sa chemise auréolée de sueur.

— Carl, il faut qu'on se voie. Mediapart prépare un truc sur ton faux direct.

— Celui avec Castro ?

— Non, el-Assad.

— Qu'ils le pondent, leur article. C'est pas la première fois.

— Je sais mais là, ils impliquent toute la rédaction.

— Pff... bon, je passe te voir dès qu'on a fini.

Il répond « OK » et se retire. Je continue :

— C'est tout ? Ouais ? Allez, province !

— Une grue est tombée sur une école dans le Var.

— Combien de victimes ?

— Aucune, ça s'est passé cette nuit.

— Ah. Fais quand même un truc sur les accidents de... au fait ! Et le Pape ?

— État stationnaire. Par contre, Hervé Diamant est mort.

— Ça me dit quelque chose. C'était qui ?

— Le chanteur de « Plaisir d'aimer », répond Thomas, tu ne connais pas ?

Il entonne le refrain – « Plaisir d'aimeeeeer ! Tout offrir en passionnéééé ! » – ravivant cette daube des années 1970 dans ma mémoire. Autour de la table, les autres échangent des rires. Leur détente, je la brise d'un regard. Le silence revient et je poursuis :

— Il est mort de quoi ?

— Sida, mais ses proches préfèrent que...

— On dira qu'il est « mort des suites d'une longue maladie », comme d'hab'. Et on le mettra à la fin, pour terminer en chanson. Autre chose en *people* ?

— Berlusconi a encore fait des siennes : fraude fiscale.

— Au fait, enchaîne Thomas, Pagny sort son nouvel album aujourd'hui.

— Il fait ce qu'il veut. C'est tout ? Rien de nouveau ?

— Une nana accuse DSK de harcèlement.

— J'ai dit « nouveau ».

Ricanements, cigarettes et nouvelle tournée de café, durant laquelle je recase le sujet sur le Pape...

UKRAINE

LIBÉRIA

CRASH

PAPE ?

BAYARD ?

ANTISÉMITISME

FEMEN

ÉMEUTE

GRUE

BERLUSCONI

DIAMANT

... en quatrième position. Le téléphone retentit. Régis décroche, écoute d'un air concentré, puis raccroche :

— Il y a six minutes, une roquette sur une université à Tel-Aviv. Le Hamas vient de revendiquer l'attentat. Neuf morts et dix-huit blessés.

— La riposte va être sévère, soyez sur le coup. Bon, c'est tout pour ce matin ? Oui ? Alors, pour le *timing*...

Téléphone, encore. Thomas décroche le combiné, puis me le tend. Je prends la communication, écoute, me redresse brusquement. Stress. Je raccroche, allume une autre clope. Naéma :

— Un problème ?

— Un gros problème.

1. Images échangées entre les chaînes du monde entier.

La cellule de crise a duré cinq heures, pendant lesquelles la présidence nous a exposé la situation. Réunis dans le studio 8, actionnaires, producteurs, rédacteurs et animateurs ont débattu de ce que le boss a appelé « l'incident ».

Ce matin, *Villa Party* a marqué à jamais l'histoire de la télé. En effet, à 11 h 21, dans la quotidienne, Kévin a giflé Barbara pour l'avoir trompé avec Steve. De prime abord, rien d'insolite. Seulement voilà, aujourd'hui, c'est différent : Barbara a basculé en arrière et s'est encastré la tête dans une table en verre.

Morte sur le coup.

En direct, devant quatre millions de témoins.

Après la dépression de Loana, le suicide de FX et la garde à vue de Nabilla, voici donc une nouvelle victime de la télé réalité. Cette fabrique de nuls, érigés en modèles.

Le décès de Barbara a bouleversé tout le monde, des autres candidats aux caméramen en passant par les téléspectateurs, qui ont fait exploser le standard. Déboussolée, la production n'en a pas moins retransmis l'arrivée du SAMU après avoir triplé le tarif des SMS : condoléances pour la famille, pognon pour le siège.

Évidemment, le CSA a gueulé. Pourtant, il ne s'est jamais vraiment opposé à *Villa Party*. Il savait que c'était débile, dangereux. Tout le monde le savait, mais personne n'a rien fait. Et maintenant, tous nos complices nous crachent à la gueule.

La colère du CSA a pris une ampleur nationale relayée par nos voisins dont l'Espagne, pourtant à l'origine de l'émission. Entretenu par nos concurrents, ce rejet menace désormais notre monopole et les 40 millions jusqu'ici engendrés par chaque diffusion de *Villa Party*. Cinq

heures de débats, qui ont divisé notre « grande famille ». Cinq heures de concertations, à la suite desquelles le boss a donné une conférence de presse pour calmer les esprits et rassurer nos actionnaires.

Depuis, je suis assis devant Pierre-Yves, debout dans son bureau. Un antre au design futuriste dans lequel j'ai connu de meilleurs moments. Derrière lui, sa chaîne diffuse du Kraftwerk. Et quand Pierre-Yves en écoute, c'est qu'il est anxieux. Il saisit sa bouteille de Jack Daniel's, remplit son verre et le mien sans me l'avoir proposé :

— Et toi ? T'en penses quoi de tout ça ?

— C'est la merde.

— Mais encore ?

— Je m'en fous.

— Tu ne devrais pas. Cette merde dont tu parles, on y est tous. Et jusqu'au cou.

Dans ma carrière, j'ai rencontré des tas de confrères. Peu de gens respectables, contrairement à Pierre-Yves. Comme moi, il a couvert l'info internationale sauf qu'il y était avant : Cambodge 75, Iran 79, Israël 87, URSS 90, Irak 91, Rwanda 94, Kosovo 98, États-Unis 2001, Afghanistan 2003... et voilà qu'après avoir tant fait l'Histoire, « le roi Pierre-Yves » a le menton qui tremble. Le voir ainsi, ça me fait bizarre. J'avale une gorgée, puis soupire :

— Ça nous pendait au nez avec *Secret Story*, *La Ferme célébrités*...

— ... à laquelle tu as participé.

— À 25 000 la semaine, j'étais prêt à traverser Paris avec un concombre dans le cul.

— Tu parles comme si tu avais fait ta pute.

— C'est ce que je fais depuis trente ans. Je présente le JT, tu vois ce que je veux dire.

— Oui, et tu le présentes bien.

— C'est ça. Je « présente bien », comme une potiche.

— T'es dur avec toi.

— Je suis lucide, c'est tout.

J'avale une autre gorgée, il vide son verre cul sec. Vacarme, dehors. Des mots comme « Assassins ! » et « Charognards ! » nous parviennent. Pierre-Yves va se planter devant la fenêtre, je le rejoins. On observe les manifestants au pied de la tour. Des centaines, peut-être plus de mille.

À l'entrée, les parents de Barbara, effondrés, soutenus par leur avocat, maître Collard. De son côté, le boss a riposté avec Arno

Klarsfeld, arrivé une fois de plus en rollers. Je me demande comment il fait, vu la taille de ses chevilles. Collard-Klarsfeld : le choc des titans qui me promet des JT aux scores historiques.

— Regarde-moi tous ces cons ! râle Pierre-Yves, avec BFM en première ligne !

— Si Barbara avait crevé sur leur chaîne, on exploiterait nous aussi la situation.

— En attendant, c'est sur nous que *Marianne* et compagnie vont faire leurs unes !

— Bah, on se fait du fric sur Barbara, ils s'en font sur nous. C'est ça, la liberté de la presse.

De l'interphone grésille la voix de sa secrétaire :

— Yann Barthès demande si vous pouvez le recevoir !

— Dans dix minutes ! grogne Pierre-Yves.

— C'est que... c'est la troisième fois que vous dites ça et il s'impatiente.

— Ah oui ? Alors, qu'il aille se faire foutre !

Du poing, il anéantit son interphone. Se ressert du whisky. Avale tout en trois gorgées. Fait claquer son verre sur la table :

— Il commence à m'emmerder avec son *Petit Journal* !

— Bah, c'était sympa quand ça durait cinq minutes mais depuis que...

— Ça a toujours été de la merde !

Il fouille parmi les papelards étalés sur son bureau. Je sors mon paquet de JPS et le lui tends.

— Non, lâche-t-il, c'est mon bâton de zan que je cherche.

— T'as encore arrêté de fumer ?

— Au lieu de me les briser, trouve plutôt un truc pour nous sauver la mise.

— T'inquiète. Le Français est con, tu le sais mieux que moi. Il a oublié les magouilles de Chirac, il oubliera la tronche éclatée de Barbara.

— Là, c'est différent ! Une nana est morte ! On va dans le mur si on ne réagit pas ! La moitié du pays appelle au boycott ! T'as vu la Bourse ? On est en chute libre, les pubs nous lâchent ! Il faut noyer le poisson pour continuer à faire du fric jusqu'au procès !

— T'y crois, toi ?

— Tout le monde y croit ! Le pôle ciné prépare Cannes, celui des sports planche sur la League et nous aussi, on doit s'y mettre !

Il trouve son zan ; ses mastications en disent long sur sa nervosité. J'allume une cigarette. Les yeux de Pierre-Yves se plissent de frustration contenue. Une bouffée de tabac, une gorgée de whisky, et je me décide à parler :

— Le boss pourrait passer au 20 heures pour faire son *mea culpa*.

— Ça ne suffira pas. Il nous faut un gros coup et ton TCI¹ fera le reste. Tu fais 50 % tous les soirs, les gens ont foi en toi. « La messe du 20 heures », bordel !

— Je suis fatigué du JT.

— Tu dis ça depuis dix ans. Et je te parle pas de JT, je te parle d'exclu.

— Tu veux quoi ? Une super interview ? Je vois le genre : « M. Obama, pourriez-vous nous accorder un entretien pour effacer le crâne défoncé de Barbara ? »

Son soupir est couvert par les injures de la foule. Il m'abandonne devant la fenêtre et se ressert un verre.

— On n'effacera rien, mais on peut détourner l'attention en rappelant que la vraie chaîne de l'info, c'est nous. Ponds-moi un Spécial Ukraine.

— J'en ai fait un le mois dernier... mais je peux faire un truc sur les Tibétains.

— Tout le monde s'en fout, du Tibet.

— Avec l'âge, tu deviens difficile.

— Exigeant. Il nous faut de l'exclu, de l'émotion.

— Eh ben, j'ai peut-être un plan pour une guerre.

— Syrie ?

— Mieux, Libéria. Et civile, en plus.

Ses yeux pétillent d'un feu que je reconnaîtrais entre mille. Lui et moi, on se comprend : l'avantage avec l'Afrique, c'est qu'il s'y passe toujours quelque chose. De la « bonne guerre », bien médiatique, qui se règle à la machette et au viol collectif. Mais je connais Pierre-Yves, je sais qu'il pense déjà à m'arranger le coup sur place.

— Je veux bien faire un Spécial Libéria, mais je n'irai pas là-bas.

— Pourquoi ?

— Ebola, ça te dit quelque chose ?

— C'est fini. Le pays est clean, l'OMS est formelle.
— Je te le répète, je n'irai pas. Avec leur guerre à la con, ça craint trop.

— Tu resteras à l'hôtel, comme les autres.
— Et s'il est bombardé ? Bagdad 2003, t'as oublié ?
— Non, mais toi, on dirait que t'as oublié tes couilles.
— Peut-être... je suis trop vieux pour ces conneries.
— Mais non. Avant de t'encroûter au JT, t'étais un mec de terrain et t'as toujours ça dans le sang. Tu me remplaceras bientôt, tu ne veux pas bourlinguer une dernière fois, comme avant ? Pour le frisson ?

— Pour ça, j'ai la coke.
— Carl, regarde-moi et ose me dire que ça ne te manque pas.
Ses lunettes lui font un regard de hibou que je peine à soutenir. Je finis mon verre, me rassois, constate qu'un fil pend à ma chaussette gauche. Je l'enroule autour de mon doigt et – tic ! – annule ce qui menaçait mon équilibre vestimentaire.

— Admettons, mais ça ne change rien. Avec mon statut, aucune assurance ne...

— On prendra la meilleure. À la première piqûre de moustique, tu toucheras 10 000.

— Non, car je n'irai pas. C'est la chaîne qui a un problème, pas moi.
— Tu nous lâches ? Tu me décois, Carl.
— Arrête. C'est juste que...
— Et toi aussi, t'as un problème. Mediapart prépare un truc sur toi. Avec le Libéria, on peut faire d'une pierre deux coups : laver notre image et redorer ton blason.

— Désolé, c'est trop risqué. Je n'y suis jamais allé et sans Sarah...
— Elle a passé la frontière. Vous avez déjà bossé ensemble, ça facilitera ton séjour.

— « Séjour » ? Tu veux m'y envoyer combien de temps ?
— Deux jours, maximum. Je m'occupe de tout et tu pars le week-end prochain.

La combustion de ma cigarette couvre notre silence. « Un mec de terrain », « comme avant », « deux jours »... Qu'est-ce que j'irais foutre au Libéria ? Sauver la chaîne ? C'est sa merde, pas la mienne.

Enfin, un peu.

Si la chaîne tombe, je tombe.

Et ce sera dur de remonter la pente.

Surtout après l'article de Mediapart.

« D'une pierre deux coups ». Finalement, Pierre-Yves a peut-être raison. S'il insiste autant, c'est qu'on a vraiment besoin de moi, alors c'est le moment de faire monter les enchères. J'écrase ma cigarette, me relève.

— Je dois y aller, j'ai une « messe » à boucler.

— Et...

— J'y réfléchirai ce week-end.

— Si tu dois y réfléchir, c'est que tu as oublié pourquoi on fait ce job.

— Et selon toi, pourquoi ?

— Tu sais très bien que le journalisme n'est pas un simple métier, c'est une vocation. Cette liberté de la presse, celle dont tu parlais, des gens se sont battus pour qu'on l'obtienne et on se doit de l'honorer pour ceux qui ne l'auront jamais.

— Garde ces conneries pour *Le Petit Journal*, dis-je avant de sortir.

1. « Taux de Crédibilité Immédiat » : expression de Christian Guy, ancien rédacteur en chef à TF1, Antenne 2 et La Cinq.

Un verre de Martini, un glaçon, une olive et *Walk on by*. Lune de ces chansons célèbres pour ses nombreuses reprises. Ma préférée est celle d'Isaac Hayes :

*« If you see me walking down the street,
And I start to cry each time we meet ! »*

À l'époque, sa version était si magique qu'elle l'a installé au sommet du funk. Puis, il y a eu sa B.O. de *Shaft* et son succès planétaire a enclenché son déclin. Il a alors sombré dans la love music pour pisseuses, accumulant les compils jusqu'à sa conversion à la Scientologie. Depuis, il est mort mais son art perdure. Et cette guitare lancinante, ces violons ensorcelants, je ne les ai jamais autant appréciés que ce soir. Là, dans mon jacuzzi.

Walk on by peut se traduire par « Trace ta route » ou « Passe ton chemin ». Pour moi, c'est « Allez tous vous faire enculer ». Spéciale dédicace aux manifestants qui défilent à l'écran. J'ai coupé le son de ma télé, mais je sais ce qu'ils hurlent à l'unisson : « TÉLÉ DÉCHET ! TÉLÉ DÉCÈS ! » – jeu de mots dont ils sont fiers, ligüés contre cette télé réalité que la plupart ont toujours consommé en secret.

Je sirote mon verre en observant mes compatriotes. Entre deux banderoles, j'aperçois des « artistes engagés ». Ici, Cali. Là-bas, Jamel et les inévitables Bacri-Jaoui. Des bouffons de gauche, pour une fois unis à Zemmour et autres bouffons de droite. Puis, il y a nos chers politiciens. Depuis la mort de Barbara, ils se disputent son cadavre dans l'espoir de se refaire une vertu. On vire du Rom, on taxe du retraité et on casse du chômeur mais on condamne la « télé-poubelle » au nom de la dignité.

— Monsieur ?

Dans l'écran se reflète Abou, mon domestique, téléphone en main.

Je l'ai rencontré il y a deux ans, après un reportage sur des sans-papiers. À mon retour, je l'ai découvert dans le coffre de ma Laguna. En le voyant si seul et si noir, je n'ai pas eu le cœur à le dénoncer. J'ai préféré l'exploiter. C'est dégueulasse mais Cahuzac et d'autres ont fait pareil, alors il n'y a pas de raison.

— Oui, Abou ?

— M. Morandini vous demande au téléphone, monsieur.

— Raccrochez.

— Il dit que c'est pour vous apporter son soutien.

— Raccrochez quand même. Et les autres ?

— Ils sont toujours devant la grille, monsieur.

À ces mots, je troque mon verre pour la télécommande de ma chaîne hi-fi. Isaac se tait et moi, je m'énerve :

— Comment ça ? Vous avez appelé les flics ?

— Oui, mais ils sont bloqués au bout de la rue.

— « Bloqués » ? Vous aviez parlé d'une poignée de manifestants !

— C'est que... depuis, beaucoup de gens les ont rejoints.

Je me crispe. Une foule, à ma porte. Tous veulent mon avis sur le scandale, moi la caution morale d'une chaîne incriminée. D'une main pressante, j'ordonne à Abou de me donner le combiné. Il s'exécute, se retire. Je raccroche – désolé, Jean-Marc – et compose le numéro de l'Intérieur. Tandis que le « bip ! » s'éternise, la France continue de défiler à l'écran. Toute cette haine, dirigée contre mon boss.

Ma chaîne.

Ma vie.

Moi.

« Quand je lève les bras, vous applaudissez ! »

Sylvain, le chauffeur de salle, fait signe aux pensionnaires de l'hospice des Bleuets. Ravis, ils synchronisent leurs mains. Après la cellule de crise, le pôle divertissement a reçu pour mission de créer un *prime* à Adeline Reno, octogénaire préférée des Français depuis la mort de l'Abbé Pierre. Cet hommage, baptisé *Merci Adeline*, s'ajoute à la campagne de réhabilitation votée hier.

Sophie, truquiste en chef, a été réquisitionnée pour habiller l'émission qui sera diffusée demain. Depuis ce matin, son *teaser* est diffusé toutes les vingt minutes sur la chaîne et Internet, relayé dans tous les journaux appartenant à TechniKorp. Quant à l'animation, elle a été proposée à Marco – la star montante –, qui a chèrement négocié.

« Merci ! Vous êtes formidables ! »

Sylvain traverse le plateau jusqu'au public. Jeunes, vieux, blacks, blancs, beurs, diversité intergénérationnelle destinée à créer l'illusion. Un art dans lequel le groupe est passé maître depuis l'irruption du talk show. Au fil des ans, le téléspectateur est devenu téléacteur d'une réalité fabriquée dans laquelle il se sent chez lui. Et pour éviter qu'il ne zappe, Sylvain échange la grosse du premier rang avec une bimbo dont le décolleté sera filmé toutes les trois minutes.

Survolté, le chef de plateau astreint l'équipe aux dernières vérifications. Par l'interphone, Dédé ordonne le silence absolu et envoie le générique. Sylvain. Public. Applaudissements. Plan d'ensemble avec la caméra 1, panoramique avec les 2 et 3. Au signal, Marco apparaît sur le plateau en jonglant avec son micro. De clins d'œil complices en main sur le cœur, il masturbe son ego devant ses fans :

« Bonsoir, chers amis ! Merci d'avoir répondu présent à cette soirée qui, comme vous le savez, sera placée sous le signe de l'émotion... »

Il accueille ensuite son invitée, dont le lifting envahit l'écran géant. Nouveaux applaudissements, décuplés en régie. La momie entame un interminable monologue, puis un play-back. Sur la scène apparaissent ses amis, alors elle pleure à chaudes larmes. Gros plan sur elle, plan serré sur la chorale et fin du play-back.

Acclamées, les stars s'agglutinent autour d'Adeline. Elle les serre dans ses bras, vampirisant leur jeunesse qui lui fait tant défaut. Elle entame un duo virtuel avec son ami décédé Hervé Diamant, dont Dédé ressuscite la voix.

À l'étage, en régie, le boss et ses trois conseillers. Ils observent, surveillant leurs intérêts. Pierre-Yves entre discrètement, dépasse l'équipe concentrée sur les écrans et murmure au boss :

— Monsieur, Carl vous fait dire qu'il accepte, mais à deux conditions : aucun contact avec la population locale et rapatriement immédiat en cas de durcissement du conflit.

Son supérieur acquiesce. Voyant que Pierre-Yves reste sur place, il se tourne et le fixe de ses yeux noirs :

— Eh bien ?

— Comme je vous l'ai dit hier, à son retour, il compte investir dans l'immobilier et...

— Combien ?

— 300 000 en complément de sa prime annuelle. J'ai tenté de le raisonner, mais...

— C'est d'accord.

— Si je puis me permettre, une telle somme risque de déplaire à nos actionnaires.

— Nous aurions refusé si nous n'étions pas sûrs de nous y retrouver. Et puis, d'ici à ce que Carl rentre au pays...

« Tout se passe comme prévu : la sécurité sociale est détricotée, le chômage se porte à merveille, ce qui permet de tenailler les travailleurs et d'avoir des bas salaires donc des hauts profits. Tout se passe bien du point de vue des 1 % qui se gavent comme jamais, les banques qui devraient être en prison pour faillite frauduleuse... »

En effet.

« ... Le président sert les intérêts de ceux qui l'ont fait élire en le faisant passer à la télé, dans les journaux. Pourquoi une banque achète Libération ? Pourquoi une banque achète Le Monde ? Pourquoi le Crédit Mutuel achète le quart de la presse quotidienne régionale ? C'est pour gagner les élections... »

Et oui.

« ... Les capitalistes prétendent que le système est en crise, comme si c'était un accident. Ce n'est pas un accident. Les choses se passent comme d'habitude, avec une impuissance politique. Mais cette impuissance est programmée.

Il y a un endroit où il est écrit que le peuple n'a aucune puissance : ça s'appelle la Constitution. Le problème, c'est que tout le monde s'en fout. »

Tout est dit. « Redit » puisqu'il s'agit d'un *replay* d'Étienne Chouard dans *Ce soir ou jamais*. À l'écran, Attali enchaîne et défend sa crèmerie – le moment pour moi d'éteindre le PC. Besoin de me concentrer : passeport, carte de presse, Ray-Ban, crème antirides, fringues et ma tablette Samsung avec mon dossier sur le Libéria. Je peine à l'insérer dans ma valise, trop remplie. J'aurais pu en prendre une grande mais

plus c'est petit, plus c'est classe. Voilà, je suis prêt. Après tant de JT, je m'apprête à renouer avec le terrain. Ça fait longtemps.

2001.

World Trade Center.

Tous ces morts.

Je repense à eux, puis redoute ceux qui m'attendent. Tachycardie. Le regard de Pierre-Yves me revient, apaisant ma mémoire. Il s'est occupé de tout, comme un père : après m'avoir obtenu le fric et la meilleure assurance vie, il a contacté Sarah, puis l'ambassade et le Haut Commissariat des Réfugiés.

— Monsieur ? intervient Abou, le taxi vous attend.

Je m'examine dans le miroir. Chemise, jean, baskets. Demain, mon reflet d'aventurier propret fera la une du *Point* – « Belmeyer, le retour aux sources » – avec une interview de cinq pages. Pour l'occasion, le tirage sera doublé, passant à 650 000. Plus fort que *Closer* avec l'affaire Hollande-Gayet.

Je quitte la chambre, laissant ma valise à Abou. L'escalier nous conduit au hall en marbre. Abou m'ouvre la porte, je sors sous les cris des manifestants au loin, derrière la grille, encadrés par des flics. Des jours qu'ils sont devant chez moi. Ils continuent de me demander des comptes au sujet de cette Barbara, alors que j'ai tout fait pour prendre mes distances. Hier encore, je l'ai répété sur le plateau du *Grand Journal*...

— *Je comprends l'émotion des Français, étant moi-même bouleversé. Mais j'aimerais que l'on cesse de me harceler, car je ne suis en rien associé à cette tragédie.*

— *Vous y êtes associé dans le sens où vous travaillez pour la chaîne qui...*

— *Ma chaîne, comme la vôtre, est une entreprise où les services sont indépendants les uns des autres. Par conséquent, je n'ai jamais été et ne serai jamais affilié au pôle télé-réalité. J'officie au service info depuis trente ans, ça ne vous a pas échappé.*

... en vain. Si j'ai accepté de partir, ce n'est pas que pour le fric, mais aussi pour fuir tout ça. Impassible, je marche jusqu'au taxi. Assis sur le capot, le chauffeur téléphone – « Tu devineras jamais chez qui je suis ! » Il raccroche, m'ouvre la portière :

— Bonjour, M. Belmeyer ! C'est un honneur de...

— Pour l'autographe, nous verrons à l'aéroport.

Je m'assois à l'arrière, il referme et pose ma valise dans le coffre. Abou s'approche de moi.

— Bon voyage, monsieur.

— Que les chevaux soient correctement nourris.

— Bien, monsieur.

Le chauffeur s'installe, met le contact. Lentement, nous dépassons les cèdres de ma propriété. Le taxi franchit la grille. À travers la vitre, parmi la foule, des dizaines de confrères. De BFM à Europe 1, ils sont tous là.

— M. Belmeyer ! Ce reportage...

— ... n'a-t-il vraiment aucun lien avec la crise...

— ... que traverse votre chaîne ?

Je n'ai pour seule réponse qu'un sourire. Le chauffeur klaxonne, se frayant un passage, et me voilà tranquille. Neuilly étale ses villas, après quoi l'on s'engage sur l'avenue de Madrid. Mes yeux alternent entre le pare-brise et le rétro intérieur, où se balance un mini-Gainsbourg. L'occasion est trop belle, je n'y résiste pas.

— Sympa, votre figurine de Serge.

— Je suis fan ! La chanson française aurait bien besoin de lui en ce moment !

— Je l'ai interviewé plus d'une fois. Un type adorable.

Il ne dit rien, mais je sais que ses lèvres tremblent de mille questions sur son idole. Au bout de quatre secondes, il mord enfin à l'hameçon.

— Et qu'est-ce qu'il vous a raconté, Gainsbourg ?

— Des trucs... vous voyez les soupirs, à la fin de *Je t'aime moi non plus* ? Ce ne sont pas ceux de Birkin, mais d'Amanda Lear. Ils ont été amants.

— Pas possible ! Ça alors !

Et allez, un de plus. À l'école, j'aimais déjà lancer des rumeurs de « Untel a volé » à « Machin a des parents pauvres ». Les prémisses de mon job, en somme.

Une demi-heure plus tard.

L'aéroport apparaît, enfin. Un attroupement de « confrères » me confirme que Pierre-Yves sait créer l'événement. Tous les médias sont

tombés dans le panneau sauf *Les Inrocks* qui ont – encore – lancé une pétition contre la télé-réalité. Tant mieux : à force de crier au loup, la presse gauchiste a depuis longtemps caricaturé sa colère.

— Il y a du monde, dit le chauffeur, je vais passer par derrière.

— Non, déposez-moi à l'entrée.

Il s'arrête devant la foule armée de micros et de caméras. Impatients, tous se greffent au taxi. Le chauffeur sort, joue des coudes pour se diriger vers le coffre. Je retiens mon souffle et – go ! – ouvre la portière. Bousculades, flashes et questions – les mêmes depuis une semaine. La valise à la main, le chauffeur me propose de la porter. Je l'en dispense et, devant les objectifs, ouvre mon portemonnaie. J'en sors un billet de cent euros, que je lui remets d'une main ostentatoire.

— Gardez la monnaie.

— Merci, M. Belmeyer. Et mon autographe ?

— Une autre fois. Le devoir m'appelle.

Je traîne ma valise à travers les questions où des accents anglais, allemands et américains flattent ma popularité.

— M. Belmeyer, que pensez-vous de l'article qui...

— Dès mon retour, je veillerai à ce que mon honneur soit lavé.

— Que répondez-vous à ceux qui vous accusent d'utiliser le conflit libérien pour « noyer le poisson » ?

— Pour leur répondre, il faudrait déjà que je les entende.

— Pourquoi renouer subitement avec le reportage ?

— Je ne renoue pas, je continue. Le journalisme n'est pas un simple métier, c'est une vocation. Votre question est indécente, songez à nos confrères kidnappés qui...

Une main me tire par le bras ; c'est Pierre-Yves. Il me presse de franchir les portes, me parle à voix basse :

— Je suis arrivé à temps, tu commençais à dire des conneries.

— Au contraire, la solidarité, ça marche à tous les coups. Avec ça, t'es intouchable.

— Je le suis et je n'ai même pas besoin de mentir, car on ne m'interviewe jamais.

— C'est un regret ?

— Oh, non. Je suis très bien dans l'ombre.

Nous traversons le hall bondé, suivi par la meute. Le vacarme des flashes attire l'attention des anonymes, qui me regardent passer, émerveillés. Des hôtes nous accueillent devant la porte

d'embarquement. Et oui, ma valise, on ne la fait jamais enregistrer. Je m'offre à nouveau aux objectifs. Les chiens se disputent les dernières secondes avant ma sortie. Pierre-Yves, chuchotant :

— Tu ne peux vraiment pas t'en empêcher. Ton orgueil te perdra.

— Jusqu'ici, il me rapporte gros.

Sur son insistance, je disparaissais avec lui.

(sas)

Au fil des pas, le boucan journalistique s'estompe au profit d'un silence bienvenu...

(passerelle)

... et d'autre chose. Quelque chose de nouveau. Et d'intérieur. Là, de mes tripes à mon cœur déchaîné...

(tarmac)

... tandis qu'un jet EagleStar scintille sous le soleil. Aveuglé, je comprends enfin mon malaise – le trac : « Belmeyer la star » confrontée à « Carl le reporter », de retour après des années d'inaction. Ce jeunot que j'étais, à l'image des gars qui chargent du matos dans la soute. Mon équipe, composée de trois bleus, à savoir un rouquin et deux bruns. Le plus âgé n'a pas plus de trente ans.

— C'est ça, mon équipe ?

— Ben oui, répond Pierre-Yves, pourquoi ?

— T'étais censé recruter des pros, pas des puceaux.

— Ils n'ont pas l'air comme ça, mais ils ont déjà bourlingué : Irak et Libye.

Tandis qu'on approche, je reconnais le logo sur le fuselage. Notre actionnaire TechniKorp, sponsor officiel de mon « retour aux sources ». Les trois reporters nous accueillent, dans ce profond respect qui fait les soumis. Le rouquin, en tee-shirt et treillis, me serre énergiquement la main.

— Bonjour, M. Belmeyer.

— Bonjour.

— Je m'appelle Gilles, je suis le caméraman. C'est un honneur de travailler avec vous.

— Je sais.

Ma remarque le déstabilise ; c'était le but. Je fais ensuite connaissance avec Pascal, photographe chevelu, et Mathieu, preneur de son. Lui est passé par Sciences Po, il vient de s'en vanter. Je reconnais cette fierté qui fut mienne, celle des provinciaux n'ayant pas eu les moyens de faire Polytechnique.

Pascal dépose lui-même ma valise dans la soute. Je les regarde monter à bord du jet. Pierre-Yves fouille la poche de son pantalon et en sort un bâton de zan, qu'il mâchouille comme un shérif texan.

— Une fois sur place, fais gaffe. C'est chaud, là-bas.

— Mais oui !

— Carl, je suis sérieux.

— Je vois. Bon, j'y go ! Et t'inquiète pas, avec ce que je vais ramener, vous pourrez enfin l'enterrer, votre Barbara.

Il m'adresse un sourire reconnaissant et j'investis le jet, véritable palais volant. Design futuriste, intérieur boisé, sièges au revêtement en cuir, climatisation et salle de bain. Du cockpit, le pilote me salue d'un hochement. À peine la porte est-elle fermée qu'il pousse la manette des gaz.

Vrombissement.

Vibrations.

Excitation.

Je dépasse Mathieu, déjà affalé sur un siège, et me rends à l'arrière. À droite, Pascal râle en démêlant les écouteurs de son iPod. Je m'assois, boucle ma ceinture. Une démangeaison s'empare de mon épaule gauche, ultravaccinée : hépatites A et B, diphtérie, tétanos, poliomyélite, typhoïde, etc. Et en cas de « revival Ebola », j'ai exigé ce vaccin canadien qui a sauvé tant de Blancs et si peu de Noirs.

Je me gratte l'épaule, regarde Pierre-Yves à travers le hublot. Il agite sa main, avant de disparaître. Le jet avance de plus en plus vite, réveillant en moi une délicieuse nostalgie. Encore quelques secondes et je m'envole vers la postérité.

Six heures de vol, dont une passée au-dessus du Sahara. Des dunes, toujours des dunes avec – parfois – un bédouin sur son chameau. À présent, nous survolons le Mali. Pour tromper mon ennui, je prends des notes sur mon carnet.

Mathieu dort contre le hublot, dans une difformité faciale à en faire fuir les oiseaux. Pascal est affalé à droite, empiétant sur mon confort. Il est plongé dans un bouquin intitulé *Les Forcenés*, d'un certain Abdel Hafed Benotman. Pas très français, tout ça. Mon regard, Pascal l'interprète comme de l'intérêt :

— Vous l'avez lu ?

— Non.

— C'est puissant. Et le mec était extra. Je l'avais rencontré dans un salon litt...

— Super, mais j'ai du boulot.

Je me replonge dans mes notes, Pascal renoue avec sa lecture. Peu après, Gilles sort du cockpit, visiblement ravi d'avoir conversé avec le pilote. Nos regards se croisent, il vient me parler bien qu'il me voie écrire. Les secousses l'obligent à marcher en s'aidant des poignées de la paroi supérieure. Il s'assoit devant moi :

— Ça va ?

— Mm.

— Vous écrivez quoi ?

— Mon prochain livre.

— Ah. J'ai lu votre dernier, sur la Syrie. Passionnant.

— Merci.

— C'est grâce aux gens comme vous que j'ai voulu faire ce métier.

Son sourire trahit son idéalisme. À son âge, je croyais moi aussi au journalisme noble et intègre. Un journalisme post-Mai 68, glorifié par le scandale du Watergate, où la soif de vérité était synonyme d'aventure.

Et un jour, je me suis réveillé.

Gilles croise les bras, contemple le ciel à travers mon hublot. Je peine à renouer avec l'inspiration, exaspéré par sa présence – parasite jusqu'au bout. Quelques instants plus tard, il s'exclame :

— Oh ! Regardez ça !

— Quoi encore ?

— Des étoiles filantes !

Je regarde à l'extérieur, me renfonce dans le siège :

— Vous connaissez beaucoup d'étoiles filantes en provenance de la terre ?

— Heu, non. Alors, c'est quoi ?

— Des missiles sol-air.

— Des...

— C'est bon signe, ça signifie qu'on arrive d'ici une bonne heure.

Je troque le carnet contre ma tablette. Histoire de me replonger dans la guerre qui, depuis deux mois, confronte soldats et opposants à la république instaurée par les Ricains. Une lutte barbare dont 20 000 civils ont déjà fait les frais. Autant de chiffres qui, avec un peu de chance, m'endormiront.

« Attachez vos ceintures ! »

Haut-parleur. Réveil. Bâillement. Je range ma tablette, puis remets ma ceinture. Mathieu et Gilles font de même. Pascal s'y prend trop tard, quand l'EagleStar entame sa descente. Il heurte un siège, s'attache à un autre. Les vibrations s'intensifient jusqu'à l'atterrissage.

À travers le hublot, la vue est altérée par la vitesse. Elle passe du néant au flou et du flou à la pluie, s'affine en aéroport au gré du ralentissement. Le Monrovia Roberts International ressemble à une caserne de l'ONU, eu égard à tous ces casques bleus. Le jet continue encore sur une centaine de mètres, puis s'immobilise enfin. Le pilote sort du cockpit, je me précipite pour atteindre la porte avant lui. À moi la primeur du sol libérien, que je vais fouler tel Armstrong avant son « grand pas ».

J'ouvre, étranglé par une odeur infernale. La mort, cette puanteur qui ne ressemble à aucune autre et que le meilleur chimiste au monde ne saurait synthétiser. Pestilence mêlée de sang, de boue et de caoutchouc fondu – les hévéas embrasés, là-bas. L'Apocalypse débute ici, dans le vacarme des 4 × 4 et des hélicos. Cacophonie accentuée par la terreur de civils et de ressortissants chargés de sacs.

Tous épouvantés, comme moi.

Moi et mon corps pétrifié.

Langoisse ; sensation que je n'avais pas ressentie depuis très longtemps. Je vacille, quand le pilote sort à son tour. Je me ressaisis – chewing-gum pour la nausée, sourire pour le reste. Il me rejoint, la main sur la bouche.

— Ça pue !

— Je vous trouve bien difficile, jeune homme.

Les autres nous retrouvent sur le tarmac, tout aussi écoeurés. Je les

regarde décharger le matos sous la pluie, consulte ma Rolex Explorer. Au pays, il est 19 h 32. D'ici peu, un autre essaiera en vain de me remplacer. Un JT préparé par Pierre-Yves, dans lequel sera annoncée mon arrivée en terre hostile. Je retarde ma montre, me calquant sur l'heure locale. Dans un coin du cadran, ma Rolex indique un climat pourri :

Température : 28 °C.

Humidité : 93 %.

Vent : 5 km/h.

L'indicateur de ce dernier passe à 86 sous l'influence des hélicos. Gilles et les autres règlent également leur montre, le pilote apporte ma valise. Sans le remercier, j'allume une JPS, attirant malgré moi des autochtones. Je la jette au loin et les regarde se la disputer en sauvages qu'ils sont, puis en allume une autre.

Une femme vêtue d'un treillis enjambe les flaques en notre direction. Je la reconnais à son éternelle casquette rouge et ses cheveux bruns – Sarah Rouvier, 43 ans, correspondante principale de notre service info et redoutable buveuse de vodka. Fidèle à elle-même, elle me gratifie d'une bise brutale.

— T'as pris du bide, dis donc !

— Moi aussi, je suis content de te revoir. Les gars, je vous présente...

— ... Sarah ! leur dit-elle, c'est votre première fois en Afrique ? Ouais ? Bon, gardez vos papelards sur vous. Passeports, cartes de presse et de groupe sanguin, allez !

— On les a dans nos portefeuilles, intervient Pascal.

— Et si on vous les vole ?

Je glisse mes papiers dans mon boxer. Ahuris, les autres font pareil. Clope au bec, j'emboîte le pas à Sarah en traînant ma valise. L'équipe nous suit – Gilles et sa caméra, Mathieu et sa perche, Pascal et son Nikon. Nous marchons dans l'indifférence des militaires, trop débordés pour nous fouiller. C'est bon à savoir : au retour, j'essaierai de ramener quelque chose. Tout, sauf un gosse. Une fois, ça suffit.

Partout, le chaos se décline en estropiés et chassé-croisé de camions. Pascal les photographie. Mathieu regarde passer un pick-up de la Croix Rouge, heurtant Gilles avec sa perche. Ça me ferait rire –

« Monsieur ! » – si je n'étais pas interpellé par un ressortissant, en haillons. Le Libéria a beau être une ancienne colonie des Ricains, les Français n'y sont pas plus aimés. S'il y a un continent qu'on a toujours pillé, c'est l'Afrique. Notre supermarché : on y trouve du pétrole, des diamants, de tout. Alors, des gars viennent s'installer ici, car ça ne coûte pas cher et que ça leur rapporte un max. Jusqu'à ce que ça leur pète à la gueule.

— Monsieur ! Vous êtes Carl Belmeyer ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il me tend une enveloppe :

— Tenez ! Mon épouse est à Paris et...

Il s'écroule – coup de crosse. Un soldat le traîne. L'homme se débat et m'interpelle. Je l'observe et passe de l'effroi au soulagement, à l'idée de ne pas être à sa place. À mes pieds, son enveloppe. Je pourrais la ramasser, mais non.

Nous marchons jusqu'au hall, bondé. Des mains nous agrippent par centaines. Gilles manque de se faire arracher la caméra. Sortie, enfin. Sarah indique ce qui était un parking avant qu'il ne soit bombardé. Nous zigzaguons entre les voitures brûlées en direction d'un 4 × 4. Les portières arborent le logo Médecin Sans Frontières – essentiel pour franchir les zones interdites aux médias. Sarah pose ma valise à l'arrière :

— Le soleil se couche bientôt. Il faut absolument arriver à l'hôtel avant la nuit.

— Qu'est-ce qu'on risque ?

— Tout.

Je m'installe à sa droite. Le matos chargé, les autres montent à l'arrière, serrés. Sarah démarre. À mes pieds, une cartouche de Marlboro et un sac noir. J'y découvre des bouteilles de whisky.

— Tu picoles, maintenant ?

— C'est pour les rebelles, au cas où ils nous emmerderaient. Ça va, derrière ?

Mon équipe acquiesce. Et nous voilà, touristes de la misère, quittant l'enceinte de l'aéroport. Sur le trajet, nous croisons un convoi humanitaire, des réfugiés en exode. Au loin, un hôpital en ruines au cœur d'un terrain vague.

— L'hôtel est loin ?

— Non, mais on passe voir le chef de l'administration locale. On a

besoin de son accord pour les charniers et les camps de réfugiés.

— Demain, j'aimerais aussi visiter un hosto.

— C'est prévu.

Nous croisons un camion de l'Unicef, traqué par des soldats enragés. À cran, je redoute que notre logo ne fasse de nous une cible. La pluie devient battante. Je remonte la vitre, à travers laquelle des gens déambulent par milliers. Exode, toujours. Les kilomètres se succèdent en cicatrice à l'échelle nationale.

Sarah actionne les essuie-glaces, concentrée sur la route boueuse. Une route grignotée par la forêt, qui se la réapproprie avec ses troncs et ses lianes. Au pied d'un arbre, un corbeau picore les orbites d'une fillette démembrée. Là, je me sens mal.

— Putain...

— Comme tu dis. Alors, ça chie au siège ?

— Ouais. Il paraît qu'on est passés de « télé-déchet » à « télé-décès ».

— Franchement, c'était abject de diffuser l'arrivée du SAMU.

— On n'a fait que s'adapter à l'époque, c'est elle qui est abjecte. On en est venus à créer un concours de Miss Holocauste, c'est dire ¹.

Notre discussion se poursuit, de ragots sur la chaîne en convois militaires. Et des fusillés dans le ravin, encore. Après une demi-heure de route, il n'y a guère que ma montre pour situer notre progression, tant l'horreur subsiste depuis notre départ. Dans cet enfer immuable, le seul élément changeant est la pluie, désormais diluvienne.

Au loin, des soldats mitraillent un cadavre pour attirer l'attention d'une équipe de CBS. Entre une poursuite et un lynchage, un camion d'Action Internationale Contre la Faim soulage mon champ de vision. Distribution d'eau à des familles en manque de tout. L'horizon noircit dans une opacité grouillante – gigantesque camp de réfugiés.

— Ils sont combien ?

— Deux cents mille. Si ça t'intéresse, j'ai un dossier dans la boîte à gants.

Ça ne m'intéresse pas, mais je fouille quand même à l'intérieur : carnets, flashes, piles, objectifs de 24 mm, boîte de Tampax et le dossier. Je le feuillette, trouve la lettre d'un médecin évoquant une épidémie de typhoïde. Le trajet se poursuit en silence...

... quand Sarah freine brusquement. J'en perds le dossier. Je me baisse pour le ramasser, me redresse et distingue des silhouettes à

travers la pluie. Six hommes. Torses nus. Armés de kalachnikov.

— Merde ! Des rebelles !

— Non, chuchote-t-elle, des soldats.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien pour l'instant, fermez-la. Et toi, là, planque ton Nikon.

Pascal le range et, comme nous, reste immobile. L'un des soldats avance, fantômisé par la pluie. J'ai peur. Et je suis furieux. Ma première heure sur place n'est pas achevée que je hais déjà ce pays. Plus j'y pense, plus je maudis Pierre-Yves et son fichu reportage.

Les essuie-glaces rythment notre stress. Au fil des pas, l'homme nous révèle son âge – douze ans, pas plus. Il peine à tenir sa kalachnikov « comme un grand ». Jamais je n'avais vu d'enfant soldat – deux termes associés en expression typiquement journalistique, qui passe du concept abstrait à l'absurdité bien réelle. Le canon pointé, il marche dans les flaques jusqu'à nous. Il examine la portière, tape trois fois contre la vitre. Mon stress devient peur, puis terreur.

Température : 39 °C.

Sudation : 62 %.

Pulsations : 173/minute.

Sarah baisse sa vitre – « Restez calmes ». Le même nous dévisage de ses yeux rougis d'ébriété. Je me cramponne au siège pour résister à mes décharges d'adrénaline, me concentre sur mes lacets.

Méfiant, le soldat inspecte l'habitable. Son haleine alcoolisée s'y répand, rôtit nos rétines. Il hurle quelque chose que je ne comprends pas. Sarah lui répond en libérien. Toujours rivé sur mes lacets, je lutte pour ne pas regarder la kalachnikov. Surtout pas. Un mouvement, un seul, et c'est la mort. La-fin-de-ma-vie-à-moi.

Un cri m'arrache à mes pensées ; le soldat interpelle les siens. Ils accourent. Pourquoi ils ne s'en prennent pas aux réfugiés ? C'est pas ça qui manque, il y en a des milliers ! Après tout, c'est à eux qu'ils en veulent ! Une guerre civile, ça concerne la population locale, pas une star de la télé !

L'un des soldats – adulte, le visage lézardé d'une cicatrice – fixe Sarah. Il hurle à son tour, lui vomit sa colère à la gueule. Elle acquiesce, puis nous chuchote :

— Il veut qu'on passe nos mains à l'extérieur.

— Pourquoi ?

— Pour vérifier que nous ne sommes pas armés.

Là, c'est au premier qui osera se plier à leur exigence. Faire apparaître nos mains hors de cette bulle protectrice. Je ne veux pas. Sarah se décide la première. Suivent Mathieu, Pascal, puis Gilles. Je n'ai plus le choix, je m'exécute. Et nous voilà humiliés comme des cons, à exhiber nos petits doigts ridicules.

Soudain, une détonation. Au sifflement de mes tympan s'ajoute une sensation d'humidité, de chaleur. Je touche mon oreille, éclaboussée de sang. Lacouphène s'estompe, révélant les rires des soldats et le hurlement de Mathieu. Je me retourne, confronté à son moignon coulant. Survolté, il le presse en donnant des coups de tête contre la vitre. Pascal tente de l'apaiser, Gilles nous somme de rester calmes.

C'est sans compter la réaction de Sarah qui enrage. Elle sort pour fustiger nos assaillants, ils pointent leurs fusils et elle s'agenouille, les mains sur la tête. Une seconde s'écoule, essorée entre la tentation du courage et la peur de ses conséquences.

Pris de panique, je sors à mon tour en brandissant le sac. Un soldat me l'arrache et l'ouvre. À la vue des bouteilles, son visage se crispe. De force, il m'agenouille à côté de Sarah. Échange de regards, ouverture des portières. Pascal, Mathieu et Gilles se retrouvent comme nous. Le cœur battant, je murmure à Sarah :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils nous prennent pour des trafiquants à cause du whisky.

— Mais... tu as dit que...

— Avec les soldats, Médecins Sans Frontières ne troque que des clopes.

Je bégaye des excuses inutiles, baisse la tête en signe de pénitence. Quatre soldats fouillent le 4 × 4, nous laissant à la merci des deux autres. La pluie couvre les pleurs de Mathieu, dont le sang se brouille à mes genoux.

Je détourne le regard, découvre l'un des enfants avec un téléphone. Il nous filme en souriant. J'ai envie de l'étriper, lui faire bouffer son portable. L'homme à la cicatrice s'approche de Sarah et, de son canon, lui touche la poitrine.

Non.

Elle ne va pas le faire.

Elle ne doit pas le faire.

Elle ne doit surtout pas le faire, mais elle le fait. D'un coup de tête, Sarah explose les testicules du soldat. Il bascule en arrière, Gilles et Pascal se ruent sur les autres. Moi aussi, porté par je ne sais quelle folie. Je bondis sur l'un d'eux pour le désarmer. Un coup de crosse, et je sombre. Ma tête heurte le capot au son d'une rafale de mitraillette...

1. « Israël a élu une Miss Holocauste », article publié sur le site de EObs, le 6 septembre 2013.

... répétée à l'infini. Tempo mécanique, au synthétiseur glaçant. Une, deux, puis sept notes élèvent la rythmique au rang du tragique : Kraftwerk et son *Trans-Europe Express*, lancé sur les rails du futur. Un avenir sans issue pour l'humanité qui, de guerres débiles en libéralisme vorace, va droit dans le mur.

Certains s'y dirigent plus vite que d'autres, à l'instar de l'ex-première chaîne de France. Des jours qu'elle est conspuée, à l'extérieur comme en interne. Atmosphère délétère dont le poison pourrit la tour, d'étage en étage. Il y a encore une semaine, la télé réalité était l'un de ces sujets évoqués à la pause déjeuner. Désormais, c'est un tabou qui pèse sur chaque technicien, chaque directeur de service.

Cette sale ambiance, Pierre-Yves ne la supporte plus. Cloîtré dans son bureau, il consulte la Bourse sur son Mac. Et la chaîne va mal. Lâchée par les pubs, reniée par son public... chaque jour, de plus en plus de rats quittent le navire, au naufrage programmé. On frappe à la porte, qui s'ouvre sur Étienne.

— Désolé de te déranger. T'as eu des nouvelles de Carl ?

— Pas encore.

— Ah. C'est bizarre, non ?

— Le pilote a confirmé leur arrivée, on aura un appel ou un mail dans la matinée.

Étienne se retire, Pierre-Yves renoue avec son Mac et Kraftwerk. Le beat industriel poursuit sa progression d'un écran...

System Internet Café, Monrovia.

... à un autre, devant lequel s'installe un homme vêtu de noir. Sa main gantée sort une clé USB. Elle l'enclenche dans le PC, après quoi la vidéo du kidnapping de Carl se retrouve sur Youtube. Elle s'ajoute aux

milliards d'autres...

AFP, Paris.

... étudiées par des centaines d'yeux, nuit et jour. Ici, on ne connaît pas la fatigue, on n'a pas le temps. À grands renforts de vigilance et de café, on vit au rythme d'Internet. On vit et visionne. Scrute. Découvre une vidéo postée de Monrovia...

Siège, Boulogne-Billancourt.

... tandis que Pierre-Yves regarde sa montre, pour la troisième fois en une minute. Il décroche son téléphone, compose un numéro.

— C'est moi. Du nouveau pour Carl ?

— Toujours pas. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

— Moi aussi.

Il raccroche, consulte à nouveau ses mails. Aucune nouvelle de Sarah, ni des autres. Et toujours ce synthé hypnotique.

De l'inquiétude à l'anxiété.

Il renvoie un mail à chacun avant de contacter leur hôtel...

AFP zone Afrique, Paris.

... tandis que le rapt est visionné lors d'une réunion. « Rapt présumé » puisque, jusqu'ici, l'examen des images n'a pas permis d'attester leur authenticité. Analystes et spécialistes échangent leurs perceptions, de l'origine de la vidéo à sa crédibilité en passant par l'identité des otages. Et ce visage, là, est bien familier.

De l'anxiété à l'angoisse.

Pressés par le temps, tous s'accordent sur les axes de vérification. Tandis que certains réanalysent les images, d'autres contactent la chaîne pour l'informer du possible kidnapping de leur journaliste phare...

Ambassade de France, Monrovia.

... dont l'itinéraire est transmis à trois correspondants de l'AFP sur

place. Ceux-ci contactent l'ambassadeur, avec lequel il s'entretiennent longuement.

De l'angoisse à la rumeur.

En l'absence d'informations complémentaires, ils reproduisent le parcours de l'équipe au départ de l'aéroport. Longue quête sous l'escorte des autorités locales, à la recherche de témoignages et de preuves matérielles jusqu'au lieu de l'embuscade. Arrivés sur place, l'un d'eux découvre dans la boue une casquette rouge...

Ministère des Affaires Étrangères, Paris.

... similaire à celle portée par Sarah à l'aéroport de Monrovia ; élément attesté par le pilote du jet et deux militaires basés sur le tarmac.

De la rumeur à la forte probabilité.

Dans l'attente du test ADN, le rapport est transféré au ministère de l'Intérieur. Un appel, et la DGSE envoie une équipe à Monrovia pour enquêter à son tour...

Palais de l'Élysée, Paris.

... sur ce qui s'avère être un réel kidnapping. Événement confirmé par les résultats ADN et la vidéo enregistrée sur le téléphone d'un enfant, intercepté à la frontière libérienne. Même embuscade, à laquelle se sont ajoutés huit témoignages, recueillis dans un camp de réfugiés.

De la forte probabilité à la vérité.

Au terme d'un entretien avec le Premier ministre, le Président en personne reçoit le boss de la chaîne et Pierre-Yves...

JT de 20 heures, France.

« C'est avec une profonde émotion que nous apprenons le kidnapping de notre confrère et ami Carl Belmeyer, ainsi que des reporters qui l'accompagnaient au Libéria. Aucune revendication n'a été formulée par les ravisseurs, dont l'identité et la cause demeurent encore inconnues ».

... qui observe le JT sur son écran, cloîtré dans son bureau. La boucle est bouclée et *Trans-Europe Express* s'achève. Fin de l'histoire ? Oh non, car le beat se poursuit avec *Metal on Metal*, cauchemardesque. Et plus l'acier geint, plus les synthés pleurent comme s'insurgent des millions de Français, sous le choc.

Quels que soient les ravisseurs et leur cause, cette fois, c'en est trop : *ils* ont décapité Hervé Gourdel, *ils* ont fusillé Charb et les autres, *ils* n'auront pas Carl Belmeyer. Alors, à Paris, on se réunit place de la République pour se consoler et s'indigner face à la barbarie. L'Audimat, lui, se remet à sourire.

Vieille mouche, agonisante. Couchée sur le côté, elle se rêve en larve pour rallonger un peu sa trop courte existence. Ses ailes frémissent, peinent à s'écarter. Elle insiste, misérable petit insecte, et mes paupières s'ouvrent enfin. Leur mouvement s'accompagne d'une migraine insupportable. Vivant, je suis vivant.

Sonné, je me devine recroquevillé. Un son infime me parvient ; ma chemise se décolle à intervalle régulier de mon torse transpirant. Je me découvre dans une pièce exiguë. Murs et plafond blancs, aucune fenêtre, porte blindée avec tiroir et caméra, là-haut. Je me rétablis, puis m'écroule. Vertige. Flashback. Soldats. Je plonge ma main dans mon boxer pour vérifier si...

Plus de passeport.

Fouillé à mon insu. Humiliation – mes intestins se nouent. Ceinture, lacets et montre m'ont également été confisqués. Mon malaise s'intensifie, lorsque la porte coulisse. Elle se referme derrière deux chaussures noires. Ligne élancée, bout carré... une paire de richelieus Bologna. Je le sais, j'ai les mêmes chez moi.

Mes yeux remontent lentement : pantalon noir, ceinture noire à laquelle pend un bipeur, chemise blanche aux manches retroussées, cravate noire, visage d'un homme de type caucasien. 35 ans maximum. Cheveux châains courts. Yeux bleus. Lèvres tordues en rictus. Sa prognathie lui confère un air carnassier. Je me lève brusquement.

— Qui êtes-vous ?

— Appelez-moi Éric.

L'espace d'une seconde, j'oublie mon anxiété – réconforté à l'écoute de ma propre langue. Celle de mon pays, loin, si loin de ce foutu Libéria.

— « Éric » comment ?

— Éric.

— Mais... que me voulez-vous ? Et où suis-je ?

— Une seule question à la fois.

— Non mais oh ! Vous savez qui je suis ?

— Vous êtes Carl Belmeyer, né le 8 avril 1954 à Bordeaux, titulaire du bac en 72, vous faites des études d'économie durant trois ans, vous étudiez ensuite à Sciences Po avant d'être admis en 77 au CFJ et, lauréat d'un concours de reporters organisé par la 1, vous intégrez son service reportages dirigé par Pierre-Yves Maillat, vous gagnez sa confiance et gravissez les échelons, vous rencontrez la pigiste Marie Fayard que vous épousez en 82, année où vous présentez pour la première fois le 13 heures, avant d'être évincé sur ordre de Mitterrand qui vous fait payer votre insolence, vous ripostez avec un livre paru aux éditions Rhésus dont le succès vous vaut d'être sollicité par Canal + en 84, après quoi la 1 refait appel à vous deux ans plus tard grâce à votre mentor devenu entre temps directeur de l'info, vous devenez son adjoint en 87, créez votre émission phare *La Vérité en face* en 92 et entamez une liaison adultère avec la reporter Sarah Rouvier pour laquelle vous divorcez en 94 avant qu'elle ne mette fin à votre relation la même année, et vous animez depuis le premier JT européen en matière d'audience.

Choc. Ma carrière, si dense, peut se résumer en une seule phrase. Et il y a ma liaison avec Sarah. Personne n'a jamais été au courant, pas même Pierre-Yves. Je lève les yeux à la caméra, arpente la pièce, puis me retourne.

— C'est pour *La Caméra cachée* ?

— Non. Vous allez nous aider dans le cadre d'une opération clandestine.

— Hein ?

— Une mission, si vous préférez.

— Vous êtes de la DGSE ? DCRI ?

— Qu'est-ce que ça change ?

— J'ai le droit de savoir pour qui je suis censé bosser !

— Pour la France. Nous avons le même employeur, à la différence que je crée l'événement et que vous, vous le falsifiez.

— Ce n'est pas en souillant ma profession que vous obtiendrez quoi que ce soit !

— Inutile de me sortir votre tirade, je ne suis pas l'un de vos téléspectateurs à la con.

Il me fixe. Son aplomb gomme mon orgueil ; je baisse les yeux. Ma solitude me renvoie à Sarah, dont l'absence me fragilise davantage.

— Où sont les autres ?

— Pas loin. Notre équipe a hâte de retravailler avec vous.

— Sarah et les autres bossent pour vous ?

Son sourire est explicite. Sarah m'a bien eu. Elle, au Renseignement ? Elle et les autres. Tous membres d'une organisation capable de simuler une embuscade et de maquiller à la perfection un moignon.

Flashback, encore.

Soldats.

Leurs voix, leurs armes.

Ils mitraillent ma mémoire, même si je sais que tout ça était faux. J'ai été mystifié dès mon arrivée à Monrovia. Non. Avant, car les autres ont voyagé avec moi. Bien avant. Le stratagème s'est monté au pays, peut-être dans le bureau de...

— ... Pierre-Yves est aussi dans le coup ?

— Non. Et si c'était le cas, je ne vous le dirais pas.

— Je prends ça pour un « oui ».

— Tout ce que vous pouvez lui reprocher, c'est d'avoir insisté pour vous envoyer sauver la chaîne et redorer votre blason, sali par nos soins.

— L'article... c'était vous ?

J'accuse le coup, sans vraiment être surpris. Je suis bien placé pour savoir que l'Élysée a toujours utilisé les médias, à leur insu ou pas. Et quand certains lui résistent, il balance de l'intox sur le Net. Dès que tout le monde en parle, les irréductibles s'alignent pour survivre. La bonne vieille méthode du « Marche ou crève ». Et moi, je me sens mourir de l'intérieur.

— Pourquoi ce kidnapping ? Vous auriez pu me contacter à Paris !

— Vous auriez refusé, ce qui aurait menacé l'opération.

— Puis-je enfin savoir en quoi elle consiste ?

— Elle sera sans danger. Jamais nous ne confierions une mission aussi délicate à quelqu'un d'inexpérimenté, il en va de l'intérêt de la France.

— Et mon intérêt à moi ? Ma carrière est foutue à cause de vous !

— Au contraire. Depuis la diffusion de l’embuscade, tout le pays s’inquiète pour vous.

Je repense au gamin avec son téléphone. Ma migraine revient à la charge. Je fuis la caméra – pudeur ou orgueil, je ne sais pas.

— Parce qu’en plus, vous avez tout filmé ?

— C’était essentiel pour duper l’AFP.

— Et si...

— N’ayez crainte, ce n’est pas la première fois qu’elle se plante. Elle avait annoncé à tort la mort de Bouygues, elle ne pouvait que confirmer votre kidnapping : désormais, vous êtes « le valeureux journaliste retenu en otage ». On n’a jamais autant parlé de vous et encore, ça ne fait que quatre jours.

— Je suis ici depuis quatre...

— Neuroleptiques, d’où votre mal de tête. Entre-temps, Reporters Sans Frontières a lancé une vaste campagne de soutien qui surpasse celle pour Florence Aubenas.

— Comment vous croire ?

Il se présente devant la porte, tape du poing à deux reprises. Le tiroir s’ouvre, dans lequel il récupère une pochette cartonnée. Éric me la remet, puis s’adosse contre le mur. Je feuillette le dossier dans lequel, sidéré, je découvre des unes du *Monde*, de *Libé*, de *L’Huma*, mais aussi du *Washington Post*, de *Die Welt*, du *Times* et j’en passe, relayant ma « tragédie » dans le même élan de solidarité.

— Vous êtes rassuré, M. Belmeyer ?

— Tout ça pourrait être faux.

— Libre à vous de ne pas me croire. Sachez néanmoins que vos 300 000 euros sont sur un compte de l’Adler Privatbank de Zurich et que le récit de votre « captivité » a été signé aux éditions Flammarion.

— Eh bien... vous ne perdez pas de temps.

— Jamais. La rédaction a débuté il y a six mois. Les épreuves nous seront envoyées dans dix jours. La parution est prévue pour la rentrée de septembre et sera suivie d’une réédition de vos ouvrages précédents.

— J’exige un droit de regard sur le contenu du livre.

— Vous l’aurez, ainsi que sur le choix de l’acteur qui jouera votre rôle dans le film, prévu d’ici deux ans.

— Mm. Et pour ma carrière ?

Il fouille la poche de son pantalon et en sort une enveloppe blanche cachetée. Je déchire la collure, découvre une lettre signée du boss

confirmant ma nomination à la direction du pôle info suite au départ de Pierre-Yves « vers d'autres responsabilités d'ordre personnel ». En clair, il s'est négocié une retraite dorée.

— Et si je refuse quand même de vous aider ?

— Tous vos avantages seront annulés, nous révélerons vos magouilles, vos concurrents vous traîneront dans la boue et vous finirez sur une chaîne minable de la TNT entre une pub et une sitcom. Bref, une déchéance comme votre télé sait si bien en créer.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Vous le saurez d'ici peu. Pour l'heure, il nous faut crédibiliser votre absence, car vous êtes censé être retenu en otage.

Il m'explique longuement – « Jusqu'à nouvel ordre, vous n'aurez plus accès à vos mails, votre compte Twitter, votre téléphone » – et ses mots me coupent du monde. La solitude m'étrangle, lorsqu'il m'informe de son plan. Audacieux.

— Mais... c'est dégueulasse !

— Pas plus que vos reportages bidons.

— Ça n'a rien à voir ! Là, c'est vraiment...

— Vous n'aurez qu'à mentir, M. Belmeyer. Vous faites ça tous les jours.

Véritable encyclopédie humaine, Monsieur Paul est de ces gens que l'on n'invite jamais chez soi parce qu'ils énervent. Redoutable au poker et aux échecs, il possède un QI de 149 qui compense largement sa calvitie et son obésité. En vingt ans de carrière, il a même créé son propre langage : quand il dit « non », ça signifie « jamais » et lorsqu'il dit « peut-être », ça veut dire « non ». Quant au « oui », il ne l'a pas encore prononcé depuis qu'il dirige la cellule étrangère de « la Boîte ».

Enfoncé dans son fauteuil, il fume et rouvre le dossier sur la table. Étude comportementale. Retranscription d'échange verbal. Profil psychologique. Fiche de cotation avec les lettres A, B, C, D, E, X. Et s'il soupire, c'est que le B est entouré. Un voyant clignote sur son interphone ; il enfonce une touche :

— Qu'il entre.

La porte coulisse, Éric apparaît. Il avance d'un pas, croise ses mains dans le dos, bombe le torse. À sa jeunesse s'oppose le visage de son supérieur, ridé de cette dureté qui fait les hommes d'expérience.

— Vous vouliez me voir, monsieur ?

— Votre rapport sur Belmeyer fait état d'un B2 et ce n'est pas ce qui était prévu¹.

— L'équipe de Paris l'a surestimé.

— Et je l'apprends aujourd'hui... nous ne pouvons pas miser sur lui.

— Je comprends votre réticence, mais Belmeyer est fiable.

— Il n'est *que* fiable, c'est insuffisant. Il n'a pas les épaules.

— Il les aura.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ? Vous ne l'avez vu qu'une fois.

— Sauf votre respect, monsieur, si vous doutiez de mes capacités d'évaluation, il fallait requérir les services d'un autre officier.

À ces mots, Monsieur Paul cesse de fumer :

— Vous y tenez vraiment, à Belmeyer.

— À ce jour, il est notre meilleur atout. Il a de l'expérience, du caractère.

— Et trop d'orgueil, ce qui le rend difficilement contrôlable.

— Il n'est retors qu'en apparence. Son orgueil est notre force, il a vite compris ce qu'il avait à gagner. Et puis, nous ne pouvons plus retarder l'opération.

— Je sais... êtes-vous toujours prêt à la conduire ?

— Plus que jamais, monsieur.

— Alors, tenez bien Belmeyer. Où en est la seconde phase ?

— Avant votre appel, j'étais sur le point de la superviser.

— Bien. Des questions ?

— Non, monsieur.

— Dans ce cas, vous pouvez disposer.

Éric le salue d'un regard, se dirige vers la porte, se retourne :

— Finalement, j'ai une question. Pourquoi moi ? Je suis récent dans le service.

— Certes, mais vous étiez le meilleur en Centrafrique. De plus, votre arrogance fait de vous l'interlocuteur attitré de Belmeyer. Tâchez donc de ne pas nous décevoir.

— Je ferai de mon mieux, monsieur.

— C'est dans votre intérêt. Dans le nôtre, rédigez sur le champ votre « démission ».

— Je l'ai déjà transmise.

— Parfait. À compter de maintenant, nous ne vous connaissons pas.

Éric sort enfin, remet les mains dans ses poches. Il a toujours aimé ça. Certes, cette décontraction ne fait pas vraiment « officier traitant », mais il s'en fout : marcher les mains dans les poches lui donne l'impression d'être encore un homme normal avec une démarche normale et une vie normale.

Il arpente le couloir, repense aux mots de son supérieur : « Il n'est que fiable », soit 70 % de succès potentiel. Ce qui induit 30 % de dommages collatéraux. Éric se refuse à les anticiper, verrouillant son esprit.

Caméra.

Couloir de droite.

Caméra.

Couloir de gauche.

Sur son trajet, il croise un autre officier. Ils ne se saluent que d'un hochement de tête, ce qui est déjà beaucoup. Une autre caméra l'épie en direction d'une porte métallique et d'un cadran mural. Il y appose son pouce. Scanner. Laser. Identité validée. La porte s'ouvre sur un vaste studio, occupé par de nombreux techniciens. Il enjambe des câbles, dépasse le plateau jusqu'à moi.

— Tout va bien, M. Belmeyer ?

— Non, j'en ai marre d'être cloîtré.

— Et à part ça ?

— Je persiste à dire que personne n'y croira, ça ne fera pas « vrai ».

— Ce sera vraisemblable et c'est tout ce qui compte. L'important, c'est le plausible.

— Arrêtez de bouger ! râle la maquilleuse...

... en finalisant mon œil au beurre noir. Assis devant le miroir, je la regarde troquer le crayon contre un pinceau, qu'elle trempe dans un flacon de Bétadine. Elle dessine une coulée, relie mon arcade sourcilière droite à ma joue.

Éric observe, puis rejoint l'équipe de réalisation. Pendant que le cadreur vérifie la caméra, je reconnais dans le miroir – oui, c'est bien eux – deux des soldats qui ont intercepté le 4 × 4. Ils discutent, détendus. L'un est celui à la cicatrice, qu'il n'a plus. Il m'adresse un clin d'œil. Ça ne m'amuse pas. Mais alors, pas du tout.

Excédé, je me concentre sur la maquilleuse. Sa méticulosité m'apaise. Je la regarde rougir ma chemise – soigneusement déchirée – par petites touches. Elle pose ensuite son pinceau et, à l'aide d'un coton, étale la teinture :

— Voilà. Vous pouvez y aller.

De face en profils, j'examine mon visage artistiquement tuméfié. Stupéfiant de vérité. Je me lève, excité à l'idée de participer au *making of* de mon avenir.

— Allez-vous asseoir.

C'est la scripte ; elle désigne une chaise sur l'estrade. Et surtout, elle m'a donné un ordre. Un ordre à moi. Vexé, je zigzague entre les techniciens et franchis le plateau. Deux spots y éclairent un drapeau du Libéria, punaisé sur un faux mur fissuré.

Je m'installe sur la chaise, pose mes pieds sur les croix tracées au sol. En face, une caméra semblable à celles utilisées par ma chaîne.

Cette similitude me rassure quelque peu. Finalement, Éric a raison. Sur le plan technique, son projet n'est pas si différent que ça de mon JT. Bras croisés, il me murmure :

— Pas trop le trac ?

— J'ai trente ans de métier, alors le trac...

— Salut, Carl !

À ma gauche, Mathieu. Son sourire, son baggy et – évidemment – ses deux mains. Mais son moignon est toujours là, suintant dans ma mémoire. Pouvoir de l'artifice, plus traumatique que le réel. Et je hais Mathieu. Je les hais, lui et les siens.

— Vous m'avez bien eu... où sont les autres ?

— Avec Sarah. Vous ne nous en voulez pas trop ?

Je lui fais un doigt d'honneur. Il sourit, quitte la scène. Les soldats se postent derrière moi. La scripte revient avec une feuille manuscrite :

— Tenez.

— Merci, je connais mon texte.

— Un otage lit sous la contrainte.

— Ah oui, c'est vrai. D'ailleurs, vous ne trouvez pas ça dépassé ? Maintenant, les otages, on les décapite.

— Pour ce que j'en sais, Daesh ne sévit pas au Libéria. De plus, vous coller un sabre sur la nuque aurait nécessité une haute qualité de jeu de votre part. Et ne le prenez pas mal, M. Belmeyer, mais vous n'êtes pas un acteur.

Je récupère la feuille. Éric me l'arrache des mains, la froisse et me la rend. Tandis que la maquilleuse retouche mes rides, le régisseur s'adresse à toute l'équipe :

— Tout le monde est prêt ? Mathieu ?

— J'ai encore des ombres à gérer.

— Qu'il est chiant..., soupire Éric.

— Non, lui dis-je, il est perfectionniste : dans mon métier, on est pro ou on ne l'est pas.

— Dans le mien, on est pro ou on crève.

Là-bas, un gars en salopette diffuse une vapeur sur le plateau. Un autre se présente devant moi, Bic et cahier en main :

— Tout va comme vous voulez ? Parfait ! Alors vous lisez, l'un vous donne un coup à la fin du paragraphe, l'autre vous rétablit et vous finissez de lire.

— Vous ne pensez pas que le coup devrait plutôt arriver pendant ma

lecture ? Si c'est pile à la fin, ça risque de paraître un peu trop...

— Mm. On va dire qu'il vous cogne... heu... après « Libéria ».
Voulez-vous qu'on répète ?

— Ça ira.

— Bon. Arrêtez de sourire, vous êtes censé être séquestré.

— Désolé. L'habitude, vous savez ce que c'est.

Il rectifie le scénario et en réfère à mes « ravisseurs ». Éric me tapote l'épaule, sort du champ de la caméra. De l'interphone grésille une voix autoritaire :

— Silence !

Ça y est, le décompte est lancé. Je me racle la gorge et retiens ma respiration, à l'instar des figurants. Chronomètre à la main, la scripte attend comme nous le signal. La concentration est palpable en tous points du studio.

— Moteur !

Ainsi, me revoilà sous les projecteurs. Et si Monrovia n'est pas Paris, je vais encore être celui qu'on écoute pieusement. Du moins, je l'espère. « L'important, c'est le plausible » – on verra bien. Et puis, mon TCI fera le reste.

— Action !

Moi, l'ami des stars et des politiques, je vais lancer ma première séquestration. Aujourd'hui encore, je vais assurer et ça fait trente ans que ça dure. Maquillé et affaîssé, je suis paré :

« Bonjour, je m'appelle Carl Belmeyer et... »

1. Gradation basée sur la cotation actuelle, de « A1 » (source absolument fiable) à « E5 » (source très probablement fausse).

Siège, Boulogne-Billancourt.

« ... je suis journaliste français. Mes confrères et moi avons été kidnappés lors d'un reportage au Libéria... »

À l'écran, le coup est tel que Nico sursaute sur sa chaise. Choqué, il pianote nerveusement sur sa table de montage. Debout derrière lui, Pierre-Yves mâchouille un bâton de zan en observant Étienne, bouleversé. Une réaction dont Pierre-Yves se réjouit en secret. Ça fait dix ans qu'Étienne lui sert – sans le savoir – de téléspectateur-test. S'il pleure ou s'indigne, c'est le record d'Audimat assuré. Et aujourd'hui, Étienne fait les deux :

— Les salauds !

— Chut, dit Pierre-Yves.

« ... J'en appelle aux médias européens et internationaux pour qu'ils cessent de se rendre à Monrovia... »

— On n'aurait jamais dû l'envoyer là-bas ! L'Afrique, c'est trop dangereux ! Ça fait cent ans qu'ils nous les brisent avec leurs guerres !

— Donc, selon toi, on ne devrait plus les couvrir ?

— Non, mais on ne devrait pas diffuser ça ! C'est humiliant pour Carl !

— Si on ne passe pas les images, ils l'égorgent.

— C'est du chantage !

— On regarde la suite ? intervient Nico, j'ai du taf' !

— Moi, j'en ai trop vu ! s'exclame Étienne.

Il sort en claquant la porte. Pierre-Yves regarde sa montre. Bientôt midi. Diffusion des images à 13 heures. Jackpot. Depuis l'annonce du kidnapping, l'audience s'est remise à grimper, bouleversant la Bourse et

les publicitaires. Ceux-ci sont aussitôt revenus, tels des mouches à merde. En position de force, la direction a négocié au prix fort le temps d'antenne. Aux dernières nouvelles, un spot de trente secondes rapporte au groupe 200 000 euros et...

... on cogne contre la porte. Pierre-Yves éteint l'écran – « Un instant ! » – puis ouvre. C'est Martine, sa secrétaire, avec un carton scellé au chatterton :

— Je viens de croiser Étienne, il avait l'air...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On a reçu ça pour toi.

Pierre-Yves récupère le paquet et examine l'étiquette – agence de com' SunStar, le nouvel atout de l'Élysée. Il y a six mois, le président était à 10 % d'opinion favorable. Depuis, il a franchi la barre des 40 : l'idée du faux AVC pour émouvoir le peuple, il fallait y penser. SunStar l'a fait.

Pierre-Yves sort son trousseau, incise le scotch avec une clef. Nico et Martine le regardent ouvrir le carton, dont il sort un tee-shirt vert. Il le déplie, découvre le slogan *Libérez Belmeyer*. Il acquiesce d'un air satisfait, le pose sur la table, examine un badge titré *Free Carl*. Moins long que *Bring back our girls* et plus international que *Je suis Charlie*. À n'en pas douter, ce *Free Carl* – d'ores et déjà déposé à l'INPI – sera relayé par toute la planète Facebook entre un « J'ai mal à la liberté de la presse » et un « Nous sommes tous Carl Belmeyer ». Pourtant, Pierre-Yves explose de rage :

— Fait chier ! J'avais dit aux couleurs de la chaîne ! Noir et or ! Pas noir et jaune !

— T'énerve pas. Je vais les contacter.

— Non, on n'a plus le temps. Mais ils vont m'entendre, chez SunStar !

— Noir et jaune, ça peut faire *Touche pas à mon pote* et le truc « *SOS Racisme*, tous ensemble, machin », ça plaît.

— Mm, c'est pas con. Faut voir.

Martine les salue, déserte la salle de montage. Pierre-Yves reste debout, pensif. Idée pour ce week-end : un JT rallongé d'une heure avec rediffusion du rapt, mais aussi interviews d'anciens otages, présentation du marketing, reportage sur la mobilisation des maires et des anonymes.

1 – En parler au boss le plus vite possible.

2 – Dès son accord, envoyer des équipes.

3 – Commander un *teaser* à Sophie.

4 – Voir avec le service arts et spectacles pour un *prime* sur « le journalisme en danger » avec tout le gratin de la profession, suivi du film *La Déchirure*.

Pierre-Yves regarde sa montre – beaucoup de boulot, mais c'est jouable. Il jette le badge dans le carton, cherche le tee-shirt *Libérez Belmeyer*. Nico est en train de l'enfiler. Il lisse le slogan sur son torse :

— Waow, ça claque !

Pierre-Yves sourit. La farce n'est pas encore officielle qu'elle fonctionne déjà. La réaction de Nico lui confirme une fois de plus que le succès des uns, c'est avant tout la crédulité des autres.

« LIBÉREZ BELMEYER ! »

Tous ces autres qui, aujourd'hui encore, défilent dans Paris. Le Premier ministre l'a dit : on n'avait pas vu autant de monde dans les rues depuis le 11 janvier 2015.

« LIBÉREZ BELMEYER ! »

Des milliers de gens avec pancartes et banderoles. Plus ils avancent et plus le mensonge progresse, contaminant les moins futés comme les plus réticents.

« LIBÉREZ BELMEYER ! »

Et ça marche. Et ça marche. Et ça marche. Et ça martèle le bitume. Et ça piétine Barbara, bimbo sacrifiée sur l'autel de la télé réalité. À chaque pas, son corps putréfié se disloque, s'éparpille en flaque d'oubli...

... et je tire la chasse. Le son résonne dans ma cellule, depuis aménagée en chambre. Au retour de l'enregistrement, j'y ai découvert un lit, une douche, un lavabo, un miroir, un nécessaire de toilette, des WC broyeur, une penderie avec mes affaires, une cartouche de JPS et un briquet. Un confort qui n'atténue en rien mon humeur.

Trois jours sans sortir, sans Twitter.

Trois jours de barquettes cellophanées.

Trois jours que je pisse sous l'œil de cette caméra.

J'en peux plus, je veux me casser d'ici. Je le dirai à Éric, la prochaine fois. Enfin, je le lui redirai. Las, je me rassois sur le lit et attends. J'attends et fume dans cette pièce sans télé, ni heure. Aucun repère temporel, aucune distraction. Ils veulent que je gamberge. Ça fonctionne : mon esprit divague, se balade dans Paris.

Contemple les unes qui me sont consacrées.

Fête ça avec un Château Angélu 2005.

Hume un rumsteak et des pommes sautées.

S'empare des couverts.

Plante le couteau dans le front d'Éric.

Casse la gueule de Pierre-Yves.

Et gifle Sarah.

Elle qui m'a trahi. Je n'en reviens toujours pas. Pierre-Yves, même si ça fait mal, même s'il était un père pour moi, je peux gérer.

Mais pas Sarah. Pas elle. Pas après ce qui s'est passé entre nous. Ça remonte à vingt ans, mais c'est comme si c'était hier. Deux ans de passion vécue en secret, jusqu'à ce que ça devienne insupportable. Pour elle, j'ai divorcé. Pour moi, elle a lâché son mec et leur gosse. On s'est installés ensemble et, trois jours après, elle m'a quitté : « Je n'y arrive pas, c'est allé trop vite, trop de souffrance autour de moi. » Je l'ai laissée se reconstruire et je me suis détruit, d'alcool en dépression. C'est

là que Pierre-Yves m'a proposé le JT, et c'est comme ça que j'ai repris le contrôle de ma vie.

Jusqu'à aujourd'hui.

... à Monrovia où je retrouvai Sarah Rouvier, reporter émérite. Fouillés à maintes reprises, nous quittâmes précipitamment le tarmac en direction de notre véhicule. Quant au trajet qui suivit, la décence m'interdit de m'y attarder tant il fut balisé d'horreurs. Après avoir dépassé un hôpital de fortune, Sarah freina à la vue de soldats. Un premier, armé d'une kalachnikov et pourtant encore adolescent, se pressa jusqu'à notre 4 × 4. Que ces lignes me permettent de rendre hommage à ma consœur, qui fit preuve d'un sang-froid hors norme.

Rejoint par les siens, le soldat nous ordonna de faire apparaître nos mains pour s'assurer que nous n'étions point armés. Dès lors, en une détonation, notre vie à tous bascula. Je découvris la main meurtrie de notre preneur de son. Horreur, aggravée par l'hilarité des barbares. Profitant de leur inattention, j'en profitai pour surgir du 4 × 4 et désarmer l'un d'eux. Courageux ? Non, inconscient, car les siens ripostèrent dans une rafale qui coûta la vie à notre photographe. Je les mitraillai à mon tour et...

— Heu... Mathieu ?

— Oui ?

— Pour la mort de Pascal, on ne pourrait pas rajouter un truc du genre « Depuis, il ne se passe pas un jour sans que je ne songe à la douleur de ses proches » ?

Il approuve, renouant avec le clavier. Le cliquetis résonne dans ma cellule, lorsque la porte coulisse. Éric apparaît, Mathieu et lui se saluent. Moi, je l'ignore. Il s'en accommode parfaitement, puis lorgne l'écran :

— « Je les mitraillai à mon tour »... eh bé !

— Ça va, ça va.

— Désolé de vous déranger, Superman, mais vous êtes attendu.

Je soupire, me lève, suggère autre chose à Mathieu – correcteur ascendant photographe soi-disant formé à Sciences Po. Autant de casquettes pour cet officier traitant. Le même statut qu'Éric, qui est pourtant son supérieur. Je n'y comprends rien.

Je sors, Éric m'emboîte le pas. Nous nous enfonçons dans le couloir, aussi oppressant que notre silence. Je parle, pour combler ma solitude :

— Ça y est ? Je vais enfin savoir pour la mission ?

— Oui. Gauche.

— Et quand pourrai-je sortir ?

— Bientôt. Droite.

— C'est pas une réponse, ça.

— Je sais. Droite.

À chaque intersection, je redoute un danger qui n'arrive pas. Les derniers mètres nous guident vers une porte blindée. Éric scanne son pouce, déclenchant l'ouverture. Salon éclairé par la luminosité extérieure, émanant d'une fenêtre. Je n'y aperçois qu'un ciel bleu, mais ça me suffit. Trois jours que le mien est bétonné.

Je me dirige vers la fenêtre. Éric me retient par l'épaule et je découvre une table ovale, où sont assis deux hommes. Un militaire en uniforme et un chauve, énorme. Celui-ci me désigne une troisième chaise :

— Bonjour, M. Belmeyer. Prenez place, je vous en prie.

Il est le premier à avoir parlé, j'en déduis qu'il est le plus gradé. Éric libère mon épaule, j'avance d'un pas hésitant et m'assois face à eux. Leurs regards ne me lâchent pas. Je baisse les yeux, observe la table. Cendrier. Cafetière italienne. Tasses. Sucrier. Télécommande. Éric, derrière moi. Je croise mes jambes dans une fausse décontraction qui ne dupe personne. Le militaire, sans me quitter des yeux, sort un paquet de Kraven A. Il en allume une, referme son Zippo.

— Avant toute chose, nous vous remercions pour votre participation et...

— J'appelle ça de la séquestration.

— Avec de nombreux avantages. « Le Chat », ça vous dit quelque chose ?

— Heu..., dis-je en feignant de réfléchir, c'est un animal ?

Exaspéré, il actionne la télécommande. Un store obstrue la fenêtre, nous plongeant dans l'obscurité totale. Sur le mur, un film où surgit une BMW. Un homme en sort, l'épaule ensanglantée, armé d'un pistolet. Il tire sur des voitures du NYPD, des gens s'enfuient en hurlant. Leur panique me gagne, m'assèche la gorge. Le film se poursuit, chaotique et bruyant. Cris. Buick. Otage. Mort. Échange de tirs, encore, puis explosions. Frénétique, la caméra cherche l'homme. Elle le retrouve, zoome sur lui et l'image se fige.

Soulagé, moi ? Non, car le mur me confronte au visage du fugitif, terrifiant. Ses yeux haineux. Ses dents serrées. Ses traits crispés, où transpire une effroyable conviction. Le store remonte, après quoi le chef déclare :

— Cet homme s'appelle Emir Zarkan. C'est un mercenaire serbe, surnommé « Le Chat ».

— J'ai connu des chats plus discrets.

— J'espère que ces images vous inspirent autre chose qu'un humour nul.

— Eh bien, elles me disent vaguement un truc.

— Et pour cause, vous en avez parlé dans votre JT.

— Ah, oui. « La course poursuite dans New York »... Associated Press avait parlé d'un chauffard sous l'emprise de l'alcool, pas d'un psychopathe.

— Et ancien membre des commandos Spetsnaz.

Les troupes d'élite de l'armée russe, rien que ça. Des durs à cuire, longtemps liés au KGB et qui servent aujourd'hui le FSB. À côté des Spetsnaz, le RAID, c'est *Barbapapa*. Fumer. Fumer, maintenant. J'allume une cigarette, oubliant mon angoisse le temps d'une bouffée salvatrice. Le militaire enchaîne :

— Il y a cinq ans, Zarkan s'est mis à son compte pour servir des intérêts divers. Il collabore avec beaucoup de monde dont Al Qaïda et Daesh. On lui doit notamment les attentats de Londres, Tel-Aviv et Saint-Pétersbourg.

— Saint... je croyais que c'était un coup des Ukrainiens.

— Ça, c'est la version du Kremlin. Grâce à cet attentat, Poutine s'est mis en position de victime et continue de persécuter l'Ukraine avec la permission de l'ONU.

— Je ne comprends rien, là. Ce Zarkan, il bosse pour Al Qaïda ou...

— Pour ceux qui paient le plus.

Songeur, je me concentre sur ma cigarette. Là-bas, le regard haineux de Zarkan semble sortir du mur pour venir jusqu'à moi.

— Pourquoi « Le Chat » ?

— Selon Interpol, il est censé être mort déjà trois fois. Vous venez de voir la dernière tentative du Mossad, filmée par l'une de nos équipes. Zarkan en a réchappé grâce à un gilet pare-balles. Nous n'avons plus qu'une chance de le capturer.

— Il prépare un attentat en France ?

— A priori, non, mais il détient des informations sur de nombreux chefs d'État dont Poutine. À commencer par l'assassinat de son opposant Boris Nemtsov.

— Et c'est quoi le rapport avec moi ?

— À trop se vendre au plus offrant, Zarkan a trahi plusieurs de ses employeurs. Traqué à travers le monde, il veut tout déballer face caméra pour semer le chaos.

Là, je comprends. Manque de m'étouffer avec la fumée. Je reprends mon souffle et apostrophe Éric :

— Vous aviez dit « sans danger » ! Vous voulez que j'interviewe ce fou furieux ?

— Oui, répond son chef, dans le cadre de votre émission *La Vérité en face*.

— Mais...

— Vous êtes l'un des rares journalistes à avoir approché Ben Laden, il est logique que vous receviez Zarkan. Vous serez avec une fausse équipe de reportage composée d'Éric, du service Action, et de trois membres du service Technique.

— Je suis censé être captif ! Tout le monde le sait, alors lui aussi !

— Nous avons informé l'un de ses contacts que votre réputation était en péril. En clair, vous avez besoin de lui et lui de vous pour qu'il diffuse sa vérité.

— Mais je ne parle pas le serbe, moi !

— Zarkan maîtrise parfaitement le français.

— Et pourquoi moi ? Pourquoi pas un américain ?

— Il se méfie de la Fox et des autres, tous à la botte de la CIA.

— Et si, après l'interview, il révèle que je n'ai jamais été otage ?

— Il sera neutralisé à temps. Nous avons une longueur d'avance sur le Mossad. Pour preuve, nous savons qu'il se terre à Moscou depuis cinq jours.

— S'il se sait recherché, pourquoi...

— Moscou est le nerf de son réseau. C'est là qu'il est le plus en sécurité.

— Eh ben, ne comptez pas sur moi pour aller là-bas !

Ils me fixent. La pression de leurs regards est telle que le doute s'installe en moi, germe en certitude.

— Non... non... NON !

Je me lève brusquement. Éric s'approche pour intervenir, son supérieur l'en dispense. Moi, je cours jusqu'à la fenêtre, puis m'effondre.

Au loin, la Place Rouge.

Quelque chose s'est.

Cassé et.

Ça brûle.

La haine – à chaque seconde, elle me compresse le cœur. Crève mes yeux, encore et encore. Salauds. Sarah, Mathieu, Gilles, Pascal et surtout Pierre-Yves. J'avais un ami, un mentor, et il me l'a mise profond. Lui, le boss, la chaîne, TechniKorp. Et me voilà aujourd'hui, face à ce miroir que je devine sans tain, sur le point de me déguiser pour sortir incognito. J'en veux pas, de leur mission. Qu'ils aillent tous se faire foutre, à commencer par Éric, qui s'impatiente derrière la porte :

— M. Belmeyer, que faites-vous ?

— Une minute !

— Encore ?

— Je suis journaliste, pas transformiste !

J'attache le corset rembourré, boutonne la chemise. Cravate, veste, perruque et moustache, que je colle délicatement. J'enfile mes gants, glisse le paquet de JPS dans ma poche, pose l'écharpe sur mes épaules. Dernier regard dans le miroir, et je quitte la pièce. Dans le couloir, Éric me détaille de haut en bas, puis cible mes yeux.

— Pourquoi vous me fixez comme ça ?

— Ça vous gêne ?

— Oui.

— Alors entraînez-vous à soutenir un regard. Il vous faudra de l'aplomb face à Zarkan.

Ses mots me glacent. Depuis hier, je ne pense qu'à ce terroriste. Il a hanté ma nuit. Éric me tend un passeport, je m'empresse de l'ouvrir :

Dimitri Kovalsky

Né le 13 novembre 1959 à Kazan

J'examine la photo, dérouté par ma ressemblance avec ce Dimitri. Sosie ou morphing ? J'ai envie de savoir, mais me contente de ranger le passeport. Éric, encore :

— À partir de maintenant et jusqu'à la fin de l'opération, vous êtes agent B2.

— Un agent ? Comme vous ?

— Non. Moi, je recrute et manipule. Vous, vous êtes cadre chez Apple.

Du regard, il m'ordonne d'avancer et j'obtempère. Porte blindée, scanner digital, escalier en colimaçon. Il nous conduit à l'étage, dans un couloir au froid grandissant. Au bout, une porte en bois. Sortir, enfin. Respirer au grand air, après quatre jours d'enfermement. Éric me tend une paire de Ray-Ban noires :

— Pour protéger vos yeux. Le soleil cogne.

— Parce que maintenant, vous vous souciez de moi ?

— Nous nous soucions de vous depuis le début.

— Oui, dans l'intérêt de votre mission.

Je mets les lunettes. Il ouvre, déverrouillant mon ouïe et mon odorat : vacarme et pollution. Enfer sur Terre, où le froid m'anesthésie et m'emprisonne. Un ennemi avec lequel on ne peut négocier. Éric referme derrière lui, je noue mon écharpe :

— Ça caille !

— On est à Moscou, pas à Rio.

— Très drôle. Comment dit-on « j'ai froid », en russe ?

— *Mne kholodno*. Autre chose ?

— Ça ira pour l'instant.

Je me retourne, découvre le lieu où j'ai été cloîtré : une boutique d'antiquités entre un bar et une laverie – planque insoupçonnable. Un truc que les gens dépassent sans le voir, comme moi. À Paris, je ne peux pas sortir sans être reconnu. Félicité. Harcelé, pour un autographe ou un selfie. Mais ça, comme dit la pub, « c'était avant ».

Un taxi s'arrête devant nous. Au volant, un chauffeur à la moustache fournie et coiffé d'une chapka. Éric ouvre la portière, on s'installe à l'arrière, le chauffeur repart aussitôt. La vétusté de l'habitacle et son odeur m'indisposent.

— Vive la France... on aurait pu avoir un véhicule neuf, quand même.

— C'est fini, ça.

— À cause de la crise ?

— Et de notre cher président qui méprise notre service, comme ses prédécesseurs. Notre budget ne cesse de réduire, alors on économise au maximum.

— Et le gouvernement ?

— Il s'en fout : il sait qu'il sera remanié avant la fin des opérations.

Nous nous mêlons au trafic, incroyablement dense. Orgie de bagnoles, camions, bus. Ça a empiré depuis mon dernier reportage ; la faute à une urbanisation folle et un réseau circulaire de type Formule 1. Les piétons qui arrivent à traverser se rendent dans le parc Gorki. Nous dépassons ses manèges somptueux, qui font place à des bâtiments écrasants de gigantisme.

Un virage, et nous voilà sur un pont. Je retrouve la Moskova, où se reflète le soleil. Vu d'ici, elle ressemble à un gigantesque anaconda doré. Autre rive et toujours ces rues propres, sans le moindre papier. J'avais beau le savoir, ça me surprend quand même. Bienvenue à Moscou, la ville qui étonne et détonne :

12 millions d'habitants.

600 musées.

300 banques.

20 ethnies.

50 religions.

Ailleurs, les croyants se foutent sur la gueule, mais ici, tout le monde cohabite. Certes, on bastonne pédés et Tchétchènes, mais la capitale n'est pas prête d'imploser : ancestrale, elle en a vu d'autres. Et quand bien même, Poutine serait là pour éteindre le feu. Moscou, il l'a élevée comme sa fille, dans la nostalgie du prestige de l'URSS. Et puisqu'il faut vivre avec son temps, il en a fait un nouvel éden pour milliardaires.

Donc oui, tout est nickel. Il y a des chiens errants, mais aucun clodo ni détrit. Du moins, pas dans ce quartier rustique – le vieil Arbat, le « Montmartre moscovite ». Mais on ne me la fait pas, à moi. Il faut savoir lire entre les lignes, chercher la ruelle obscure entre les immeubles scintillants... comme ici, où un vieillard en uniforme fait la manche. À défaut d'avoir encore ses jambes, il lui reste ses médailles.

Autre ruelle, autre misère : une dizaine d'individus dans l'ombre. Ils

se frottent les bras. Frigorifiés ? Non, toxicos. Des toubibs leur distribuent ce que je devine être des seringues stériles. Derrière eux, un stand d'Action Humanitaire, relais local de Médecins Sans Frontières. Leur logo me renvoie au 4 × 4, au Libéria.

— Ça va ? me demande Éric.

— Super. Et vous ?

Quel con, celui-là. Mêlé au trafic, je continue de sonder la ville et ses contrastes. Touristes. Putes. Touristes. Dealers. Touristes. Gosses shootés à la colle. J'en vois beaucoup. Pour les pédophiles, c'est *open bar*. Et encore, je ne suis qu'à Moscou. Il y a dix ans, on recensait déjà 3 millions d'enfants des rues à travers le pays mais, avec le durcissement du libéralisme, la situation a dû empirer.

— C'est dingue, tous ces mômes... mais c'est le parc Gorki ! On est déjà passés par là ! C'est un piège !

— Calmez-vous. Le FSB nous suit, c'est tout.

— « C'est tout » ? Il sait qu'on est ici ?

— On vous l'a dit, le Kremlin a magouillé avec Zarkan. Comme il se cache ici et qu'on est sur place, ils pensent qu'on le protège alors ils nous surveillent.

— Mais...

— Ne vous inquiétez pas, le FSB est un mal nécessaire. Ses filatures vous assurent une autre protection en plus de la nôtre face à Zarkan.

Je me retourne ; Éric m'en empêche d'une main ferme. Je regarde dans le rétroviseur intérieur. Derrière, une Volkswagen bleu métallisé à l'intérieur de laquelle je distingue deux individus en civil.

— C'est nul de prendre le même itinéraire ! Maintenant, ils se savent repérés !

— C'était le but. Ils vont nous coller une autre filature, mais d'ici là, nous serons hors de portée.

Le chauffeur s'engage subitement sur une avenue. Accélération, virage à droite, puis à gauche. Je tachycardise, cramponné à la banquette. Derrière, la Volkswagen est bloquée par la circulation.

Le taxi fuse à travers une rue, freine devant une Audi noire. Assis sur le capot, un moustachu coiffé de la même chapka que notre chauffeur. Ils échangent leurs véhicules, Éric m'arrache à la banquette, me pousse à l'intérieur de l'Audi. Le taxi repart à droite et nous, je ne sais pas. Trajet interminable à travers l'un des périphériques. Au loin germe un building. Puis deux, cinq et plus encore : Moskva-City, temple

high-tech dévoué au dollar.

Le chauffeur prend la première sortie, traverse une zone industrielle. Auchan, Ikea, Nestlé, les enseignes se succèdent, quand la nature reprend ses droits à la faveur d'une forêt. Virage, fontaine, et le taxi s'arrête devant un escalier tapissé de rouge. Deux colonnes en marbre supportent les néons du Keminsky Hotel.

Éric sort, ouvre ma portière. Je monte les marches avec lui, déboussolé. Portier chic. Hall clinquant. Brouhaha cosmopolite. Défilé de bagues et de nœuds pap'. Là-bas, une salle de casino le confirme : le fatalisme de l'ère soviétique a fait place au culte du hasard. Chaleur oblige, je dénoue mon écharpe, après quoi nous marchons jusqu'aux ascenseurs. Devant, attendent un quadra en smoking et une femme moulée dans une robe noire.

L'homme nous salue en russe. Je souris, mal à l'aise, laissant Éric lui répondre. La femme – sans doute une call-girl – lui fait les yeux doux. Éric lorgne sur les chaussures cirées de l'un et les talons aiguilles pourpres de l'autre. Sa joue droite se crispe : danger. J'ignore de quelle nature, mais Éric a senti une menace. Et j'ai peur. Peur de ce que signifient les talons de cette pute de luxe-qui-n'est-pas-une-pute-de-luxe-mais-une-espionne, j'en suis sûr. Aussi sûr que mon cœur s'emballe.

Quatre colosses en costards sortent de l'ascenseur. Entre eux, je devine un cheikh. Éric invite le couple à entrer, on les rejoint à l'intérieur. Touche « 12 » pour l'homme, « 18 » pour Éric. Silence oppressant, derrière leurs dos. Douzième étage, et le couple nous salue avant de sortir. Les portes se referment, je me tourne vers Éric...

— Je vous ai vu regarder les pieds de la femme. Votre visage a changé. Qu'est-ce que vous avez détecté ?

— La couleur. J'aime le pourpre.

— C'est tout ?

— Ben oui.

... et elles se rouvrent sept secondes plus tard. Couloir pimpant. Et désert. Pas normal. Éric sort le premier, inspecte le couloir, me fait signe de sortir :

— Allez à droite.

— C'est reparti avec vos « droite-gauche » ?

— Oui. Avancez.

J'obéis, foulant la moquette satinée. Les portes se répondent, de poignées dorées en abat-jours lumineux.

— C'est le grand luxe. À part ça, votre budget est serré...

— L'hôtel appartient à la mafia kirghize, elle s'en sert pour blanchir son fric.

— Vous traitez avec des mafieux ?

— On a aidé leur peuple en Afghanistan. Du coup, ils nous louent une suite.

— Alors, pourquoi avez-vous surveillé...

— On ne sait jamais.

Il ne va rien m'arriver. Rien du tout. Éric me protège. Il ne va rien m'arriver. Rien du tout. Éric me protège. Il ne va rien m'arriver. Rien du tout. Éric me protège et capture mon épaule, m'arrêtant devant la porte 187. Il cogne trois fois, consulte sa montre, attend quatre secondes, puis retape à deux reprises.

J'entends des pas, puis le claquement du verrou. La porte s'ouvre sur Gilles, armé d'un Sig Sauer. Éric me pousse à l'intérieur, referme derrière nous à double tour. Hébété, je regarde Gilles se rasseoir sur un sofa. Pascal est dans un fauteuil, à côté d'un téléphone. Clope au bec, il me salue et se replonge dans un *Russki Kurier* – *Le Canard Enchaîné* local, l'audace en plus.

Je tourne sur moi-même dans cette suite de luxe. D'abord, cette immense baie vitrée avec vue sur la Moskova. Ensuite, ce plafond orné de moulures. Puis ce mobilier de style Chippendale. À côté d'un grand écran plasma, une chaîne hi-fi côtoie des DVD et CD empilés. J'entrevois un album d'Archive et *Histoire de Melody Nelson* – Gainsbourg. Paris. Taxi. Aéroport. Libéria. Piège. Ici.

La rage revient me happer. Je serre les poings et découvre, dans l'une des deux chambres, une autre silhouette : Sarah, un casque sur les oreilles, rivée sur une table d'écoute.

— Ah ! Sarah ! Je...

— Chut, me dit-elle.

Blanc. Tissu blanc. Tissu blanc nacré de l'oreiller. Table de chevet. Gobelet rempli d'eau. Réveil à quartz, 9 h 24. À travers la fenêtre, un soleil éclatant. Je me tourne dans le lit, freiné par mon érection matinale. Une « béquille » des beaux jours, qui m'inspire une branlette. Je plonge la main dans mon boxer...

... et me découvre observé par Éric, assis dans un coin. Gêné, je feins de me gratter le ventre. Il sourit, se replonge dans *Le Monde*.

— Bien dormi ?

— Mm. Vous m'avez surveillé toute la nuit ?

— J'ai veillé sur vous, nuance.

— C'est ça. Alors, quoi de neuf au pays ?

— Les marches de soutien continuent à Paris, de plus en plus de monde réclame votre libération. Vous êtes devenu la personnalité préférée des Français, devant Omar Sy.

— Sérieux ?

Ça, ça fait plaisir. Désormais, le véritable « intouchable », c'est moi. Je bâille et me contorsionne, avant de marquer un temps d'arrêt.

— Je ne me souviens pas de m'être couché, hier soir.

— Vous vous êtes écroulé après avoir retiré le corset. Le rembourrage, sans doute.

— Ou les nerfs. C'est vous qui m'avez déshabillé ?

— Sarah.

— Ah... vous pouvez me laisser seul ?

— Non.

— Écoutez, je suis en boxer et j'aimerais sortir du lit.

— Eh bien, faites-le.

— « Intimité », vous comprenez ce mot ? Vous êtes dans ma chambre et...

— ... vous êtes sous ma responsabilité, M. Belmeyer.

Exaspéré, je me résous à me lever et enfille ma robe de chambre. Besoin d'air. Fenêtre. Impossible de l'ouvrir et, à coup sûr, de briser le verre. Vitre incassable, surveillance permanente, gobelet en plastique, si je me blesse, ce sera en me cognant l'orteil contre le lit. Éric, encore :

— Éloignez-vous de la fenêtre, le FSB planque devant l'hôtel.

— Génial.

Je me rends dans la salle de bains. Miroir antibuée, robinets en or, baignoire avec hydromassage – « Ce soir, dans *Enquête exclusive*, immersion dans ce luxe que vous ne pourrez jamais vous payer ». Je referme la porte, Éric la bloque d'une main :

— Laissez ouvert.

— Eh ben, je crois qu'on va bien s'amuser.

— Je crois aussi.

Je soulève l'abattant de la cuvette...

— Vous avez peur que je me suicide ou quoi ?

— C'est une éventualité.

— Et je ferais comment ? En m'étouffant avec du PQ ?

— C'est ce qu'un type a fait, il y a quatre ans.

... et cesse d'uriner, choqué. Je tire la chasse, sors en le bousculant et prends mon paquet de clopes. Éric me suit dans le salon au son de *Girls and boys*, échappé de la chaîne hi-fi. Sur la table basse, des croissants et autres délices m'attendent pour accomplir leur destin. Britpop et viennoiseries ; l'espionnage n'est plus ce qu'il était. Cette atmosphère me plaît, elle tranche avec le harcèlement d'Éric.

Assis dans le sofa, Pascal alterne entre un Mac et une brochure artistique. Il me salue, je lui réponds par une question :

— Vous faites quoi ?

— Je me renseigne sur le Festival du film francophone.

— Pour...

— On est censés être producteurs. C'est notre couverture.

Il allume une cigarette, concentré sur l'écran. À sa droite, un journal entrouvert. J'y vois la photo d'un gamin avec une brosse sur la tête, titrée « Votre enfant est con ? Faites-en un balai ». Je reconnais le style d'*Hara-Kiri*. Toute ma jeunesse. Tout ce que Choron et sa bande ont fait

pour détendre le pays. Tout ce qu'il en reste : rien.

Éric baisse le volume de la chaîne, s'installe dans le fauteuil, rouvre *Le Monde*. Gilles, lui, a hérité de la table d'écoute, entre deux PC portables. L'un est connecté à Facebook, l'autre je ne sais pas. À l'écran, un plan de Moscou. Certains quartiers clignotent au rythme d'un égaliseur. Là, je comprends. FRENCHOLON, le système de surveillance des communications mondiales. Fasciné, j'observe. Ce truc, ça fait un bail que j'en entends parler.

— Vous avez localisé Zarkan ?

— Pas encore. Il n'a plus de portable et utilise rarement les téléphones publics. Si on le trouve, ce sera sur Facebook.

— C'est quoi, son pseudo ?

— Il en a douze.

— Salut ! intervient Sarah...

... derrière moi. Elle me tend une tasse de café :

— Bien dormi ?

— Toi, j'ai deux mots à te dire. Alors, comme ça, tu es...

— Oui.

— Quand toi et moi...

— Non.

— Et...

— Je suis analyste, mais je n'en dirai pas plus.

Elle me donne la tasse, s'assoit sur le sofa et goûte un pain aux raisins. Je l'observe, immobile. Le téléphone retentit une fois.

Éric referme son journal.

(deux fois)

Pascal écrase sa cigarette.

(trois fois)

Sarah traverse le salon jusqu'au téléphone. Elle attend et, après la quatrième sonnerie, décroche le combiné. Elle écoute, puis déclare :

— *Ia saglasna, ia tam budu tcheres tchas*¹.

Bouche bée, je la regarde raccrocher, se rendre dans la chambre. Elle en ressort quelques secondes après, vêtue d'un pull et d'une parka.

— Sarah... tu parles russe ?

— Par ici, c'est plutôt utile. J'y vais, je vous retrouve à 19 heures.

Pistolet en main, Pascal l'accompagne jusqu'à la porte, qu'il verrouille derrière elle. Je me tourne vers Éric :

— Où va-t-elle ?

— Voir notre contact pour convenir d'une rencontre.

— Avec...

— Pas encore.

Et allez, c'est reparti. « Pas encore », « bientôt »... Habitué au concret, je subis ce flou qu'il entretient savamment. Chaque jour, cette absence de précision creuse un peu plus le fossé qui nous sépare : lui, acteur d'un monde secret et moi, icône d'une télé démonstrative. Moi, Dimitri Kovalsky.

1. « — D'accord, j'y serai dans une heure. »

Os à vif.

Radius noirci.

Chair nécrosée jusqu'au coude.

Abomination extrême – ce mec dont j'entrevois la vingtaine, entre deux plaies purulentes. Des zombies comme lui, il n'y a que ça sur la place du marché Pokrovskyy. Cette vision réveille le *bortsch* de ce midi ; une soupe de betteraves que je croyais avoir digérée. Oui, je suis choqué et ça fait un bail que ça ne m'était pas arrivé.

— C'est... qu'est-ce que...

— Des toxicos, murmure Éric.

— Mais... leur peau...

— « *Krokodil* », la came des plus pauvres : codéine, dissolvant, essence.

Il me fait signe d'avancer. Vingt minutes qu'on traverse le sud de la ville. Vingt minutes à redouter que quelqu'un me reconnaisse malgré ma panoplie de « Dimitri ». Vingt minutes à trembler de froid et d'angoisse. *Krokodil*.

— Quelle horreur, ce truc...

— Ça vient d'arriver en Angleterre, ce sera chez nous d'ici un an. Avec ça, vous allez en faire, de l'audience.

— Oui, si je survis à Moscou. Pourquoi on ne retrouve pas Sarah à l'hôtel ?

— Parce que. Maintenant, taisez-vous.

Je m'enfonce dans le quartier Birioulevo, de bris de verre en pneus cramés. Les rues, aussi sales que la place, portent encore les traces des émeutes de 2013. Un Russe tué par un immigré – une aubaine pour les ultranationalistes. Je n'en reviens toujours pas d'être ici, ni de voir ce que la Russie est devenue. Déclin en trois étapes : Gorbatchev a ouvert son pays, Eltsine l'a creusé et Poutine s'en est fait des chiottes.

La faune se disperse. Bousculé, je vois des flics poursuivre les derniers fuyards – les plus lents, comme cet estropié. Il est roué de coups, jeté dans un fourgon. D'autres subissent le même sort, quand un binôme accourt vers nous.

— Éric...

— Regardez au loin et faites comme si de rien n'était.

Les flics nous dépassent, interceptent quelqu'un derrière nous. À chaque cri, chaque supplication, je lutte pour ne pas me retourner. Ça y est, les fourgons repartent. La rafle n'a duré qu'une minute et personne – hormis nous – n'en a été témoin. Moscou peut dormir tranquille, le Kremlin ne fait que déplacer ses poubelles.

Nous pénétrons dans une ruelle obscure. Silhouettes. Trois babouchkas que la faim a reconverties en putes. Malgré le froid, elles exhibent leurs seins. Je baisse les yeux, suis Éric en direction d'une porte. À l'entrée, un mastodonte au regard mirador :

— *Dobri vietchir. Kak diela ?*

— *Tak sebe* ¹, répond Éric.

À ces mots, l'homme nous ouvre la porte. Techno. Bar lounge. Clientèle aux cigares ostentatoires et robes pailletées. Signes extérieurs de richesse dans ce quartier sinistré. Des filles nues, à peine pubères, dansent sur le comptoir. Parmi leur public, deux officiers de la *Militsia* armés de pistolets. Éric ne semble pas inquiet, ce qui me stresse davantage.

Le serveur nous dit ce que je suppose être un « bonsoir, messieurs ». Éric lui parle, aperçoit une table libre. Je le suis et repère un escalier, là-bas. Une flèche indique les W.-C. au sous-sol. Éric s'assoit sur la banquette, dos au mur pour mieux surveiller la porte. Je m'installe face à lui, retire mes gants, déboutonne ma veste. J'allume une cigarette, nerveux, quand le serveur réapparaît avec deux grogs. Je regarde Éric régler l'addition :

— Merci.

— De rien, c'est la France qui paie.

— Hein ? On aurait dû s'asseoir ailleurs. Avec la musique, je ne vous entends pas.

— Justement, les autres non plus.

Il goûte son grog. Un courant d'air agite la fumée de ma clope. Je

me tourne, vois entrer un mec en costard. Il salue la clientèle, de poignées de mains en bises aux épouses. J'avale une gorgée et relance Éric :

— Et ça fait longtemps que vous faites « l'espion » ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Vous êtes très désagréable. C'est quoi, le problème ?

— Le problème, c'est votre ego, ce mépris qui caractérise votre univers. Je ne fais pas « l'espion », j'essaie de préserver notre pays dans ce monde de dingues.

— Désolé si je vous ai vexé.

— Vous ne comprenez rien à ce qu'on fait. Vous m'avez questionné sur Zarkan ? Son passé, son réseau ? Non, car vous vous en foutez et ne pensez qu'à votre sécurité.

— Vous exagérez. Et puis, j'ai consacré plein d'émissions à...

— Oui, pour nous cracher à la gueule. Vous et vos pairs, tout ce qui vous intéresse, ce sont nos échecs, le buzz, Clearstream et compagnie.

Il avale une autre gorgée, se remet à surveiller la porte. De mon côté, j'attends que l'orage passe.

19 h 03.

J'écrase ma deuxième cigarette, Éric me fixe en essuyant sa lèvre supérieure. Je le regarde faire, perplexe, avant de comprendre – ma moustache est décollée. Je feins de masser mes joues, pour appuyer sur l'extrémité droite.

— Ça va, comme ça ? Bon... et à part votre boulot, vous faites quoi ?

— Vous savez, on n'est pas obligés de parler.

— Non, mais Sarah a du retard et on se fait chier.

— Vous vous faites chier. Moi, je m'inquiète. Si elle n'est pas là à 15, on part.

19 h 12.

Au sourire d'Éric, je comprends que Sarah vient d'entrer. Je me retourne, la découvre vêtue d'un vison et d'une robe noire. Belle, comme au premier jour. Elle nous rejoint et s'assoit à côté d'Éric, qu'elle

gratifie d'un baiser. Je n'aime pas ça, ni leur couverture d'amoureux. Je pourrais le lui dire, mais l'entends déjà me répondre : « C'est mon job ». Éric l'embrasse dans le cou pour en fait chuchoter :

— T'es en retard.

— Il y avait une manif vers Pouchkine.

Sarah sort un étui métallique, extrait une cigarette, le referme, le pose devant moi – « Ton nouveau passeport est à l'intérieur ». Je comprends alors pourquoi ils m'ont fait sortir. Changer d'identité ici pour duper le FSB là-bas, devant le Keminsky. Je tends la main vers l'étui, Sarah le capture :

— Tu regarderas plus tard. Maintenant, tu bosses pour la mafia immobilière.

— Tu n'avais pas mieux comme couv' ?

— C'était la moins risquée. Bon, un rencard a été fixé avec un contact de Zarkan, demain à minuit.

— Comment t'as fait ?

— Mon réseau. Le mec est un ancien du KGB.

— Il doit en avoir, des trucs à raconter.

— Tu pourras lui demander.

— Je... j'irai avec toi ?

Elle ne répond pas et sourit à Éric.

Il y a un problème.

Je panique.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le barbu, assis près de l'escalier. C'est lui qui planquait devant l'hôtel.

— Hein ? Mais...

— Ne vous retournez pas, enchaîne Éric.

— On... on fait quoi ?

— Du calme, une filature n'a jamais tué personne.

— Non, murmure Sarah, mais le mec téléphone en nous regardant.

J'oublie la techno, les filles, tout. Mes pensées ne sont habitées que par ce mec sur le point de m'arrêter. S'il me tombe dessus, c'est la fin. « Le FSB déjoue une machination orchestrée par un journaliste français prétendument retenu en otage » – scandale sans précédent, qui déboucherait sur un incident diplomatique. Le genre de truc qui pourrait

la retraite, de procès en appels, jusqu'au cancer. Et je ne veux pas mourir noyé dans ma pisse, renié par tous. Éric finit son verre et le repose :

— On se lève, vous prenez l'étui, on se dirige vers la sortie, vous nous faites signe d'attendre et vous allez aux toilettes pour intervertir vos passeports.

— Je ne peux pas le faire dehors ?

Il quitte sa chaise, Sarah le suit jusqu'à la porte. Je remets le manteau, glisse l'étui et le paquet de JPS dans ma poche. Et maintenant, je vais devoir me lever. Me tourner vers l'escalier. Croiser le regard du Russe. Je ne veux pas, mais le fais malgré moi : je le vois ranger son téléphone, fais signe d'attendre à Éric et Sarah. Comme prévu.

J'avale ma salive – je n'en ai plus – et longe le comptoir. Les jambes des danseuses balisent mon supplice. Le Russe me regarde approcher. Rester concentré sur l'escalier. Plus que cinq mètres. Quatre. Trois, deux et me voilà près du Russe. Si près que je sens son after-shave. Je le dépasse en cillant pour ne pas croiser ses yeux...

... et rouvre les miens au sommet des marches. Je descends, un peu plus seul à chaque seconde, jusqu'aux WC hommes. Blancher pimpante des urinoirs et de l'unique cabine. Je dépasse le miroir, tourne la poignée de la cabine. Fermée. Derrière la porte, quelqu'un râle. J'ouvre l'étui et sors le passeport, que je ne peux m'empêcher d'examiner : « Iouri Lijkov, né le 8 décembre 1961 à Kiev ». J'échange, remets l'étui dans ma poche.

Le mec du FSB entre.

Stress. Je feins de me laver les mains. Lui se poste devant un urinoir. Son dos, je ne vois que ça dans le miroir. Je ferme le robinet, m'oriente vers la sortie. Il se retourne, lorsque la chasse d'eau résonne. De la cabine sort un client, suivi d'une danseuse. Elle essuie sa bouche d'un revers de la main, où je devine un billet. Ils passent entre nous et sortent. La porte refermée, l'agent m'interpelle :

— *Pojalouista, skajite kotori tchas ?*²

Je n'ai rien compris. Je me risque à un sourire, auquel il ne répond pas. Il avance dans un travelling qui se referme sur ma gorge, et hausse la voix :

Ses mots resserrent les mailles de mon corset. Asphyxié, j'avance vers la sortie. Il s'interpose entre moi et la porte... qu'Éric enfonce. L'homme bascule en avant, je me retranche dans un coin. Éric sort un couteau, l'autre se rétablit et le tacle, l'envoyant au sol. La lame glisse, l'autre la récupère, Éric l'expulse d'un coup de pied. Ils se jettent l'un sur l'autre, se mitraillent de coups.

Visage.

Torse.

Foie.

Éric s'écroule à nouveau et lui vrille les testicules. Le Russe retombe, essaie de lui déboîter l'épaule. Éric se libère de sa veste et la lui entortille autour du bras. Craquement. L'homme le bazarde dans la cabine, et tente de lui écraser la pomme d'Adam. Éric lui martèle les côtes, lui plonge la tête dans la cuvette, actionne la chasse pour le noyer. D'un coup de coude, l'autre l'expulse de la cabine et se jette sur lui. Éric lui boxe la rotule gauche. Le Russe perd l'équilibre, sa tête explose le miroir. Éric bondit sur son dos et l'appuie contre le lavabo. L'autre tente de se libérer par tous les moyens.

Poings.

Savon.

Bris de verre.

Éric appuie son genou sur sa colonne et, de toutes ses forces, lui tire la tête en arrière. Déchaîné, le Russe se débat. Longtemps, très longtemps, jusqu'au « Crac ! » fatal. Éric relâche enfin le corps, qui glisse lentement au sol. Moi, je suis hypnotisé par ses yeux exorbités. Éric redevient humain malgré son souffle animal, puis recolle sa barbe pendante. Sous le choc, j'explose de rage :

— « Une filature n'a jamais tué personne », hein ?

Il ne répond pas, examine son visage dans le miroir. Arcade droite enflée, ecchymose sur la joue droite, lèvre supérieure fendue. À son soupir, je comprends qu'il doit y remédier au plus vite, sans quoi nous serons pris en flag'. Il fouille sa victime, récupère son téléphone et son passeport, qu'il troque contre de petits sachets d'héroïne. Il remet le couteau dans sa poche, dont il sort une pastille bleue :

— Gobe ça, avant que quelqu'un n'arrive.

— C'est quoi ?

— Avalez !

Je m'exécute et reviens à la charge :

— Alors, c'est quoi ?

— Un vomitif à effet immédiat.

J'écarquille les yeux, régurgite violemment. Éric me rattrape d'une main et, de l'autre, récupère du vomi sur sa veste. Il en applique sur son visage pour masquer ses contusions, ouvre la porte, m'aide à monter l'escalier. Sonné, je bave :

— S... Sa... Sarah...

— Ne vous inquiétez pas, je suis là.

Son visage pue. Arrivés à l'étage, je vomis à nouveau. Écoeurés, les clients nous cèdent le passage. Le barman tend un torchon à Éric pour qu'il s'essuie. Il refuse et me dirige le long du comptoir, où les danseuses se moquent de moi. Enfin, je crois.

Ce que je sais, c'est que les flics, eux, ne rigolent pas. Ils me dévisagent. Et j'ai peur qu'ils nous interceptent. Contrôlent nos identités. Descendent aux WC. Trouvent le corps. Encore plus peur maintenant que nous les avons dépassés. Nous atteignons la porte, lorsqu'une main s'abat sur mon épaule. C'est le serveur :

— *Mouzhchina !*

— *Da, ia otchen sojaleju*, réagit Éric, *moi droug nevazhno sebia tchouvstvouet*.

— *Ia vijou...*⁴

Le serveur nous ouvre, Éric l'en remercie et sort avec moi. Le videur recule de dégoût. Dans la ruelle, notre Audi. À l'intérieur, j'entrevois le chauffeur moustachu, puis Sarah sur la banquette arrière. Elle découvre le visage d'Éric et blêmit.

Moi, j'imagine le serveur récupérer un balai et une serpillière. Je le vois se diriger vers l'escalier, qu'il descend.

Sarah ouvre la portière. Éric m'installe à côté d'elle, lentement, pour ne pas éveiller les soupçons du colosse.

Le serveur ouvre la porte des toilettes. À la vue du corps, il lâche son balai et remonte précipitamment l'escalier.

Éric me stabilise sur la banquette, s'assoit à côté de moi et, dans une apparente sérénité, referme la portière.

Les cris du serveur alertent les policiers. Ils sortent, pistolets à la main, et ne trouvent que le videur. Au même moment, notre voiture rejoint l'avenue. Elle accélère le long de la place où, il y a peu, j'étais frigorifié. À présent, je n'ai plus froid, je suis juste vidé. Tandis qu'Éric essuie son visage, je serre la main de Sarah.

Comme avant.

Avant ce soir.

Ce soir, un homme est mort dans ma tête.

1. « — Bonsoir. Comment allez-vous ?

— Comme ci, comme ça. »

2. « — Quelle heure est-il, s'il vous plaît ? »

3. « — VOUS COMPRENEZ ? »

4. « — Monsieur !

— Oui, je suis désolé. Mon ami est malade.

— Je vois... »

Siège, Boulogne-Billancourt.

Écrans, consoles graphiques, lecteurs DVD... le bureau de Sophie – truquiste en chef – est un mini-Darty. Sophie, la *working girl* dans tous ses excès : elle a beau avoir une équipe, elle préfère réaliser elle-même les génériques. Et si l'un de ses poulains insiste pour bosser, elle ne cède que pour vérifier après son départ et apporter sa touche perso, comme une retouche colorimétrique ou un recadrage au pixel près.

Elle finit sa cigarette, l'écrase dans son cendrier titré « Demain, j'arrête ! » au point d'exclamation en forme de mégot. Cadeau nul, offert par un ex qui l'est tout autant. Elle insère ensuite un DVD dans le lecteur. Sur l'écran, la mire fait place à un fond noir avec une citation : « *Si j'écrivais dans L'Humanité, mon public serait de gauche et si c'était au Figaro, il serait de droite. Grâce à la télé, je m'adresse à tous les Français – Carl Belmeyer, 2009.* »

La citation disparaît au son d'une trompette. Le thème musical de *Rocky*, « Tin ! Tin ! Tiiiiin ! Tin ! Tin ! Tiiiiin ! », après quoi un titre jaillit en caractères or : *Free Carl*.

Pierre-Yves secoue la tête, contrarié. Sophie met sur pause :

— Oui, je sais. *Rocky*, ça fait *too much*. J'hésitais entre ça et *I will survive*, la version « Coupe du monde 98 », pour le côté fédérateur.

— Ce qui me gêne, c'est la couleur. Ça flashe trop.

— Tu voulais un truc qui flashe.

— Oui mais là, c'est carrément psyché. Je veux du vert.

Elle fait rouler sa chaise jusqu'à son synthétiseur, monstre de technologie aux 17 millions de couleurs. Une baguette magique de 60 kilos, qui a fait d'elle la fée des contrées Illustrator et Protocols. Elle pianote sur le clavier, explore sa palette graphique. Le titre passe de l'or au vert olive.

— Ça te va ?

— Mm. Tu n'auras pas un vert plus...

— Plus vert ?

— C'est ça.

Sophie sélectionne un vert pomme, grâce auquel les caractères gagnent en intensité. Pierre-Yves approuve, lui fait signe de relancer le DVD. À l'écran défile la rétrospective composée d'extraits du JT et d'interviews, jusqu'à ces mots : « *Le journalisme n'est pas un simple métier, c'est une vocation.* » Sophie, émue :

— Ça, c'est tout Carl. Il assure, où qu'il soit.

— J'espère, soupire Pierre-Yves...

Keminsky Hotel, Moscou.

... tandis que des hurlements ébranlent ma nuit. Les cris d'une femme en train de se faire violer. Ils proviennent de l'un des bâtiments encadrant la Place Rouge. La peur au ventre, je fonce vers cette tour. J'enfonce la porte et monte un escalier, guidé par cette plainte horrible. Obscurs, les étages s'accumulent jusqu'au dernier, lumineux.

À bout de souffle, je me découvre dans un couloir. Au sol, l'agent du FSB, allongé sur le ventre. Sa colonne lui sort du dos, tel un aileron. Il gît entre deux rangées d'enfants-soldats. Statufiés, ils fixent une échelle donnant sur un Velux ouvert, d'où me parviennent les cris. Le viol a lieu sur le toit, deux mètres au-dessus de moi.

Je contourne le cadavre, marche entre les enfants, avance vers l'échelle. Les cris cessent au profit d'une démarche lourde, qui fait vibrer le plafond jusqu'au Velux. Je veux m'enfuir, mes jambes ne répondent plus. Je suis ancré dans le sol devant l'échelle, lorsque quelqu'un descend.

Une Ranger noire apparaît.

Et une autre.

Puis, un jean usé.

Un torse aux muscles saillants.

Des bras veineux.

Et le visage de Zarkan, crispé de haine. Dans sa main droite, un grand couteau dont la lame dentelée est rougie d'un sang fumant. Zarkan me fixe d'un air féroce :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux me tuer, c'est ça ?

Je pleure un « non », il me tend le couteau :

— Eh ben, vas-y ! Tue-moi !

Le désarroi me cimente la gorge.

— Tu ne veux pas prendre mon couteau ? Il ne te plaît pas ?

Son autre main me caresse le front, après quoi il me plante la lame dans le cœur. Le sol se dérobe sous mes pieds, je sombre avec les gosses. Ils s'entrechoquent, disparaissent dans le noir cosmique. Impuissant, j'assiste à la pluie d'enfants et me réveille en sursaut, dans mon lit. Nuit noire, où percent les 3 h 46 du réveil.

En sueur, je cherche frénétiquement la lampe de chevet. Mes doigts heurtent le mur, la table, l'interrupteur. Lumière et chambre, au confort rassurant. Je m'échappe du lit, m'approche de la fenêtre, contemple la Moskova. Ses ponts, magnifiques, scintillent d'une électricité qui fait défaut aux taudis des banlieues.

Une voix me parvient par la porte entrouverte. J'enfile la robe de chambre et franchis le salon, assombri. J'y trouve Gainsbourg et son *Hôtel particulier*...

« Entre ces esclaves nus, taillés dans l'ébène »

... dont le piano impose ses six notes...

« Qui seront les témoins muets de cette scène »

... sur lesquelles je calque mes pas...

*« Tandis que, là-haut, un miroir nous réfléchit,
Lentement, j'enlace Melody »*

... quand résonne un orgue funèbre. Il couvre les ronflements de Mathieu en provenance de l'autre chambre. Dans la cuisine, Gilles dessine sur un bloc-notes, devant la table d'écoute. Sur le sofa, je distingue une silhouette. Éric, sans doute en train de songer à l'homme qu'il a sauvagement assassiné.

— Éric, je... hum... je voulais vous remercier... vous m'avez sauvé la vie.

— Je suis là, me dit-il.

Je le découvre derrière moi, une clope à la main droite. La lumière

de ma chambre lui confère une aura menaçante. Je me tourne vers le sofa, où je reconnais finalement Pascal, endormi. Je refais face à Éric :

— Vous faisiez quoi ?

— Je réfléchissais.

— Vous repensiez au Russe ?

— Non. Je vois que ça vous travaille. Vous voulez en parler ?

Je m'approche de lui, confronté à son visage marqué. Sa joue rougie. Son arcade qu'il s'est lui-même recousue. La dernière image que j'ai vue avant de m'évanouir, je m'en souviens à présent.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, alors je n'ai rien à dire.

— J'ai cru que vous aviez besoin d'évacuer « tout ça ». Je suis là, si jamais...

— Ne vous foutez pas de moi.

— Je suis sincère, Carl.

— Dans ce cas, commencez par me dire votre vrai prénom, « Éric ».

Pascal se réveille, étire ses bras, se découvre sur le sofa. Étonné, il l'est davantage par notre présence. Sa question est pour moi :

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Vous vous réveillez au bon moment.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Éric est sincère.

Poings serrés, je regagne ma chambre et me recouche. Focalisé sur le plafond je me rends compte que, pour la première fois depuis mon recrutement, Éric m'a appelé par mon prénom. Mon vrai prénom, pas « Iouri », ni « Dimitri ». Je m'appelle Carl Belmeyer et me le répète, pour me régénérer au son de mon identité. Moi, la personnalité préférée des Français. Et quand je reviendrai, ils m'accueilleront comme un roi.

Ça me fait du bien de le savoir.

Beaucoup de bien.

Pas assez pour que j'ose éteindre la lumière.

Origine : Éric
Destinataire : MP
Référence : VDEA67
Sujet : Belmeyer

9 h 30 : sortie Sarah sous filature FSB
13 h : repas Belmeyer
18 h 30 : sortie avec Belmeyer pour entrevue
19 h 15 : retour Sarah
19 h 20 : échange pass...

— Éric, vous écrivez quoi ?

— Mon rapport sur la journée d'hier.

— Vous faites ça tous les matins ?

— Ben, oui.

— Et sur papier, en plus ? Votre budget est plus serré que je ne pensais.

À son soupir, je comprends que je le fais chier. Et aussi que ma remarque était conne. Avec le papier, aucun risque d'être hacké ni enregistré.

Il se remet à écrire, je lorgne sur son bloc-notes. Le temps entre la sortie de Sarah et la nôtre me confirme ce que j'endure depuis deux jours : le Renseignement, c'est surtout de l'attente. L'ennui. Le rien, que chacun comble comme il peut. Un bouquin par ci, un CD par là et la télé, souvent. À l'écran, un JT présenté par mon homologue russe. Langue différente, mêmes conneries. J'observe à défaut de comprendre :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Obama débarque ici dans une semaine. Il veut voir Poutine au

sujet de l'Ukraine.

— J'ignorais.

— Tout le monde ne parle que de ça.

— Ah. Et vous croyez que Zarkan prépare un attentat ?

— Possible. C'est pourquoi il nous faut l'interviewer au plus vite.

La fatigue se rappelle à moi, picotant ma nuque. Crevé. Pas étonnant, ma dernière véritable nuit de sommeil remonte à Paris. Ça me paraît tellement loin. J'ai l'impression que ça fait une semaine que je crèche ici. Qu'on décide pour moi. Comme ce bouc, qu'Éric m'a imposé pour en finir avec ma fausse moustache.

À l'écran, un groupe de gens encercle une voiture de police, garée devant le musée Pouchkine. Ils la soulèvent, la renversent et s'enfuient, coursés par deux flics. Nouvelle provoc' anarco-potache du collectif *Voina*. Marrant, mais pas autant que lorsqu'ils ont peint une bite géante en face du siège du FSB.

Marrant, oui, jusqu'à ce qu'une profonde mélancolie s'empare de moi. Je sais pourquoi. La télé me manque. Le direct, l'info. Ce rythme effréné à travers lequel je me suis accompli durant tant d'années. Ma vie me manque, là, dans mes tripes. J'avais la haine envers la chaîne. Je croyais la détester mais, au fond, j'en suis incapable. C'est plus fort que moi. Et ce soir, je me sens comme une femme battue dépendante de son bourreau.

Un « slurp ! » attire mon attention sur la cuisine. Gilles y boit un Coca, rivé sur la table d'écoute. Hier, à notre retour du club, il a dit que Zarkan avait appelé une agence de call-girls d'un téléphone public et avait commandé une Polonaise. Moi aussi, j'aurais bien besoin d'une pute pour lâcher la pression. Car cette nuit, je vais rencontrer un contact de Zarkan.

Krokodil.

À midi, une brunette en tablier blanc nous a apporté le repas. Bœuf Stroganoff, chou farci, pain noir, pâtisseries, bouteille d'Évian. Elle a posé le tout sur la table, y a ramassé une enveloppe, l'a glissée dans sa poche et elle est ressortie.

Depuis, le rapport d'Éric se balade quelque part.

Et maintenant, des gens savent.

Ils savent qu'hier, j'ai paniqué et vomi.

Amer, je termine de me raser le torse puis rince la lame. Des poils gris en tombent. « Trop vieux pour ces conneries. » Je reproduis mon geste et, peu après, essuie mon torse désormais imberbe. Je jette la serviette, enfille mon pantalon. Le réveil m'impose ses 22 h 28. Dans une heure et demie, je rencontre un contact de Zarkan.

Fringues à la main et corset sur l'épaule, je retrouve les autres dans le salon. Sarah est en soutien-gorge, un petit micro entre ses seins. Papillon noir ailé d'un magnifique 95 B, pour enregistrer le type. Elle enfille un tee-shirt :

— Plus besoin du corset, *Iouri* ne pèse que 67 kilos.

— Ah. Dis, je suis vraiment obligé d'y aller avec toi ?

— Le mec a exigé que tu sois présent.

— Et s'il s'en prend à moi ? Je veux un flingue !

— Vous n'avez rien à exiger, intervient Éric, arrêtez de faire votre star.

— Je t'emmerde ! J'ai failli crever ! Trouvez quelqu'un d'autre pour le rencard ! Allez tous vous faire foutre !

Je bazarde le corset. M'enferme dans ma chambre. Fracasse la chaise contre le lit. Éric rouvre la porte, Sarah le retient par le bras...

... et entre, avant de refermer derrière elle. Haletant, je me laisse tomber sur le lit. Elle s'assoit à côté de moi, me tapote chaleureusement le dos. J'en frissonne :

— Ton Éric, pourquoi il me cherche autant ?

— Je ne sais pas. C'est la première fois que je bosse avec lui.

— D'ailleurs, tu t'es bien foutue de moi !

— Non. Je t'ai menti, mais même mes parents ignorent mon vrai job.

— Comment ils vont ?

— Bien. Tu leur manques.

— Eux aussi, ils me manquent, mais c'est fini... nous, ma vie, tout. J'ai peur.

— Je sais, mais je suis là.

Sa main devient tendresse, glisse jusqu'à mon pantalon. Elle ouvre la fermeture Éclair, je résiste, elle sort mon sexe, me dit de la laisser faire et me masturbe. Non, elle me branle. Car il s'agit de cul, pas d'amour. Mon cœur accélère, coït imminent. Les autres, j'ai peur qu'ils entendent. Les dents serrées, j'étouffe mon orgasme et pleure. Là, contre son épaule. Sarah se lève, et va rincer sa main :

— Ça va mieux ?

— Hum... – et, m'essuyant avec le drap : oui, merci.

— Allez, au boulot.

Elle rouvre la porte, je remonte mon froc et, honteux, regagne à mon tour le salon. Éric n'est plus là. Pascal feint de regarder la télé. Quant à Gilles, il est dans la chambre et recoiffe Mathieu que je ne reconnais pas, et pour cause : son visage est le mien. Même gueule, même couleur de cheveux, même look. Mon sosie parfait. Un deuxième Iouri Lijkov, qui me parle.

— On va sortir avant vous pour que le FSB nous suive.

— J'avais compris.

Iouri masse ses joues, lissant le masque. Dernier coup de peigne, et il quitte la suite accompagné de Gilles. Pascal referme derrière eux, renoue avec la table d'écoute. Sarah réapparaît vêtue d'un blouson en daim. Elle sort de sa poche un micro semblable au sien, le colle au niveau de mon sternum et l'active avec un cure-dents :

— Vas-y, chuchote quelque chose.

— Heu... j'ai peur.

De la chambre, Pascal s'écrie « OK ! », après quoi Éric sort à son

tour. Moi, j'enfile mon marcel, dissimulant le micro. Sarah me tend un gilet pare-balles.

— T'es sérieuse ? Mais...

— Allez !

Je le récupère. Ce truc est censé me protéger et pourtant, il pue la mort. Une mort que j'enfile et qui m'écrase le thorax. Chemise. Cravate. Veste. Manteau. Écharpe. Gants. Portefeuille avec deux billets de mille roubles et quelques pièces, de quoi être crédible en cas de contrôle de police.

Pascal ouvre la porte, inspecte le couloir, me fait signe de sortir. La dernière fois, c'était pour aller au club où nous a piégé le mec du FSB. Peut-être qu'un autre ou plusieurs sont dehors, prêts à nous cueillir. Sûrement. Alors, non, je ne sortirai pas.

Peu après.

Sarah me dirige à travers le hall de sa laisse invisible. Nous passons du portier à la nuit et ses - 4 °C. Au volant d'un taxi, Éric attend. Je le découvre vêtu d'une parka, avec une casquette du Dynamo de Moscou. Ce soir, tout le monde se déguise.

Je m'installe à l'arrière, assailli par une cacophonie de voix. Autoradio. Sans doute un débat politique, vu le ton des intervenants. Sarah me rejoint, après quoi Éric nous éloigne de l'hôtel. Mon anxiété s'intensifie, boostée par le bordel radiophonique.

— Éric, vous pouvez changer de station, s'il vous plaît ?

— Vous voulez quoi ?

— De la musique, pour me détendre.

Il appuie sur l'autoradio, où les voix muent en chants traditionnels russes, et manœuvre le volant :

— Voilà.

— J'ai dit « pour me détendre ».

Il me fusille du regard par le biais du rétro intérieur, recharge de fréquence. Une voix plaintive survient, « *Distorted eyes, when everything is clearly dyiing !* », puis une batterie, lourde, très lourde. Piano. Violons. Guitare. Tous unis en douce folie. Le périph' s'étire à l'infini, confondu avec la nuit. Les étoiles se marient aux phares, au rythme de la musique.

Derrière, une lumière vive. Une voiture à moins de dix mètres de

nous. Éric sort son arme, ralentit pour obliger le conducteur à se rabattre. Celui-ci nous dépasse, révélant le bleu de sa Mustang. À travers la vitre, je contemple son capot, bats des cils, rouvre les yeux sur l'aileron du coffre arrière. Elle disparaît en une seconde, si majestueuse qu'il me semble l'avoir rêvée.

D'une sortie à l'autre, les voitures nous abandonnent. Une dernière, et il ne reste plus que nous. Même Moscou s'est évaporée. Éric quitte le périph', longeant les pylônes. Au loin, sous un abribus, une pute se fait baiser par un bourrin. Il n'y a que les Russes pour bander par un froid pareil.

Soudain, plus d'éclairage public. Noir total. Nos phares découpent la brume en lasers vaporeux. Sarah charge un Sig Sauer, ce dont je me réjouis :

— Merci.

— C'est pour moi. Et n'insiste pas, c'est à nous de te protéger, Éric te l'a prouvé hier.

Il se fend d'un rictus que je vois dans le rétro, puis retrouve son air grave. Éric ou le chaînon manquant entre l'homme et le Terminator.

Il ralentit à travers la brume. Agrippé à la poignée, je regarde dehors et redoute de voir surgir quelqu'un, « *Get up ! Get up ! Won't you crrrrrrrr !* », lorsque l'autoradio grésille. Un bruit insupportable qu'Éric a la bonne idée d'interrompre. Nous sortons du brouillard, basculons dans un autre monde. Au gré des phares se révèle une campagne des plus sinistres. Terrains en friches et arbres difformes, leurs branches tordues en font une forêt d'araignées noires.

Aux arbres succèdent une haute muraille, des grilles. Au-dessus, l'enseigne d'une casse automobile. Éric se gare et rallume l'autoradio, où s'animent deux égaliseurs. Sarah sort, laissant le froid envahir l'habitable. Ma respiration s'en ressent, rythmant l'un des égaliseurs. Surpris, je m'en approche :

— Mais... c'est moi !

— Oui. Sortez, ça crée un écho.

— Et là-haut, c'est Sarah ?

— C'est mon pied au cul si vous ne sortez pas.

J'obtempère, Sarah avance. Je la suis sans entrain, avant de me retourner. Éric est toujours dans la voiture.

— Sarah... il ne vient pas avec nous ?

— Non. Allez, grouille.

Mon ventre se noue comme si j'étais en manque de quelque chose, de quelqu'un : Éric-qui-m'a-sauvé-hier-mais-ne-me-sauvera-pas-ce-soir. Je retrouve Sarah devant les grilles. Elles sont ouvertes. Au sol, une chaîne brisée et un cadenas. On nous a précédés. Notre contact. Le FSB. Pire, Zarkan.

Sarah franchit l'enceinte, me fait signe de la rejoindre. Un pas, et me voilà dans un cimetière atypique. Aucune tombe ni caveau, mais d'immenses statues datant de l'ère soviétique. Des dizaines, peut-être même des centaines, entposées çà et là. Marx, Lénine, Staline... figures historiques et anonymes, comme cette paysanne ou cet ouvrier brandissant un marteau. J'en ai connu, des régimes politiques, et c'est bien la première fois que je vois des « grands » côtoyer des « petits ». Ironie du sort, c'est dans un cimetière que s'accomplit cette égalité si chère à l'idéal communiste.

Sarah avance, je la suis entre les géants de pierre. Leurs regards pesants. Leurs ombres déformées sous l'influence de la lune. Elles absorbent la mienne, où s'en greffe une autre, animée. Je frémis, découvre un chat à mes pieds. Un deuxième apparaît, puis d'autres. Beaucoup. Leurs yeux jaunes constellent le lieu au-delà du réel.

On se remet en chemin, suivis par les chats. Leurs miaulements accompagnent notre progression, entravée par un nouveau Staline. Fendu à la taille, sans doute bazaré d'un hélicoptère. Sarah prend appui sur son nez, puis se hisse. Je la regarde glisser de l'autre côté, reproduis ses gestes. Autres statues, de Maxime Gorki à Félix Dzerjinski, le père de la Tchéka, mère du KGB et grand-mère du FSB. Charmante famille.

Soudain, Sarah me stoppe net. Sort son pistolet. Me fait signe de rester sur place. S'éloigne de moi, abandonné d'abord par Éric, maintenant par elle.

— Un problème ?

— Non – et rangeant son arme : j'avais cru entendre quelque chose, mais...

« *STOP ! MILITSIA !* »

Je frémis, lève les mains. Au sommet d'une statue, une silhouette noire. Le contact de Zarkan. Non, Zarkan lui-même. Il est venu me tuer. Pour l'instant, il croasse un rire épouvantable. Les chats s'enfuient. Moi,

je ne peux pas. Tétanisé, statue parmi d'autres. Sarah apostrophe l'homme :

— *Ti stchitaech chto eto smechno ?*

— *Otchen pozdravliau vi punktualni. Nu, otoidite nazad ! Ia prosto znaiu chtovachi microfoni rabotaiut radiuse desiati metrov !¹*

J'ignore ce qu'il a dit, mais il a haussé le ton. Jamais sa langue ne m'a semblé aussi menaçante. Nous reculons. Dix pas, après quoi l'homme saute au sol. Les graviers s'animent jusqu'à nous. Il se relève, les chats réapparaissent et leurs yeux nous encerclent à nouveau. L'homme, encore :

— *Tak eto i est tvoy journalist ?*

— *Ne tvoe delo*, répond Sarah, *nu i kak ?*

— *Zarkan soglasen na interview, no snatchala khotchet vstretitsia s tvoim priatelem. On boudet zavtra v 20 tchasov za flipperom v « Dourak'n'roll Bare ». A ya nadeius chto tvoi droujok pridet odin, bez pouchki i mikrofona, inatche on jivim ne videt.²*

Il recule et l'obscurité absorbe progressivement sa silhouette, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Les yeux des chats disparaissent à leur tour, deux à deux, éteints par la nuit. Sarah me tape sur l'épaule :

— Allez, on y va.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— On verra ça plus tard, mais... c'est quoi cette odeur ?

— Je... je ne sais pas.

— Ça pue la pisse. Tu t'es fait dessus ?

— Oh ! J'ai eu peur, OK ?

— Ça va, te vexes pas.

Honteux, je fuis son regard. Elle se baisse pour examiner mon pantalon, évitant malgré elle une balle. Tonitruante, la détonation déchire la nuit. Sarah me pousse derrière une statue – « ATTENTION ! » – et s'accroupit avec moi.

— Mais...

— La ferme.

Elle sort son Sig Sauer et, le tenant à deux mains, se relève légèrement pour scruter les environs.

Nouveau tir.

Cette fois, la balle a frôlé sa joue. Précision extrême. Un sniper. Plusieurs. Et ils sont bons. L'écho résonne effroyablement dans ce cimetière à l'acoustique complice.

— Sa... Sarah...

— J'ai dit, la ferme. Éric va intervenir, c'est une question de secondes.

Elle palpe sa joue, examine le sang sur ses doigts, vise au hasard. J'ignore pourquoi. Si, je sais. C'est pour qu'ils tirent à nouveau et qu'elle les localise.

Troisième tir.

Sarah canarde les ténèbres. Leurs balles s'affrontent, criblant les statues. Les éclats me fouettent en pluie coupante. Sarah tire une dernière balle, arrache un cri à l'un des snipers. Mort ? Non, il nous mitraille avec davantage de férocité. Sarah recharge :

— Tu vois la statue, là-bas ?

— Mais il n'y a que ça, ici !

— Le mec à la faucille. Vas-y !

Elle m'expulse d'un coup de pied. Je m'élançe, elle tire au loin pour me couvrir. Je zigzague les mains sur la tête – « *Madame, monsieur, bonsoir !* », percute une statue – « *Sur notre chaîne, bien sûr !* », puis une autre, dans ce lieu devenu flipper géant.

Flipper.

Peur.

Sniper, encore et toujours.

Je me jette derrière la statue. Sarah me soulève, m'entraîne vers la sortie. Ses jambes deviennent miennes, exigeant trop de mes muscles. Chute. Je roule dans la poussière qui, à la lueur de la lune, mue en nuage céleste. Il se dissipe, me révélant la silhouette de Sarah. Debout, le Sig Sauer en prolongement du corps. Sonné, je fixe son dos...

... où apparaît un point rouge. Le laser cible « SARAH ! », qui se retourne. La balle était pour sa tête, elle se loge dans sa clavicule. Cri, vacarme, les grilles enfoncées par notre taxi. Le laser passe de Sarah à Éric, qui se jette au sol. Le pare-brise explose, la voiture s'encastre dans un mur. Éric se réceptionne, lance un objet dans le ciel. Il virevolte, libérant une fumée verte. Fumigène lumineux.

Aveuglant pour moi...

... et notre assaillant lui aussi éclairé...

... enfin localisé au sommet d'une statue.

Il pointe son fusil, mais le tir provient de Sarah. Le redoutable sniper tombe et meurt en simple homme, à quelques mètres de moi. Sa cagoule ensanglantée verdit au rythme du fumigène, avant de redevenir

noire.

Sarah presse son épaule ensanglantée. Les dents serrées, elle souffre. Je veux lui parler, mais en suis incapable, sous le choc. De son autre main, elle fouille le cadavre. Aucun papier, évidemment. Éric m'aide à me rétablir et s'adresse à Sarah :

— Ça va, ton épaule ?

— T'en a mis, du temps !

— Trente secondes. Le temps de ratisser le coin avant d'intervenir.

Il soulève le corps par les bras, le traîne jusqu'au coffre. Sarah m'aide à marcher. C'est elle qui est blessée, c'est moi qui vacille :

— Merci... merci, vraiment.

— Merci à toi. Si tu n'avais pas crié...

— On causera plus tard, l'interrompt Éric.

Il referme le coffre, après quoi on se précipite dans la voiture. Éric nous éloigne du cimetière dans une marche arrière brutale. Trente secondes. L'assaut du type a duré à peine trente secondes. Une éternité pour moi.

1. « — Tu trouves ça drôle ?

— Très. Félicitations pour votre ponctualité. Allez, reculez ! Je sais que vos micros captent dans un rayon de dix mètres. »

2. « — Alors, c'est lui, ton journaliste ?

— T'occupe. Alors ?

— Zarkan est d'accord pour l'interview, mais il veut d'abord rencontrer ton pote. Il sera demain à 20 heures au flipper du *Dourak'n'roll Bar*. J'espère pour ton pote qu'il viendra seul, sans arme ni micro, sinon il ne ressortira pas vivant. »

— Demain ? Déjà ?

— Oui, me répond Sarah, je te l'ai dit, si on tarde Zarkan risque de nous échapper.

— Éric viendra cette fois ?

— Non, et moi non plus. Il ne s'agit que d'une entrevue avec Zarkan, c'est tout.

— C'est tout ? Tu te fous de moi ? Ce mec est un tueur !

— Ne t'inquiète pas. Éric et les autres seront dans le quartier. Ça va bien se passer.

— C'est ça, ouais ! Je... j'ai peur qu'il me tue. J'ai vu de quoi il était capable... je me sens seul... je me sens si seul...

— Tu n'es pas seul. Je suis là, Carl.

— Non, t'es pas là... j'aimerais bien que tu sois là, comme avant... quand on faisait l'amour... c'était si bon... tu me manques, tu sais...

— Toi aussi, dit-elle en ouvrant ma braguette.

Sans me quitter des yeux, elle plonge sa main dans mon boxer. Elle capture mon sexe, me masturbe tendrement. Mes frissons se changent en convulsions, qui rythment sa descente le long de mon torse nu. Elle s'agenouille, caressant mon abdomen de ses cheveux. Haletant, j'y enfonce mes doigts crispés.

Sa bouche s'ouvre alors, accueille mon sexe gonflé d'excitation. Ses lèvres glissent dans un va-et-vient gourmand, jamais rassasié. Transcendé de plaisir, je me sou mets à Sarah qui redouble d'efforts. Sa langue s'entortille autour de mon gland, qui rougit sous son étreinte. Je rouvre mes paupières et me découvre seul, à l'arrière d'une voiture. Devant, la nuque d'Éric, au volant. Et à travers le pare-brise...

« LIBÉREZ BELMEYER ! »

« LIBÉREZ BELMEYER ! »

... des milliers de gens agitant des banderoles. Ma gueule est partout. Sur leurs pancartes, leurs tee-shirts, les façades des mairies. Ma gueule brandie, applaudie, récupérée par le PS, l'UMP, le FN et les autres, au son de sirènes stridentes, derrière nous. Stupéfait, je nous découvre poursuivis par le NYPD et tape sur l'épaule d'Éric. Il se retourne, me révélant son vrai visage : Zarkan.

Sursaut, 2 h 54, Keminsky Hotel. En sueur, je me recroqueville dans mon lit et, la tête dans l'oreiller transpirant, étouffe mes pleurs.

H – 17 heures.

Nouveau jour, même café.

Une bulle remonte à la surface. Elle siège sur ce lac d'ébène, résiste à son destin avant de mourir en cercle ondulant. Une cible, où flotte le cadavre du sniper. Et l'agent russe. Et ce Français, à Monrovia. Dans sa main, la lettre que je n'ai pas ramassée. SOS. FSB. TCI. AFP. ET MERDE.

Même café, même attente.

Je soulève ma tasse. Tremblements. Les autres voient que je suis mal et ne réagissent pas. Ils sont allés me chercher, ils m'exposent aux pires dangers mais ne se préoccupent jamais de mon état. Aucun « ça va ? », ni « voulez-vous parler de ce qui s'est passé ? » Ils s'en foutent.

Éric, plongé dans *L'Express*.

Pascal, à la table d'écoute.

Gilles, calé devant un DVD.

Il regarde *The Dark Knight*. Batman vs Joker. Tout un programme. Je ne l'ai pas vu mais je connais, j'avais reçu Christian Bale au JT. Quant à Sarah, elle n'était plus là à mon réveil. J'ai demandé à Pascal où elle était, il a répondu « sortie ». Sans blague.

J'avale une gorgée de café, qui ne passe pas. Je masse mon ventre et, là encore, personne ne s'en préoccupe. Les yeux d'Éric passent du journal à son arcade droite, où pend un point de suture. Je le regarde tirer sur le fil et lui demande :

— Vous avez du nouveau pour le sniper ?

— Du nouveau ?

— Oui, pour savoir qui l'a envoyé.

— Mossad, CIA, ça ne change rien.

— Vous ne voulez pas savoir ?

— Je sais le plus important : si on nous a envoyé un tueur, c'est qu'on touche au but.

Même attente, même angoisse.

Mon ventre se noue davantage et je sais pourquoi. À cause de qui – ses yeux haineux. Ne plus y penser. Recadrer mon esprit. Me concentrer sur le film. Je me tourne vers Gilles :

— C'est bien ?

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Ben, si je vous pose la question...

— C'est super. Pour un blockbuster, le scénario est bien foutu, vachement intelligent.

Un *Batman* intelligent, on aura tout vu. Bah, pourquoi pas, Sarkozy dit bien qu'il a changé. Je m'enfonce dans le sofa, m'abandonne à ce « chef d'œuvre du 7^e art ». À l'écran, Bale s'adresse à l'immense Michael Caine :

— *Les criminels ne sont pas compliqués, Alfred. Il faut simplement comprendre ce qu'ils veulent.*

— *Avec tout mon respect, Maître Wayne, peut-être que vous non plus vous n'arrivez pas à le comprendre. Il y a bien longtemps, j'étais en Birmanie avec des amis et nous travaillions pour le gouvernement local. Ce dernier voulait acheter la loyauté des chefs de tribus en leur offrant des pierres précieuses, mais leurs caravanes furent attaquées par un bandit dans une forêt au nord de Rangoon. Nous partîmes à la recherche des pierres. En six mois, jamais nous n'avons trouvé quelqu'un à qui il avait essayé de les vendre. Un jour, je vis un enfant jouer avec un rubis de la taille d'une mandarine. Le bandit avait jeté son butin.*

— *Alors, pourquoi l'avoir volé ?*

— *Oh, parce que ça avait dû l'amuser. Parce que certains hommes refusent de se plier à toute logique, y compris celle de l'argent. On ne peut ni les acheter, ni les persécuter, ni les raisonner, ni négocier avec eux. Certains hommes ne rêvent que de voir le monde brûler.*

H – 10 heures.

— C'est mieux. On recommence.

— Encore ? Ça fait cent fois que...

— Quatorze. Allez, Carl.

Éric me fixe, debout face à moi. Je regarde ma montre – bientôt 15 heures. *Dourak'n'roll Bar*, ce soir. Tout à l'heure. Seul, sans arme ni micro. Langoisse revient, plus viscérale à chaque fois. Éric insiste :

— Vous êtes prêt ? Oui ? C'est parti.

Dans le sofa, Gilles réenclenche le chronomètre. Moi, je reproduis ce que je fais depuis une heure. Fixer Éric en pensant à Zarkan. M'entraîner à soutenir son regard. Me concentrer sur ses yeux bleus couleur océan, où je dérive une énième fois...

(Zarkan)

... mais la tempête revient...

(Zarkan)

... encore plus forte...

(Zarkan)

... et les flots se déchaînent...

(Zarkan)

... alors je résiste...

(Zarkan)

... face à cette vague géante...

(Zarkan)

... qui me submerge et me déconcentre, encore. J'explose – « fait chier ! » – et me laisse tomber dans le sofa. Je masse mes tempes, en sueur ; les larmes de mes neurones éprouvés. Éric récupère le chronomètre :

— Vingt-sept secondes. C'est de mieux en mieux.

— Je n'y arriverai pas... j'ai peur et Zarkan le verra.

— Il le faut. Si vous êtes confiant, il trouvera ça suspect. C'est grâce

à votre peur que vous serez crédible. Ne cherchez pas à la contrôler, assumez-la.

Il se sert un café et, du regard, propose de m'en servir un. C'est la première fois. Je pourrais refuser, histoire de reprendre l'avantage, mais je n'en ai pas la force. J'accepte, ouvre mon paquet de JPS – le troisième depuis ce matin – et pense à ce soir.

Dissimuler ce que je sais et ce que je pense.

Dissimuler que je dissimule.

Ne montrer que deux choses à Zarkan : ma peur et l'évidence trompeuse de notre connivence – « vous avez besoin de lui et lui de vous pour qu'il diffuse sa vérité ». Tellement peur que j'avais oublié ça. Aussi terrible qu'il puisse être, ce dingue a BESOIN DE MOI et ça me mettra en position de force. J'extrais une cigarette de mon paquet. Éric sort son briquet et, ô surprise, me l'allume.

— Merci. D'abord le café, ensuite la clope... c'est quoi, la suite ? Vous me sucez ?

— Je sais que vous avez peur, mais ce n'est pas une raison pour être vulgaire.

— Mm. Je suis vraiment obligé d'y aller seul ?

— Oui, mais je vous le répète, nous serons dehors dans un rayon de cent mètres, et une deuxième équipe sera postée tout près de l'immeuble.

— Et... et si vous veniez avec moi en tant que caméraman ?

— Trop risqué. Il se méfie. La preuve, il a fixé l'entrevue à deux pas du Kremlin.

— Justement. Et s'il y a un problème, je fais quoi ? Je ne suis pas comme vous.

— Certes, la procédure est inhabituelle, surtout pour un B2, mais nous n'avons pas le choix. Soit vous y allez seul, soit il disparaît dans la nature.

— Et s'il s'en prend à moi ?

— Zarkan ne vous fera rien. Il a choisi un lieu public pour vous obliger à être réglo, mais il devra l'être aussi pour ne pas attirer l'attention sur lui.

« Toc ! Toc ! »

Une seconde de silence.

« Toc ! Toc ! Toc ! »

Le code d'aujourd'hui. Gilles se lève et va ouvrir la porte. C'est Sarah, un colis Chronopost entre les mains. Gilles la laisse entrer, referme et se rend aux toilettes, laissant augurer un quart d'heure rectumien des plus odorants. Sarah me rejoint :

— Salut.

— Salut.

Notre échange me déprime au plus haut point. Deux ans de passion et vingt ans de complicité professionnelle pour en arriver à ces « salut » sans âme ni saveur. Le temps détruit tout. Sarah pose le carton sur la table basse, retire sa veste en jean. Sous la bretelle de son débardeur, une compresse masque son trapèze. Sniper.

— Ça va, ton épaule ?

— Non – puis désignant le colis : c'est pour toi.

Je découvre tamponné « Paris, France », reconnais l'adresse de la chaîne. Intrigué, je pose ma clope dans le cendrier, incise le scotch et ouvre. Je découvre un tee-shirt vert titré *Libérez Belmeyer*, les photocopies d'une épaisse pétition, un badge jaune et noir *Free Carl*, un DVD au même intitulé, un paquet de lettres et un single réunissant entre autres Bruel, M Pokora, Adeline Reno, Jenifer... une association de malfaiteurs dont je découvre le titre :

— « Le courage d'espérer » ? C'est quoi cette connerie ?

— C'est Obispo.

— Sérieux ? Il a pondu une chanson pour moi ?

— Eh oui. C'est la consécration, Carl.

Je bazarde le CD, enfille le tee-shirt et marche jusqu'au miroir, pour examiner le slogan entre mes pectoraux. Sarah, derrière moi :

— Au pays, ils sont de plus en plus nombreux à le porter.

— Eh ben...

Elle allume la télé, insère le DVD dans le lecteur. À l'écran, l'une de mes interviews datée, si je me souviens bien, de 2009. L'époque où je pouvais encore me passer du Botox. Le titre jaillit au thème de *Rocky*. Du bon boulot, qui porte la marque de Sophie.

— C'est un *prime* ?

— Ton *prime*. C'est passé samedi : 19,3 millions de téléspectateurs. Heureux ?

— Mm.

— C'est tout ce que ça te fait ?

— Ça... ça fait bizarre.

Au son de l'émission, je feuillette la pétition. Cent douze pages noircies de noms, qui cristallisent toute l'hypocrisie du PAF. Confrères, concurrents, artistes, philosophes... des habitués du Bien, dont beaucoup ont collaboré au single. Je ne suis pas surpris – ces stars-là sont de tous les combats. Après le Sidaction et Les Enfoirés, il ne manquait qu'une cause à leur panoplie de « gens bons » avariés : la pétition en faveur du journaliste français n° 1.

— Incroyable. Ils ont tous signés, même ce con de Marco.

— Vous êtes ingrat, intervient Éric, ce « con » est solidaire de votre prétendu sort.

— Les pétitions, ça ne sert à rien et vous le savez.

— Et celles d'Amnesty ? Avec ça, ils ont fait libérer des milliers de gens.

— Vous regardez trop la télé, Éric.

Je jette la pétition sur la table, éteins la télé, examine de près la maquette de *mon* livre.

1^{re} de couv' : Une photo de moi savamment retouchée.

Titre : *LEspoir au cœur – Dans l'enfer des géôles libériennes.*

Bandeau : « Un témoignage essentiel », dixit BHL.

4^e de couv' : Larmoyante, genre « Achetez maintenant ».

Nombre de pages : 400.

Prix : 22 euros.

Bref, un futur best-seller. Et avec mon pourcentage, je suis assuré de passer l'année prochaine à l'Île Maurice... si Zarkan ne me bute pas. Mes mains ; leurs tremblements contaminent la maquette. Je la jette, enchaîne avec le courrier des fans. Un gros paquet, mais j'imagine qu'il n'y a pas tout. Ce salaud de Pierre-Yves a dû faire une sélection. Je remets tout dans le carton. Éric, sur un ton sec :

— Vous ne les lisez pas ?

— Je les connais déjà : « J'adore votre JT... vous faites partie de la famille... »

— Vous êtes vraiment un connard.

— Comme ça, on est deux.

Éric se lève brusquement, me fixe. Et là, il n'est plus question d'entraînement. Sarah fouille sa poche intérieure et sort un billet

United Airlines. Étonné, je la regarde dire au revoir aux autres :

— Tu t'en vas ?

— Éric et toi, vous me gonflez, alors je me casse.

— T'es sérieuse ?

— J'avais pour mission de te brancher avec le pote de Zarkan. C'est fait et je repars. Et puis, avec mon épaule...

— Tu rentres au pays ?

— Non, à Monrovia. J'ai une couverture à assurer.

— Et tu me laisses avec Éric ?

— Ça devrait bien se passer, entre connards.

Éric la toise, sort son Sig Sauer et va déverrouiller la serrure. Le message est clair : « casse-toi ». Sarah a compris, c'est pourquoi elle prend son temps. Elle me caresse la joue :

— Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer.

— Mm.

— On se revoit bientôt, pour ta « libération ».

Elle quitte la suite, avant que j'ai pu lui dire quoi que ce soit – « fais attention à toi », « content de t'avoir revue » et autres phrases sur lesquelles se referme la porte. Les bras ballants, je traîne les pieds jusqu'à la baie vitrée et guette la sortie de Sarah. Dehors, le soleil maquille la nappe de pollution. Soleil auquel se substitue le reflet d'Éric, posté derrière moi. Nous restons ainsi une vingtaine de secondes à nous voir sans nous regarder, en étrangers.

Peu après, j'aperçois Sarah sortir du Keminsky, monter à bord d'un taxi. Comme il disparaît, Éric pose sa main sur mon épaule :

— Ne vous inquiétez pas, vous n'êtes pas seul.

— Bien sûr que si.

Je retire mon tee-shirt *Libérez Belmeyer*, le jette par terre et, torse nu, regagne ma chambre. Éric me suit jusqu'à la salle de bains.

— Vous allez faire quoi ?

— Rien. Que voulez-vous que je fasse ?

— Je ne sais pas, c'est pour ça que je vous demande.

— Vous me faites chier.

— Je sais, mais laissez tout de même la porte entr'ouverte.

Il se décide à sortir, enfin. Ah, il veut que je laisse ouvert ? Eh ben, je vais laisser ouvert. Voilà ! Comme ça, il sera content et j'aurai la paix. Un peu. Un peu de moi dans ce miroir, devant lequel je suis planté. Hypnotisé par mon reflet.

Les secondes s'écoulent, le temps de passer en revue ma mutation. Oui, c'est le mot. Ma tronche ; encore plus de rides. Et ma pâleur, qui empire de jour en jour. Seuls mes yeux n'ont pas changé. Mon regard de star, où pétille une idée. Une petite idée pour un grand projet. Je saisis le rasoir, l'applique sur mon sternum.

Et je fais glisser la lame sur mon torse.

Et mon pectoral droit.

Et mon téton saigne.

La coulée s'accompagne d'une autre, puis une troisième. Mais ça ne suffit pas, alors je remonte la lame et, d'un coup sec, achève mon téton. Son extrémité échoue dans le lavabo, libérant un flux sanguin plus important. J'ai mal. Évidemment. Mais j'en ai besoin. Et puis, ça ne me gêne pas tant que ça. Je me prépare, c'est tout.

H – 5 heures.

H – 10 minutes.

Adolescent, Ivan IV était passionné par les saintes écritures. On dit même qu'à trop se prosterner devant les icônes, son front en avait gardé une callosité. Signe d'une volonté qui lui a permis d'écraser les Tatares. Pour célébrer sa victoire, « Ivan le terrible » a alors ordonné en 1554 la construction de la cathédrale Saint-Basile.

Aujourd'hui, elle symbolise à elle seule l'architecture traditionnelle russe : huit chapelles en briques rouges coiffées de dômes bleu et rose, jaune et vert... festival de couleurs entourant une neuvième tour, plus haute et dominée par une coupole dorée. L'un des monuments phares de la Place Rouge. Je m'en fous.

Clope au bec, je dépasse le Kremlin que photographient des exaltés. Certains sont Français, je baisse la tête. Réflexe idiot, car je suis méconnaissable avec mes Ray-Ban et mon bouc. Je traverse la foule ; un capharnaüm dans lequel je ne suis personne et où personne ne sait qui je suis. Ce soir, pour la première fois, cet anonymat me fait du bien. Mains dans les poches, je repense aux mots d'Éric avant le départ : « Ne vous laissez pas impressionner par Zarkan. N'oubliez pas qu'il a besoin de vous. »

Une fine pluie s'abat sur ma cigarette bientôt terminée. En fumer une autre. D'abord jeter celle-ci. Non, pas là, un mégot par terre et dix flics me tomberaient dessus. Comme prévu, je dépasse la station de métro *Okhotny Riad* et tourne à droite. Rue piétonne, puis McDo « après lequel vous tournerez à gauche ».

Je jette ma JPS, en allume une autre, longe la Moskova. La lune s'y reflète, frisbee ondulant. Au sifflement du vent se substituent des décibels saturés. Le rock provient du *Dourak'n'roll Bar*, à une centaine de mètres.

En face, Éric lit un bouquin à la terrasse d'un pub.

À gauche, Gilles est déguisé en clodo sur la berge.

À droite, Pascal range des magazines dans un kiosque.

Ils sont en place tous les trois. Sans compter l'autre équipe, quelque part. Je ne suis pas seul. Pas encore. Je m'arrête devant le kiosque, feins d'examiner les revues.

— Ça va aller, murmure Pascal.

— C'est ça. Zarkan pourrait me buter à l'intérieur que...

Un passant prend un journal, ouvre son porte-monnaie. Pascal en profite pour me désigner sa montre – plus que quatre minutes. Ce rencard, mon cerveau le refuse en bloc. Mon corps aussi, tendu des trapèzes aux mollets. Le seul truc qui me console, c'est d'imaginer la frustration d'Éric. Si près de Zarkan et contraint à l'immobilisme. Interdiction de le neutraliser ici, à cinq cents mètres du Kremlin.

La pluie s'intensifie, précipitant mon départ. Je dépasse Pascal, puis Éric à la terrasse. Je le découvre avec des gants en cuir et une veste en velours. Ses yeux me parlent – « Allez ! » – et m'obligent à avancer. Je le fais malgré moi, croise un couple de promeneurs. Ils sont vieux et pourtant, ils me terrifient. Le FSB est partout.

Je m'excite sur ma cigarette, aggravant mon anxiété en nausée, alors je la jette. Et ça y est, me voilà devant le bar. Tétanisé, je lutte pour extraire ma main droite de ma poche. J'y parviens et, de mes doigts tremblants, tourne la poignée. La porte s'ouvre sur un lieu au rouge aveuglant. Néons. Chaleur. Fumée, à travers laquelle me fixe le barman, un androgyne grasseyant au strabisme déstabilisant.

Les yeux irrités par la fumée, je ne vois que des soûlards ; punks et ouvriers. Scotchés au zinc, des gars en combis claquent leur salaire en vodka. Ils me regardent entrer, reprennent leur discussion. Des Tchèques, je crois. Difficile de savoir avec tout ce bruit qui... blouson noir, là-bas :

Zarkan, rivé sur le flipper.

Terrifiant, même de dos.

La chanson s'achève, remplacée par une basse. Obsessionnelle, comme cette batterie – « *Comin' out da slums !* » – et ce flow nasillard. Je reconnais Cypress Hill ; Sarah m'en a gavé jusqu'à l'écoeurement. Sarah, tu me manques, bordel. Sortir. Pleurer, à genoux, le poing dans

la bouche et le mordre. Jusqu'au sang.

Mais j'avance, irrésistiblement attiré par Zarkan. Je serre les poings dans mes poches, marche entre les tables, dépasse un billard où un pochtron s'évertue à en déconcentrer un autre. Au fil des pas, les vibrations du plancher m'électrisent jusqu'au crâne. Migraine « *We ain't goin' out like that !* » si barbare « *We ain't goin' out like that !* » qu'elle dynamite mon cerveau « *We ain't goin' out !* » et altère ma réalité. Les clients en sont défigurés, acteurs d'une peinture de Bacon.

Dernière table, et je m'arrête à un mètre du flipper. Devant moi, le monstre qui hante mes jours et mes nuits depuis une semaine. Je sue d'angoisse ; elle me crame la peau. Caché derrière mes Ray-Ban, je détaille Zarkan. Cheveux bruns en bataille. Perfecto. Levi's usé. Chaîne de vélo en guise de ceinture. Rangers terreuses.

Je peux encore partir.

Je peux encore partir.

Je peux encore partir.

Je peux... un client me bouscule, me propulsant à côté de Zarkan. Adrénaline. Je n'ose pas le regarder, devine son profil. Silence pesant couvert par la musique, le blabla des autres et les sons du flipper. Zarkan, concentré sur son extraball :

— Je t'ai vu dehors. T'as mis du temps à entrer.

Il a parlé. Je suis à sa merci, comme cette bille qu'il torture de bumper en bumper. Plus il joue, plus ma peur s'additionne sur l'écran.

— J'hésitais... c'est rare que je rencontre un terroriste.

— Et moi, un journaliste. Alors, c'est toi le fameux Carl Belmeyer ?

— Venez-en au fait, Zarkan.

— Va aux chiottes, dit-il sèchement.

Ses mots claquent comme un fouet qui me pousse vers les toilettes. Et cette fois, Éric ne me sauvera pas. Et Cypress. Et les voix. Et j'ouvre la porte. À peine suis-je entré que Zarkan me pousse en avant. Je m'écroule, perds mes Ray-Ban. Il referme derrière lui, m'explose le ventre d'un coup de pied :

— Ça, c'est pour avoir prononcé mon nom en public !

Tordu de douleur, je masse mon abdomen et rampe jusqu'au mur. Là, je relève la tête, croisant ses yeux. Exorbités, striés de haine, chaos d'attentats et de victimes carbonisées. Il écrase mes lunettes.

— Non ! J'en ai besoin pour...

— ... m'enregistrer, c'est ça ? À poil, vite !

Il sort un couteau, plus grand que dans mon cauchemar. Paniqué, je peine à retirer le manteau. Zarkan me l'arrache, le fouille, incise la doublure. Chemise, cravate et tee-shirt sont aussi passés au crible. Il ne me déshabille pas, il me dépèce. Écrase mon briquet. Broie mon paquet de clopes. Le fait disparaître dans une cuvette. Il inspecte mes Clarks, puis mon pantalon, déchire les ourlets, vide mon portefeuille. Les billets tombent, et sa paranoïa s'abat sur mon passeport.

— « Iouri Lijkov » ! Qui t'a filé ça ? FSB ? Mossad ?

— Ma chaîne nous en fournit... pour infiltrer les ONG.

— Je vérifierai. Slip, chaussettes, vite !

Je m'exécute, soumis. Mon sexe entre les mains, je le regarde examiner mes chaussettes, mon boxer. Il les jette au sol :

— C'est quoi, ça ?

— Qu... quoi ?

— Ton téton ! T'es du genre SM ? Ah ! J'imagine tes fans, s'ils te voyaient !

J'ai honte. Il le voit et s'esclaffe, dans la folie la plus sombre. *Dark. Dark Knight.* Batman. Joker. Ses lèvres se tordent et déchirent ses joues, quand son visage se ferme subitement. Il s'accroupit, appuie sa lame sous ma gorge :

— L'interview se fera jeudi à 20 heures, 6 rue Serguia Rajko, premier étage. Répète.

— Jeu... jeudi... 20 heures... 6... Serguia Ra... Ra...

— « Rajko », premier étage. Soyez quatre maxi. Au premier doute, je vous bute tous.

Terrorisé, je bats des cils. Zarkan s'est évaporé ; mauvais rêve dont je garde un arrière-goût. Et je reste là, au sol, face à cette porte. Sortir. Sortir vite, avant que quelqu'un n'entre. Je récupère mes fringues, remets mon froc et le reste. Ramasse les billets, tout. Je me rétablis et sors enfin. Retour au rouge aveuglant du bar, où gueule désormais du métal. Mes yeux cherchent Zarkan. Je ne le vois pas...

« M. Belmeyer ? »

... et me retourne, face à Gaël. Gaël Giovanni, le reporter qui se les pelait devant l'Élysée. On a dû l'envoyer à Moscou pour la venue d'Obama. Avec tous les bars de la ville, il a fallu qu'il vienne ici. Lui et son badge *Free Carl*. Il me tape sur l'épaule.

— Ça alors ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

Je ne dis rien, car il n'y a rien à dire. Juste avancer. Franchir la porte. Retrouver Éric pour qu'il improvise une solution. Je laisse Gaël, traverse les tables jusqu'à la sortie. La rue enfin, la pluie toujours... et l'absence d'Éric, à la terrasse du pub.

Mon cœur ; 130 BPM.

Je me tourne vers le kiosque, fermé.

150 BPM.

Je regarde la berge, où Gilles a lui aussi disparu.

170 BPM.

Ils m'ont lâché. Ces fils de putes m'ont abandonné. Haletant, je tourne sur moi-même et distingue deux mecs en imper, au loin. La deuxième équipe – elle vient me sauver. Soulagé, j'avance vers eux en leur souriant. Ils me fixent, immobiles, et je comprends qu'ils sont du FSB. Seul, je suis tout seul. M'enfuir, maintenant. Non, marcher et courir après. Gaël me rattrape.

— Eh ben ? M. Belmeyer !

Je déambule le long de la berge. Aucun passant, personne. Et ce parasite, qui me colle au cul :

— Alors ? Que faites-vous à Moscou ?

— Je... je vais vous expliquer.

— L'AFP est au courant ?

— Heu... c'est... non, mais...

— Sérieux ? puis sortant son téléphone : Ils vont halluciner !

Il consulte son répertoire. Pris de panique, je lui arrache son portable et le jette à l'eau. Gaël, fou de rage :

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Ferme-la, dis-je les dents serrées.

— Hein ?

— FERME-LA !

Animal, je bondis (*Ferme-la !*) et lui martèle la tête contre les pavés. Impacts sourds (*Ferme-la, enculé !*) couverts par la pluie. Il se débat en hurlant (*Ferme-la, enculé de ta race !*) et je redouble d'efforts. Transcendé, je me libère de toute cette rage (*J'veis t'la fermer, ta sale gueule !*) accumulée depuis trop longtemps. Tiens ! Ça, c'est pour le Libéria ! Et pour le club ! Et pour Zarkan ! Au seizième coup, son crâne capitule dans un jaillissement pourpre. Des mains m'arrachent à lui, c'est Éric :

— Vous êtes dingue ? Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Il... reconnu... paniqué... vous m'avez lâché, tous !

— Le FSB vous a collé un binôme depuis la Place. On a dû partir pour qu'il nous piste. Comment ça s'est passé avec Zarkan ? Il s'est douté de quelque chose ?

— C'est... c'est tout ce qui vous intéresse ? Salaud !

— Alors ? Dites-moi !

— On a rendez-vous jeudi et...

Il me tire par le bras – douleur durant laquelle je vois les deux Russes accourir. On s'éloigne de la berge. Le déluge alourdit mon échappée. J'insiste. Force. Glisse sur les pavés. Éric m'entraîne dans une rue, me tend ses gants. Je ne comprends pas, puis comprends en voyant mes mains ensanglantées. Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait, bordel ? Moi, Carl Belmeyer, j'ai tué un homme...

... que les autres découvrent, là-bas. Ils repartent à nos trousses. J'enfile les gants et on accélère, assimilés aux passants fuyant la pluie. Elle cesse brusquement ; la nuit est devenue plafond. Couloir. Murs immaculés. Une plaque m'apparaît...

Охотный Ряд

Okhotny Ryad

... suivie d'une gigantesque méduse :



Éric nous situe sur le plan du métro, m'entraîne dans un tunnel. À la vue d'une file d'attente, il me stoppe net. Il sort deux tickets de métro et m'en tend un :

- Tenez.
- Mais... faut les doubler !
- Non, il nous verrait.

« Il » – ce flic près des portiques. Je ne l'avais pas vu. Je prends le ticket d'une main moite, acide. Le cuir du gant fond, fusionne avec ma peau. Et ça pue, tous ces gens trempés. Devant nous, derrière. Et le gars de la *Militsia*, là-bas.

Ne pas le regarder.

Attendre.

Ne pas le regarder.

Avancer.

Ne pas le regarder.

Attendre et redouter l'arrivée imminente des Russes.

Les secondes me mitraillent la nuque, et c'est à moi de passer. Ticket. Clic. Portique. Clac. Éric passe à son tour – « *STOP !* » – interpellé par le binôme. On fonce en direction du quai. Les rues de Moscou sont propres, son métro est immaculé. Jamais la pureté ne m'a paru aussi oppressante. Et cette foule ; des centaines d'yeux susceptibles de nous dénoncer.

Alors, on marche et ça, c'est insupportable. Au fil des pas, les visages pivotent un à un. On est grillés. Non, ils regardent au loin. Les Russes sont derrière, je le sens. Éric se tourne, feint de vérifier si la rame arrive, se remet à avancer :

— Ils sont avec le flic. Continuez de marcher et retirez votre manteau.

Je m'exécute. Les gens scrutent l'extrémité du quai, redoutant les flics. Éric en profite pour jeter mon manteau dans une poubelle, retourne sa veste qui devient blouson de cuir. Je l'enfile aussitôt. Un, deux et trois quidams froncent les sourcils – ils ont compris que nous sommes les fugitifs recherchés. Je baisse la tête :

— Éric...

— Je sais. Allez tranquillement au bout du quai.

Les gens s'écartent sur notre passage. J'en déduis que les autres se rapprochent. Un grondement résonne derrière nous. Métro. Éric, à voix basse :

— Ne vous retournez pas. Jamais.

La rame nous dépasse bruyamment, avant de s'arrêter. Nous aussi. Les portes s'ouvrent et je m'approche. Éric me retient par le bras :

— Pas encore.

On reste immobiles, camouflés par la descente des passagers. Je trépigne, tripote nerveusement mon ticket. Éric me serre plus fort :

— Toujours pas.

L'attente pourrit en calvaire, je lutte pour ne pas m'évanouir. Les gens commencent à monter, Éric me libère enfin. Je me dirige vers les portes, quand rugit un « *STOP ! MILITSIA !* » loin derrière. Je me retourne dans un sursaut.

— Ils nous ont repérés !

— Maintenant, oui ! enrage Éric...

... en les voyant courir vers nous. Il me pousse à l'intérieur du wagon, entre à son tour. D'autres usagers nous rejoignent, m'écrasent. Un « bip ! » précède la fermeture des portes, qui se rouvrent au contact

d'une main. J'en perds mon ticket. Terrifié, puis soulagé : les nouveaux arrivants ne sont que des skins. Le métro redémarre, l'éclairage clignote et moi, je me baisse.

Pour ramasser le ticket.

Au pied d'un imper.

Semblable à ceux du FSB.

Je relève la tête et, voyant une main s'ouvrir, m'enfuis. Le Russe me rate de peu, frôlant mes cheveux. Je bouscule les skins, ils m'insultent, l'autre et son équipier les poussent. Éric s'interpose d'un coup de coude, se fraye un passage jusqu'à moi. Les Russes repartent à l'assaut. Éric me presse, mais je ne peux pas. Trop de monde. Il fait de moi un bélier pour percer la foule. Jurons. Coups. Station suivante, déjà.

Лубянка

Lubyanka

Le quai égraine ses anonymes, aux silhouettes floutées : costards, salopettes et uniformes – des contrôleurs. Caché derrière Éric, j'alterne entre eux et les Russes, de plus en plus proches. Les usagers descendent, gênant FSB et employés. Éric me pousse à l'extérieur, m'entraîne dans un autre wagon. Le binôme nous y retrouve.

Fermeture des portes, reprise de la poursuite. On avance, à nouveau insultés. Lui devant, moi à la traîne. Je patauge, m'embourbe dans ce macérage de colère. À mi-parcours, un colosse entrave notre progression. Il ne réagit pas. Éric essaie de se faufiler, en vain, et regarde derrière nous. Dans ses yeux, la peur. La mienne.

Éric insiste, l'homme se décale quelque peu. On passe enfin et en force. Les gens s'insurgent. Des mains nous bousculent, d'autres me tirent vers l'arrière : le FSB, agrippé à mon col. Je me débats face aux Russes, qu'Éric repousse d'un coup de pied. Ils basculent, entraînant d'autres personnes dans leur chute, et se relèvent. Piétinent des gens. Nous rattrapent.

Éric et moi, on est obligés de s'arrêter. Pris en étau, entre l'extrémité du wagon et nos poursuivants. Il se retourne, dévisage les passagers à côté de nous... une mère et sa fille. Il sort discrètement son couteau, pointe l'enfant à son insu. Sa mère et les autres ne voient rien. Personne, hormis le binôme.

Ils avancent.

Éric approche la lame de la fillette.

Ils reculent.

Leur duel de silence s'étire en minute, jusqu'à la prochaine station.

Чистые пруды

Chistye Prudy

Des passagers se préparent à sortir, les Russes se referment sur nous. Éric, sans les quitter des yeux :

— Tenez-vous prêt. Direction l'escalator de droite.

Dès l'ouverture, il m'envoie sur le quai. Les Russes nous traquent à travers la foule, le couloir. Plafond blanc et sol noir. Marbre et granit. Humains et statues. FSB et les flics, toujours plus proches. Leurs pas se calquent sur les nôtres. Éric m'entraîne dans une autre galerie...

... qui nous redirige vers le métro, toujours à quai. Au « bip ! », j'accélère de toutes mes forces et saute dans un wagon. Les portes se referment dans mon dos, la rame repart. À bout de souffle, je crache sous les yeux de Moscovites écœurés. Nos poursuivants tambourinent contre la vitre. Je n'en vois que trois.

— Éric... où... où est l'autre ?

Aucune réponse. Je me retourne et me découvre seul, au milieu de la foule. Je cherche Éric, le repère en tête du wagon. Je me dirige vers lui, quand s'interpose le dernier gars du FSB. Massif. Je reviens sur mes pas. Il avance, creusant la foule de ses épaules de fer. Là-bas, Éric essaie de se frayer un passage. Il est trop loin, il n'y arrivera pas. Je vacille et perds l'équilibre ; le métro qui s'arrête.

Красные Ворота

Krasnye Vorota

Le Russe bondit et je l'évite malgré moi, emporté par les usagers. Il me rejoint sur le quai où l'on se fixe, séparés par le défilé des dizaines de gens, fourbus après leur journée de travail. Moscou rentre se coucher et nous, on se tue du regard.

Je remonte.

Lui aussi.

Je redescends.

Lui aussi.

Je regagne le wagon, il m'y retrouve avant la fermeture.

Le métro redémarre. Éclairage, encore, clignotement stroboscopique. Ébloui, je peine à repérer le mec... qui surgit et m'étrangle à deux mains. Je résiste, lui boxe le visage. Il serre ses doigts. *Krokodil*. La lumière hache ma terreur en clip barbare, lorsqu'Éric l'égorge par derrière. Horrifié, je vois le cou de mon agresseur s'ouvrir. Se déchirer. Cracher mille couleuvres de sang. Il s'écroule dans la panique générale.

КОМСОМОЛЬСКАЯ

Komsomolskaya

Les portes libèrent un torrent hurlant, où je divague : 2014, déraillement d'une rame, vingt morts, une centaine de blessés. Le trauma d'une ville, qui nous submerge du quai au couloir. Cris et bousculades. Éric m'entraîne derrière une statue, m'accroupit de force, boutonne ma veste.

— Mais...

— Pour cacher le sang.

De la foule en émoi émergent des flics. Trois hommes en civil les rejoignent – FSB. Encore. Toujours. Éric se tasse à son tour et, les voyant se disperser, m'entraîne dans la direction opposée. Ses pieds courent pour moi. Couloir psyché, de lustres en mosaïques et « Aïe ! » Mon ventre ; portique. Éric m'aide à l'enjamber, me propulse dans un escalier. Le froid réveille mon corps. Là-bas, la nuit, la rue, la vie.

Les derniers mètres sont insoutenables, et nous sortons enfin. La liberté transite en mes poumons, ravivant tout mon être. J'expire profondément, reconnais la Place Komsomolskaya. Au loin, l'autre entrée du métro. Chassé-croisé de flics et de gens sous le choc. En sueur, Éric me désigne une cabine téléphonique :

— Suivez-moi.

Il se remet à courir. Plus rapide que moi, plus jeune. L'écart se creuse entre nous. Je zigzague entre les passants... et bouscule un officier de la *Militsia*.

« Oh ! », crie-t-il.

Je simule un air désolé, me remets en chemin. Il me retient par l'épaule :

« *Prochu pred'iavit documenty !* »¹

Là-bas, Éric a tout vu et ressort de la cabine, blême. Je le fixe, l'implorant de venir à mon secours. Mais il ne viendra pas. Ce serait trop louche pour ce flic. Ce mec derrière moi, dont la main se resserre sur mon épaule. Non, c'est pas possible. J'ai dupé Zarkan et échappé au FSB, c'est pas pour me faire choper par un fonctionnaire à la con. J'ai rien compris à ce qu'il m'a dit. C'est quoi, ça, « *documenty* » ? Mes papiers ? Oui, sûrement.

Je me retourne et sors mon portefeuille. Il me l'arrache, sort mon passeport, l'examine d'un air suspicieux :

« *Vy chto, grajdanin Lijkov ? Otchen toropites ?* »²

Je ne comprends rien. Rien du tout. Dire quelque chose. Un truc en russe. Mais rien ne me vient. Et plus je cherche, plus le froid m'anesthésie et m'emprisonne. *Un ennemi avec lequel on ne peut négocier. Éric referme derrière lui, je noue mon écharpe :*

— Ça caille !

— On est à Moscou, pas à Rio.

— Très drôle. Comment dit-on « j'ai froid », en russe ?

— *Mne kholodno*, dis-je en frictionnant mes bras.

Le flic me fixe, puis sourit. Il remet le passeport dans le portefeuille, s'attarde sur mes billets. Il songe à les prendre. Non, il attend que je l'invite à le faire, pour mieux me coincer. Alors, je ne dis rien. Il me rend le tout et va rejoindre ses confrères, à l'entrée du métro. Bouche bée, je n'en reviens pas. Me tourne. Avance tel un robot et rejoins Éric devant la cabine.

— Bien joué, Carl. J'ignore comment vous avez fait, mais vous avez assuré.

Il me tape sur l'épaule, je m'affaisse et glisse le long de la cabine. Je l'entends s'enfermer, relève lentement la tête. Éric dévisse l'émetteur du combiné, insère une puce électronique, revisse et compose un numéro. Une voix trafiquée déclare :

- Colosseum 4.
- QG *Gorki*, sans filet.
- Accréditation ?
- Obsolète, un, flash, zéro.

Pendant que la connexion s'établit, Éric surveille les environs, des passants à la station de métro. Trois secondes plus tard, intervient la voix de son supérieur :

- Je vous écoute.
- Envoyez d'urgence une voiture banalisée à *Komsomolkaya*, rue Est.

- Zarkan ?
- OK.
- Et Belmeyer ?

À travers la vitre, Éric me découvre assis par terre, les joues ruisselantes, un filet de bave aux lèvres. Il marque un temps d'arrêt, puis répond « OK ».

1. « Vos papiers, s'il vous plaît ! »

2. « Alors, M. Lijkov ? On est pressé ? »

La main saisit le paquet de Camel.

L'incline vers le bas.

Le tapote à deux reprises.

Le filtre d'une cigarette apparaît, capturé entre des lèvres. L'extrémité s'embrase, rougissant les yeux de Monsieur Paul. Enfoncé dans son fauteuil, il fume face à Éric, debout et les mains croisées dans le dos. Une bouffée de tabac, et son supérieur lâche ce qu'il contenait jusqu'ici :

— J'ai lu votre rapport, mais il n'existe aucune rue Serguia Rajko à Moscou. Zarkan a fixé le rendez-vous en banlieue Ouest.

— Où ça ?

— À Retchnik, dans une *datcha* abandonnée. Vous savez ce que ça signifie.

Éric plisse ses lèvres. Retchnik, village jadis défendu par ses habitants face à la municipalité, qui voulait en faire un parc de loisirs. Les *datchnikis* ont longtemps résisté, mais les bulldozers ont fini par gagner. Aujourd'hui, Retchnik n'est plus qu'un village fantôme dont les dernières baraques attendent d'être détruites. Idéal pour y tendre un piège avant de disparaître. Zarkan sait ce qu'il fait et le fait bien.

— Il se méfie, déclare Éric, mais ce n'est pas nouveau.

— Cette fois, nous ne pouvons prendre le risque de mettre une deuxième équipe. Zarkan contrôle la situation.

— C'est ce qu'il croit. Le fait qu'il n'ait pas tué Belmeyer prouve qu'il lui accorde du crédit. Nous sommes donc en position de force.

— Nous ? C'est aussi valable pour Belmeyer ?

— Oui, même s'il est encore un peu secoué.

— Traumatisé. Nous avons surestimé ses capacités, ainsi que les vôtres.

— Vous me retirez le commandement de l'opération ?

Son supérieur avale une bouffée de tabac et, au terme d'un silence bien pesé, répond :

— J'aurais dû le faire après l'épisode du club.

— Il était en danger, j'ai improvisé.

— Comme ce soir, avec la discrétion qui vous caractérise.

— Il n'était pas prévu que Belmeyer croise l'un de ses confrères.

— Et qu'il le tue. Cela fait beaucoup d'imprévus, vous ne trouvez pas ?

— L'opération se déroule néanmoins avec succès, c'est pourquoi je souhaite la poursuivre. Et la terminer.

— Donnez-moi une seule raison de ne pas vous dessaisir.

— Obama arrive dans trois jours, le lendemain de l'entrevue avec Zarkan.

— Les écoutes n'ont fait état d'aucune planification d'attentat.

— Ça reste une éventualité non négligeable, monsieur.

Monsieur Paul pose sa cigarette dans le cendrier, caresse sa lèvre inférieure. De la droite vers la gauche – un geste qui doit lui procurer une certaine satisfaction puisqu'il le reproduit, avant de croiser ses mains sur le bureau.

— Admettons. Mais je doute qu'après ce soir, Belmeyer soit encore opérationnel.

— Il le sera.

— Il était déjà censé « avoir les épaules ».

— Il s'est tout de même montré réactif.

— Et s'il menace de tout abandonner ?

— Je me ferai un plaisir de lui rappeler son homicide.

— N'utilisez le chantage qu'en dernier recours. Vous obtiendrez plus de lui en le flattant qu'en lui faisant peur.

Monsieur Paul ouvre son premier tiroir. Il en sort une grande enveloppe kraft, déformée par son contenu, et la pose sur le bureau. Éric, intrigué :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les épreuves de son livre. Espérons que ce récit « héroïque » lui remonte le moral.

— Je vais aller le lui remettre. Et au sujet de...

— Je verrai. Vous pouvez disposer.

Il active sa porte à distance, concluant leur entrevue. Éric récupère l'enveloppe, salue son supérieur, regagne le couloir. L'enveloppe à la

main, il se laisse porter par la résonance de ses pas. Lourds, très lourds – colère et crainte de se voir privé de l'opération.

Les caméras se le partagent en direction d'une porte blindée. Il y scanne son pouce. La porte coulisse, révélant une pièce exiguë. 15 m², à peine la place d'y caser un bureau, une chaise et Pascal, rivé sur un téléviseur. Éric examine l'écran.

— Carl s'est réveillé il y a longtemps ?

— Un quart d'heure. Il a allumé la télé et, depuis, il regarde les chaînes françaises.

— Et ?

— Là, il mate un docu sur les étoiles.

— Je veux dire : comment va-t-il ?

— Ah. Stress musculaire et cervicalgie. Je lui ai filé des antalgiques, mais il devra garder sa minerve pendant cinq jours.

— Non. Il revoit Zarkan jeudi et je n'ai pas envie qu'il le questionne sur son état.

— C'est toi qui vois.

Pascal actionne la porte de la chambre, Éric y pénètre. Murs et plafonds blancs, caméra et lit sur lequel je suis assis. Le cou cerclé d'une minerve, hypnotisé par la télé. Il feint de s'y intéresser :

— Ça a l'air chiant.

— Ça l'est.

— Vous pouvez zapper.

— Je préférerais sortir.

— Demain. Cette nuit, vous restez en observation ici. Comment allez-vous ?

Je ne réponds pas, concentré sur la télé – « *Les étoiles naissent de l'association de vastes nuages de matière interstellaire* » – et sa voix off. Monotone, bien en deçà de la splendeur qu'elle s'évertue à commenter. Cette grâce astrale m'apaise et m'éloigne de la réalité, à laquelle Éric me ramène.

— Carl, je voulais vous dire... dans le métro, vous avez assuré.

— Maintenant que vous l'avez dit, vous pouvez partir.

Ses yeux passent de mon profil à la table de chevet où refroidissent mon steak et mes pâtes. À côté de mon gobelet d'eau, mon flacon de Feldene et ma plaquette de Decontractyl. Il pose l'enveloppe sur le lit :

— Tenez, c'est votre livre.

Je ne réagis pas, absorbé par le documentaire. Il croise ses bras,

n'ayant rien d'autre à faire.

— Vous n'ouvrez pas ?

— Non.

— Vous ne voulez pas le lire ?

— Non.

Éric me regarde, inquiet. Il lâche un « je reviendrai demain matin », puis se décide à sortir. Tandis que la porte se referme, je me sens aspiré par l'écran, où je me reflète dans le noir cosmique : « *Une grosse étoile consomme beaucoup d'hydrogène, elle est donc très brillante mais a une courte durée de vie. Quand le combustible nucléaire se fait trop rare dans le noyau, l'étoile s'effondre sur elle-même. Plus une étoile est grosse, plus la fin de son existence sera cataclysmique.* »

Je suis une star.

Une putain de grande star.

Brume épaisse. Marécage poisson. Une bulle, plusieurs. Le bouillonnement s'intensifie, faisant gronder les ténèbres. Le marais s'anime en vagues, d'où émerge un monolithe. Immense, il dégouline d'un jus noir, révélant les lettres gothiques de son nom : Keminsky Hotel.

Éric sort de l'Audi. Je peine à m'extraire de l'habitable, minerve oblige. Elle se resserre sous l'effet de notre routine. Escalier. Hall. Portier. Réception. Ascenseur. Couloir. Suite 187. Ma vie est devenue un néant mou, sans intérêt ni enjeu. Sa seule variante est le code d'entrée, sans cesse renouvelé.

La porte s'ouvre sur Gilles, équipé d'une loupe frontale. On entre, il verrouille derrière nous. Moi, je redécouvre ce lieu. Senteur rassurante du café, comme lorsque Sarah était encore ici, et la musique planante d'Archive :

*« And leave my love
Could I laugh again ? »*

Son « *again* » se répète à l'infini, déprimant. Marre d'être ici. Marre d'Éric. Marre de Pascal, toujours dans la cuisine, branché sur la table d'écoute. Gilles referme derrière nous et, du regard, désigne ma minerve.

— Ça va ?

— Non.

Il ne cherche pas à en savoir davantage et va se rasseoir sur le sofa. Sur la table basse, une énorme caméra Panasonic. Il démonte l'objectif, enfle des gants, ouvre un petit étui. À l'intérieur, un émetteur relié à une batterie miniature. Gilles ajuste sa loupe frontale. Muni d'une pince à épiler, il relie l'émetteur au mécanisme interne de l'objectif. Me

voyant intrigué, il se sent obligé de m'expliquer :

— Zarkan nous fouillera, alors on ira sans armes. Du coup, on s'organise.

— Sans armes... super.

— Sans flingues, je veux dire, mais avec ce qu'on lui prépare... la cam' agira comme un Taser, sans les fils.

— Mm ?

— La mise au point provoque une impulsion, le zoom concentre les ondes vers l'avant et le stabilisateur d'image envoie la décharge.

— À travers les lentilles ?

— Non, je ne vais pas les remettre.

— Et si Zarkan inspecte l'intérieur de la cam ?

— On lui envoie les volts en pleine tronche.

J'acquiesce, peu convaincu. Mes yeux passent de la caméra à la table basse. Cafetière, mug, Sudoku, stylo Bic bleu, exemplaire du *Monde* et *Hara-Kiri* entrouvert. La page de droite montre un ouvre-boîte et un poignet mortifié, le tout titré « Le suicide pour trois francs cinquante ».

Je souris, puis feuillette *Le Monde* : insurrection en Syrie et injustices en série, de la Grèce au Libéria. Quant à la France, l'essentiel me concerne. J'apprends que la chaîne a saisi le Quai d'Orsay et que la mobilisation ne cesse de s'étendre. Après Paris, la province. Je ne suis pas surpris.

Ce qui m'étonne, c'est cet article titré *Le mail de la honte*. Il est question d'un confrère, animateur sur France 2, qui aurait envoyé ces consignes à sa boîte de prod' : « *L'individu veut du balourd, pas du psy pour gonze. Faut penser loin, faut vraiment bien penser Noël, les vacances, c'est vraiment pas bonnard pour l'émission. Et Noël, si on n'est pas intelligents, ça peut tourner au carnage. Faut y aller fort : de l'infidélité de proximité, de l'inceste, de la mère pédophile, de la trahison.* »

Mon pote doit être mal, fût-il encore sensible. « Fût-il ». Futile. Des mails de la honte, j'en ai envoyé et reçu des milliers. Tout ça n'est pas important. Ça ne l'est plus. Ça ne l'a jamais été. Encore une fausse polémique, qui doit faire scandale au pays. Tous ces gens surpris par ce qu'ils avaient oublié. Tous ces « confrères », charognards ligués contre l'un des leurs. Sur ce coup-là, mon pote a déconné. Un mail, ça s'efface. C'est remplaçable, comme moi. Las, je prends le Sudoku et le stylo. Éric m'interpelle :

— Vous feriez mieux de vous reposer. Demain...

— ... j'interviewe Zarkan, je sais. J'aimerais donc m'occuper, penser à autre chose, si toutefois j'y suis autorisé.

Je traîne mes chaussures jusqu'à la chambre. « Laissez ouvert ! » dit-il, avant d'accrocher sa veste au porte-manteau – j'entends le bois grincer. Et leurs voix...

— Eh ben, dit Gilles, c'est le grand amour !

— M'en parle pas.

— Carl est à cran, tu devrais être plus cool avec lui.

— Je sais ce que j'ai à faire. C'est moi le chef, ici.

— Je croyais que le boss...

— Il me laisse continuer, mais je n'ai plus droit à l'erreur.

— Raison de plus pour lâcher du lest avec Carl. Tu pourrais lui proposer un café. « Comme ça », histoire de détendre l'atmosphère avant demain.

... puis j'entends des pas, suivis d'un écoulement. Sans doute Éric, en train de me servir un café pour m'amadouer. Je l'entends marcher, se rapprocher de ma porte entrouverte.

— Carl, vous voulez un café ?

Je ne réagis pas. Pas envie. Envie d'être seul. *Again*. Éric réitère sa question. En l'absence de réponse, il entre. Marche jusqu'à la salle de bains. Me découvre dans la baignoire, rougie de sang. Au sol, le stylo avec lequel j'ai ouvert l'artère de mon poignet gauche.

Origine : Éric
Destinataire : MP
Référence : VDEA67
Sujet : Carl Belmeyer

9 h 21/23 : TS par phlébotomie sur artère radiale gauche avec stylo
9 h 24 : garrot
9 h 36 : suture artère et tissus cutanés
9 h 38 : perfusion Tranxène 50 mg, administration Prozac 20 mg
9 h 41 : diagnostic positif

Paramètres vitaux 10 h 08 :

- Tension : 15/6
- Pulsations : 92/minute
- Saturation : 95 % oxygène
- Température : 37,7 °C

Conclusion :

Tendon radial gauche endommagé, probabilité paralysie main.

Réelle TS (stylo rendu contondant, mortification extrême, artère ciblée) .

Demande autorisation poursuivre opératio n .

Éric relit son rapport, seul, dans la chambre. Il s'enfonce dans sa chaise, desserre sa cravate. Le nœud lui résiste, il tire fermement et ouvre son paquet de Marlboro. Il en extrait une, avec laquelle il caresse sa barbe. Du bas vers le haut, après quoi il allume sa cigarette et relit

une troisième fois.

Une minute se consume, au son du papier crépitant. De la cendre échoue sur la table, puis son pantalon tâché de sang. Il la balaie d'une main crispée et, enfin, se décide à glisser la feuille dans l'enveloppe... avant de tout déchirer.

Au commencement, Dieu créa la Compagnie Générale de télévision en 1931. Tout était à inventer. Sabbagh, Tchernia, Barrère, Chancel et autres précurseurs s'en sont chargés. Puis, la bienveillance a mué en bêtise, en manipulation. Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Allez, une rétrospective s'impose :

- 1932 : premier programme en noir et blanc.
- 1933 : une centaine de téléviseurs en France.
- 1935 : première chaîne de télé française.
- 1938 : 300 téléviseurs.
- 1949 : premier JT du soir.
- 1950 : 3 700 téléviseurs.
- 1951 : premier télé-club.
- 1952 : 60 000 téléviseurs.
- 1954 : premier jeu télé.
- 1956 : 500 000 téléviseurs.
- 1958 : première allocution politique avec De Gaulle.
- 1960 : 1 million de téléviseurs.
- 1964 : deuxième chaîne et création de l'ORTF.
- 1967 : passage de la deuxième chaîne à la couleur.
- 1968 : premières pubs sur la première chaîne.
- 1969 : création de la Régie Française de Publicité.

L'année suivante, De Gaulle meurt et la télé renaît. Elle croit s'émanciper à travers les pubs, mais celles-ci prolifèrent et l'emprisonnent de l'intérieur.

- 1972 : création de la troisième chaîne.
- 1974 : mort de Pompidou.

L'ORTF disparaît lui aussi, écartelé : TF1, Antenne 2, FR3, Radio France, l'Ina, SFP et TDF Sept tentacules, et Giscard à la barre.

- 1975 : premier 20 heures et 13 heures de TF1.

– 1976 : passage de TF1 à la couleur.

Lune assoit son empire, les autres s'adaptent. C'est la guerre des chaînes avec l'âge d'or des programmes pour enfants, cible n° 1 des publicitaires.

– 1979 : multiplication des séries américaines.

– 1981 : duel Giscard/Mitterrand suivi par 25 millions de téléspectateurs.

Happés par le libéralisme, les socialos nous abandonnent au fric fou. Le marché s'ouvre, la télé aussi et elle fait entrer ses spectateurs en elle.

– 1982 : première diffusion de *Moi je*.

– 1983 : *Psy show*.

Deux programmes pro-ego, annonceurs de Facebook. L'intime envahit l'écran : « Je ne bande plus », « Mon mari me trompe » et autres témoignages exploités à des fins mercantiles. Plus d'impudeur, plus de cul.

– 1985 : premier film X sur Canal+.

– 1986 : *Sexy folies*.

Folie – c'est le mot. On est passé de la télé d'État à la télé des tares. L'intime étant devenu une spécialité, psys et philosophes occupent l'écran. Cette nouvelle élite séduit le peuple et conduit les politiques à réagir.

– 1987 : privatisation de TF1, vendu à Bouygues.

– 1988 : innovations visuelles pour la présidentielle sur Antenne 2.

L'État vend l'image, l'image vend l'État. Le vainqueur n'est pas Mitterrand mais « Tonton ». Sa photo apparaît au son de *Money for nothing*. La politique est devenue cool, au point que les élus se fourvoient dans des shows.

– 1989 : création du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel.

– 1990 : première Guerre du Golfe.

On croit tous au CSA, jusqu'à ce qu'il se révèle ambigu. Il prêche le respect, mais ferme les yeux sur les émissions racoleuses et sexistes. Quant à la guerre, elle se transforme en jeu vidéo. *Tout est possible*, se réjouit Morandini, donc tout se mélange définitivement. Sous la pression des actionnaires, l'Audimat passe de résultat à objectif. La course à l'audience place les animateurs au premier plan, ils deviennent producteurs et gagnent plus que les journalistes, les analystes politiques rejoignent les talk-shows entre une potiche et un vanneur, *Les Guignols*

sont plus écoutés que leurs modèles, l'info est fabriquée à la chaîne puis vendue tel un produit...

« Merci et bonne soirée !
Sur notre chaîne, bien sûr ! »

... et nous voilà aujourd'hui dans un drôle de monde. L'homme n'y existe plus qu'à travers son besoin de représentation. Une entité passant et repassant à la télé, qui le médiatise davantage. Les médias parlent des médias, c'est le règne du Métamédia. Consanguin, il se nourrit de lui-même et mord lorsqu'on l'attaque.

Magouilles ? Il conteste.

Indépendance ? Il affirme.

Censure ? Il sourit, trahissant son autocensure.

Et quand son hypocrisie est prouvée, il envoie ses experts récurrents. Je sais de quoi je parle. Il n'est pas question de complot, mais de corporatisme. La preuve, dès l'annonce de ma captivité, les miens ont fait bloc. Solidaires à tout prix, toujours, sans la moindre nuance. Réflexe immunitaire, puisqu'aucun de nous n'a le droit d'émettre de réserve ni de critique en vertu du sacro-saint article 3B de notre Convention : *« Les organisations contractantes rappellent le droit pour les journalistes d'avoir leur liberté d'opinion, l'expression publique de cette opinion ne devant en aucun cas porter atteinte aux intérêts de l'entreprise de presse dans laquelle ils travaillent. »*

J'en peux plus, de tout ça. Ma gloire et mon fric n'effaceront jamais ce mec que j'ai tué. Et ces millions de Français, si sincères et si odieusement manipulés. Alors, cette télé, je l'encule au plus profond, cramponné à son dos plastique. Et PAF ! Un « Paysage Audiovisuel Français » que je laboure de ma bite vengeresse. Tous les paysages audiovisuels, répandus en mafia à travers le globe.

Je la baise et la rebase, suant de pénitence. Un coup de reins pour chaque seconde passée avec elle. Quoi ? Arrête de crier, j'comprends pas ce que tu dis ! Hein ? « Ya encore de bons programmes chez toi ? » Ouais, on trouvera toujours par ci par là un bon documentaire ou un p'tit jeu du midi inoffensif. Mais tu sais très bien – tiens, prends ça encore ! – que ce ne sont que des alibis.

Puis, il y a le reste. Toute cette chiasse étalée en *Highway to Hell* : l'Audimat, les pubs, les buzz, les JT putassiers, les clashes organisés, le

télé-achat, les stars d'un jour, les nuls jugés par des jurys de nuls, les faux directs, les débats obsolètes, les émissions de cuisine si nombreuses qu'elles en sont devenues indigestes, les hommages aux chanteurs morts, les trucs à gagner si t'appelles et que tu donnes la bonne réponse, les « nouveaux » concepts pompés à l'étranger, les rediffusions du *Gendarme de Saint-Tropez*, les chanteurs engagés à dégager, les résultats du bac filmés tous les ans avec l'inévitable reportage sur le plus jeune bachelier de France, les *best of* des *best of*, les séries larmoyantes, les bêtisiers pas drôles, les conseils pratiques, les bons plans vacances, les « Tu veux lui dire que tu l'aimes ? Envoie "amour" au 8 12 12 », les chroniqueurs soi-disant acerbes, je les baise fort. Si fort que j'explose, submergé de pixels et de foutre...

« Carl, ça va ? »

... puis découvre Éric à l'entrée de ma chambre. Écarquillés, ses yeux hésitent entre stupeur et pitié. Hagard, je me décide à lui répondre :

— Oui, ça va.

— Vous êtes sûr ?

Je marque un temps d'arrêt, me découvre à poil. Debout, les bras ballants. De ma bite s'écoule un filet de sperme. Éric approche, inquiet, et me tape sur l'épaule. Est-ce sa main ou mon usure ? Ce que je sais, c'est que je retombe sur le lit. Assis, les doigts croisés entre mes cuisses. Je fixe la compresse sur mon poignet gauche, où la plaie cicatrise. Je le sens et frotte. Éric, d'une voix étonnamment douce :

— Arrêtez d'y toucher.

— J'y peux rien, ça me gratte.

— Il fallait y penser avant. Qu'est-ce qui vous a pris ?

Je ne réponds pas. Honte d'avoir cédé à la tentation de la mort. Honte d'affronter ma honte dans les yeux d'Éric. Il s'installe à côté de moi. Nous restons ainsi une bonne dizaine de secondes, côte à côte. Immobiles, confrontés à notre duo dans le miroir.

Instant de rien, coupé du monde.

Un soupir, et Éric baisse la tête. Gêné par mon reflet ou le sien. À moins qu'il ne soit juste usé, lui aussi. Il se relève et, des deux mains, m'allonge lentement.

Instant de tout, entre ses paumes chaleureuses.

Je me laisse faire, le regarde me glisser sous le drap. Il me borde, me tend un gobelet rempli d'eau et un cachet.

— Avalez ça, Carl.

— C'est...

— C'est pour dormir.

— C'est bientôt fini ?

— Oui. Allez, avalez ça.

Il place lui-même le cachet sur ma langue. J'avale l'eau, ça, je sais faire. Il repose le gobelet, puis me chuchote :

— Reposez-vous.

— « Bientôt » quand ?

— Ce soir. Reposez-vous, vous aurez besoin d'être en forme.

Il me confie à la tiédeur du lit. La porte se referme sur sa silhouette, comme se referment mes paupières... et la plaie de ma *bitch*, ma télé dont le cul a déjà cicatrisé. L'habitude, sans doute.

*« Je sais, moi, des sorciers qui invoquent les jets
Dans la jungle de Nouvelle-Guinée »*

Je me souviens de la batterie. Lent métronome, où guitare et basse serpentaient au ralenti. Et la voix de Gainsbourg, caverneuse, aussi mystique que ce « Cargo culte ». Noir poème, dont les griffes m'ont arraché du lit.

*« Et comme leur totem n'a jamais pu abattre
À leurs pieds ni Boeing, ni même DC-4,
Ils rêvent de hijacks et d'accidents d'oiseaux »*

Je me souviens d'avoir été maintenu sous une douche, enveloppé dans la robe de chambre. Blanche, comme la mousse sur mes joues. Je me souviens d'un rasoir, d'une serviette, de vêtements caressant ma peau.

*« N'ayant plus rien à perdre, ni Dieu en qui croire
Afin qu'ils me rendent mes amours dérisoires
Moi, comme eux, j'ai prié les cargos de la nuit »*

Je me souviens d'un van, de la caméra et d'autres trucs – sac, trépied, console son, perche, kit d'éclairage avec deux spots et une « mandarine »¹.

Depuis, Gilles est au volant, à côté de Pascal. Éric est assis en face de moi, à l'arrière. Pull noir, veste en cuir, jean et Adidas. Il m'a rendu mon passeport, ma carte de presse, ma Rolex. 19 h 48, et me voilà redevenu Carl Belmeyer. *Free Carl*.

À travers le pare-brise, la nuit nous entraîne vers la fin. Gilles doit le

sentir, puisqu'il n'arrête pas de me regarder dans le rétroviseur intérieur. Il manœuvre le volant, croise à nouveau mes yeux. Éric l'interpelle :

— Un problème ?

— Ben... je trouve bizarre que le boss ait maintenu l'opé après ce qu'il s'est passé.

— Moi aussi, mais il sait qu'on ne peut plus reculer.

— Mm. S'il avait vu Carl, il aurait tout annulé. On dirait un zombie.

— Vous n'êtes pas mal non plus, lui dis-je sèchement.

Gilles simule un sourire inutile, se reconcentre sur la route. Éric ouvre le sac à dos, sort une bouteille d'eau et un comprimé :

— Tenez.

— Vomitif ou cyanure ?

— Lexomil. Pour calmer vos sarcasmes.

J'avale, trop usé pour poursuivre notre joute, puis fixe ma compresse. J'écarte les doigts de ma main gauche, la referme, recommence péniblement. Éric, inquiet :

— À votre retour, vous direz quoi pour justifier ça ?

— Vous me parlez du retour, alors qu'on va tous crever.

Si je n'avais pas mal à la main, je vous la collerais dans la gueule.

— Vous avez mal à ce point ?

— Moins qu'aux cervicales. Vous auriez pu me laisser la minerve.

— Pour éveiller les soupçons ? Avec la compresse, ça aurait fait beaucoup.

— Ça peut s'arranger.

Je la décolle, ravivant mon artère. La douleur embrase toute ma main. Je change ma montre de poignet, dissimule les points de suture. Muselée, ma plaie se venge. Démangeaison extrême. Je prends sur moi et ne gratte pas. Silence, couvert par le moteur. Le son endort mon intellect, à moins que ce ne soit dû au Lexomil. À ma fatigue s'ajoute l'odeur de l'habitacle, mêlée de métal et de cuir.

Encore un virage et le van s'arrête, au grand dam de mes cervicales. Je les masse, sans parvenir à les apaiser. 19 h 54. Plus que six minutes. Mon cœur s'emballe, pas mon cerveau. Trop défoncé. Gilles sort, vient nous ouvrir. Le froid s'impose, je boutonne mécaniquement mon manteau. Éric, à voix basse :

— Ça va bien se passer.

— Si vous en étiez convaincu, vous ne le diriez pas.

Je descends du van, le sac sur l'épaule, pressé d'en finir. J'allume une cigarette, balade mon regard dans ce qu'il reste de Retchnik. Baraques en ruines. Toitures à même le sol. Jardins creusés. *No man's land* post-apocalyptique, gardé par une dizaine de bulldozers. Des monstres en sommeil, dans cette nuit sans bruits.

J'avance, laisse les autres porter le matériel. Ils me suivent entre les machines, leurs crocs d'acier, et voilà : n° 6. Maison à un étage. Façade décrépie. Fenêtres condamnées. Et derrière cette porte, l'inconnu. Je recule, butant contre Éric. J'échange un regard avec lui et, résigné, tourne la poignée. La porte s'ouvre sur un plancher éclairé par des bougies, le long des murs. Dégueulasses, souillés d'infiltrations. En face, un escalier gardé par deux colosses armés de pistolets mitrailleurs.

De leurs MP5, ils nous ordonnent d'avancer dans le hall. L'un inspecte la rue, nous retrouve, verrouille derrière lui. L'autre nous fait signe de lever les bras, de nous tourner. On se plie à son exigence, après quoi il me plaque face au mur.

M'arrache mon sac.

M'appuie sur la tête.

Me palpe de haut en bas.

Humiliation insupportable. Les yeux fermés, je le laisse palper mon entrecuisse, mes mollets, et l'entends passer à Éric. Un tintement me parvient. Les clefs du van. Il a donc fouillé Gilles, le dernier d'entre nous. Mais ce n'est pas fini. À présent, il inspecte le matos. Il détaille la caméra, l'ouvre, la retourne. C'est mon avenir qu'il manipule. Ça dure longtemps, après quoi il s'adresse à nous :

— *Khoroch, vy mojete podnimatsia.*²

Je n'ai rien compris, mais les autres ne paniquent pas, alors ça me va. Il sort ; inspection du van. Son acolyte nous regarde gravir l'escalier. Les marches grincent, libèrent une poussière qui menotte mes chevilles. Au premier étage, un autre mec lui aussi armé d'un MP5, moustaché à la Zappa. Il tape contre une porte, qu'ouvre un barbu. Salon vétuste. Au centre, deux fauteuils en cuir. Le moustachu entre, referme derrière nous. Et nous voilà pris au piège, tenus en joue par un binôme.

« Bonsoir, messieurs !

Je suis à vous dans un instant ! »

La voix de Zarkan, là-bas. Debout, il se rase le cou devant un miroir

à bascule. Lui et ses Rangers, son jean et son dos nu. Entre ses omoplates est tatoué un crâne, coiffé du béret des Spetsnaz. Ses muscles dorsaux s'animent, déformant la bouche en sourire morbide au son du rasoir. Le raclement résonne en moi. Sous mon marcel, une chaleur liquide. Mon téton mortifié, qui se rouvre au chant de la lame. Et plus il s'écarte, plus ma plaie mendie une nouvelle sanction.

Zarkan se rince le visage, se retourne. De sa poche dépasse le manche de son couteau. Il marche jusqu'à nous en s'essuyant les joues avec une serviette :

— Bien ! Vous êtes ponctuels.

— Vous... vous pouvez nous faire confiance.

— J'ai dit que vous étiez ponctuels. Pour le reste, nous allons voir.

Il dévisage chacun de nous jusqu'à Éric. Celui-ci baisse les yeux, feint d'être intimidé. Zarkan jette sa serviette dans un coin, puis lui dit :

— Alors ? On a besoin de moi pour sauver sa chaîne ?

— Vous êtes bien renseigné.

— La mort de votre Barbara a fait le tour du monde. C'est une Panasonic que t'as là ?

Zarkan la lui arrache des mains pour la bazarder contre le mur. Stupeur et désespoir. Nous avons une arme, une seule, et la voilà anéantie. Éric s'insurge.

— Et avec quoi je vais filmer, maintenant ?

Zarkan nous indique le barbu, dont l'énorme main tient une petite caméra.

— Je rêve ! s'exclame Éric, on fait une interview ou un film de vacances ?

— Tu sais à qui tu parles, là ?

— Oui ! Et...

Éric se tait, la lame sous la gorge. Il avale sa salive, peur réelle ou simulée. Impossible de savoir mais qu'importe, cela suffit à Zarkan. Il range son couteau, laissant l'un de ses sbires ramasser notre caméra déglinguée. Il en tombe un débris, qui s'ajoute aux autres. Et parmi eux, l'émetteur qui était censé déclencher la décharge.

Alors, je prie. Au plus profond de moi, je prie. Je prie pour qu'aucun d'eux ne remarque l'émetteur. Mais l'homme s'accroupit pour examiner les débris un à un. Éric et les autres sont à cran, je le sens comme je sue. Gilles, furieux :

— Eh ! On bosse pour la première chaîne de France ! Si vous n'avez

pas confiance, il fallait refuser l'interview ! Vous faites chier !

Un coup de crosse, et il s'écroule. Ça claque, ça crie. Éclats de voix, où russe et français fusionnent en dialecte. Zarkan essaie d'apaiser les siens. À genoux, Gilles en profite pour ramasser l'émetteur et le cacher dans une rainure du plancher. Bien joué. Personne n'a rien vu, sauf moi. Le calme rétabli, Zarkan soulève Gilles par le col.

— T'as raison, j'ai pas confiance. Virez vos montres.

— Mais...

— Un problème, M. Belmeyer ?

Il me fixe. Je m'exécute, avec les autres. Le moustachu jette nos montres au sol, les explose d'un pied ferme. Zarkan commente mon sursaut d'un sourire, qui disparaît à la vue de mon poignet. Il le capture, examine mes points de suture :

— L'autre soir, t'avais pas cette cicatrice.

Je retiens mon souffle. Éric et les autres aussi, je le sais. Hypnotisé par Zarkan, je résiste. Ne pas penser. Nier cette vérité qui s'ouvre à lui...

« J'ai craqué, j'en pouvais plus. Ces gars ne sont pas reporters, ils bossent pour les services secrets français »

... et se referme à temps. Ne rien dire ou périr. Car Zarkan, après avoir tué Éric et les autres, ferait de même avec moi. Tout l'espoir du Renseignement repose sur la seconde qui suit. Répondre, là, maintenant.

— Au bar, vous m'avez fait peur... j'étais désespéré.

— Au point de te suicider ? J'ai du mal à croire que t'aies craqué, toi, la star.

— Vous m'emmerdez ! L'autre soir, vous avez tout fait pour me terroriser et là, vous vous étonnez d'avoir réussi !

Zarkan me fixe. Mais je tiens bon. Car celui qui me fait me face, c'est Éric – « Entraînez-vous à soutenir un regard ». Éric et moi, à l'hôtel, loin d'ici, en toute sécurité.

Sécurité.

Danger.

Zarkan.

Son regard se fait plus pénétrant. Il ne me fixe pas, il me viole. Au même moment, Pascal s'en va allumer la « mandarine ». Zarkan l'interpelle :

— Oh ! Tu fais quoi ?

— Je prépare.

— Je t'ai autorisé ?

Pascal revient ; docilité confondante de crédibilité. Zarkan traverse la pièce jusqu'à la « mandarine ». Il dévisse l'ampoule et, après avoir vérifié l'intérieur de la lampe, la remet. Il enfle son tee-shirt, son Perfecto, puis tape dans ses mains :

— Au boulot !

Pascal dirige les spots vers les fauteuils, Gilles relie la perche à la console, Éric fixe la caméra sur un trépied. Une fois n'est pas coutume, je les regarde s'activer à ma botte. À chaque branchement, je me ressource un peu plus, comme si les jacks réactivaient ma vocation. De tests micro en jeux de lumières, le salon s'anime en studio télé. Vision familière, rassurante.

Zarkan enjambe les câbles en direction des fauteuils et s'installe dans celui de droite, trônant fièrement. J'ôte mon manteau, le donne à l'un de ses hommes.

— M. Zarkan, on va le faire en trois temps. Je vous présente, vous parlez, je conclus.

— Non, c'est moi.

— Vous avez voulu une équipe de pros, laissez-nous faire.

— OK, mais au moindre faux pas, je t'étripe devant tes potes.

Ses yeux ajoutent « assieds-toi », je m'exécute. Ce fauteuil n'en est pas un. Il est dur, glacé comme une chaise électrique. Je m'enfonce, jambes croisées et ventre noué, face à lui. Zarkan, suspicieux :

— T'as pas de fiches ?

— Inutile, j'évoquerai l'essentiel. Après, libre à vous de dire ce que vous voudrez.

— Quand sera diffusée l'interview ?

— Dans deux mois, maximum. Je suis censé vous interviewer après ma « libération ».

— Vous pouvez vous tourner un peu vers moi ? intervient Éric.

J'oriente légèrement mon fauteuil. Zarkan fait de même, sous les yeux de ses sbires. Éric fait sa mise au point :

— C'est bon. Ah ! Je vois la perche.

— Attends, dit Gilles en reculant d'un pas, et là ?

— Impec. Pascal ?

— J'ai une ombre. C'est pas génial sans maquillage.

— T'inquiète, on retouchera ça. Tout le monde est prêt ?
M. Zarkan ?

Il acquiesce et, du regard, astreint ses hommes au silence. Éric ouvre sa main, compte dix secondes, la referme. Ça y est, c'est à moi :

« Bonsoir. Bonsoir et bienvenue dans ce nouveau numéro de *La Vérité en face*. Une émission symbolique après mes deux mois de captivité loin des miens, de vous. C'est pourquoi je tiens à vous remercier du fond du cœur pour nous avoir soutenus, mes confrères et moi. Je pourrais m'étendre sur votre poignante mobilisation à travers la France, mais place au journalisme. À la vérité. Et ce soir, mon invité a la particularité de m'avoir sollicité alors qu'il est recherché par Interpol. En effet, l'homme que vous allez découvrir n'est autre qu'Emir Zarkan... »

— ... le responsable des attentats de Londres et Tel-Aviv survenus l'année dernière. M. Zarkan, merci d'accorder cette exclusivité mondiale aux Français.

— Merci à vous, M. Belmeyer.

— Avant de débiter, je vous demande de ne pas évoquer vos victimes par respect pour leurs proches.

— Allons, sourit Zarkan, je ne suis pas le monstre décrit par Interpol.

— Vous n'en êtes pas moins un terroriste affilié à Al Qaïda et Daesh.

— T'étais moins arrogant à poil dans les chiottes.

Déstabilisé, je fais signe à Éric d'arrêter :

— On coupera ça au montage.

— J'avais compris.

— M. Zarkan, s'il vous plaît. On reprend à votre dernière phrase, « Interpol machin ».

Éric le cadre et, de la main, l'invite à parler. Étrange moment où les ennemis collaborent dans le mensonge. Zarkan, bombant le torse :

— Allons, je ne suis pas le monstre décrit par Interpol.

— Il faut la refaire, la première était meilleure avec le sourire.

— Allons, répète Zarkan en souriant, je ne suis pas le monstre décrit par Interpol.

— Vous n'en êtes pas moins affilié à Al Qaïda et Daesh.

— Je l'étais mais, à présent, je sers ma propre cause.

— Et quelle est-elle ?

— Laver le linge sale en public. Vous parlez de Daesh and co. Mais les pires, ce sont vos dirigeants. Ceux qui ont buté Kadhafi après lui avoir serré la main pendant des lustres, ceux qui interviennent en Syrie pour s'y implanter. Tous des chiens. Je le sais, j'ai bossé pour toute la bande du G8 !

— Hum... vous êtes accusateur, mais vos victimes...

— OK, je suis un salaud, mais qui me paie pour tuer ces gens ? Et pourquoi ? Mais ça, bien sûr, vous n'en parlez jamais. De toute façon, ça vous dépasse. La mort, le crime, vous ne les connaissez qu'à travers votre écran protecteur, n'est-ce pas ?

J'avale ma salive, tente de reprendre le contrôle.

— M. Zarkan, je vous propose de...

— Répondez, M. Belmeyer. Que savez-vous du crime ? Rien. Or, vous avez déjà ressenti cette pulsion, comme moi et des milliards d'autres. Et vous aimeriez tuer vous aussi, pour savoir ce que ça fait. Mais en seriez-vous capable ?

Nouvelle question, même corde à mon cou. Le nœud se resserre. Gaël. Son crâne défoncé, ses yeux injectés de sang qui m'accusent de l'intérieur. Je pâlis face à cette caméra confessionnelle, quand la « mandarine » explose.

Sursaut général.

D'un coup de perche, Gilles désarme le moustachu. Pascal récupère son MP5 et lui tire dans la tête. Je me réfugie derrière le fauteuil. L'autre vise Pascal, qui esquive sa rafale et le mitraille à bout portant. L'homme s'écroule dans son sang. Zarkan bondit pour ramasser l'arme. Du pied, Pascal l'envoie vers Éric, qui s'en empare.

Toujours derrière le fauteuil, j'incline la tête et vois Zarkan se relever. Visé par mes deux sauveurs. Deux. Encore deux sbires dans l'immeuble. Ils vont surgir d'une seconde à l'autre. Zarkan lorgne sur la « mandarine » fumante, puis les bris de verre, et croise le regard d'Éric :

— La lampe... Qu'est-ce que vous avez foutu à l'intérieur ?

— Rien. On t'a juste laissé dévisser l'ampoule.

Zarkan marque un temps d'arrêt, il a compris. Moi aussi : ampoule, graisse, chaleur, explosion. Une idée de génie, improvisée par Pascal. Si je n'étais pas sous le choc, je me jetterais à son cou pour honorer son

initiative. Zarkan tremble de rage :

— Enculés... vous saviez que je vérifierais le matos !

— Et oui, t'es si parano que t'en es devenu prévisible. Allez, mains en l'air.

— Laisse-moi deviner, CIA ?

— Désolé de te décevoir, mais c'est la France qui t'attend.

Zarkan se tourne vers moi. Ses yeux harponnent les miens, puis reviennent fixer Éric :

— La France ? Le pays des droits de l'homme...

— Exactement.

— ... qui m'a grassement payé pour former du djihadiste ? Et qui, dépassé par la situation, décide maintenant de me supprimer. C'est ça ?

— Ta gueule.

— T'as peur de quoi ? Que le journaliste balance tout ?

— Ta gueule, j'ai dit ! Gilles, prends-lui son couteau.

Celui-ci s'approche lentement de Zarkan. Sans le quitter des yeux, il extirpe la lame de la poche et recule jusqu'à Éric... qui lui tire une balle dans la tête.

Gilles vacille.

Me tombe dans les bras.

Glisse jusqu'à mes pieds.

Sous le choc, je vois Éric mitrailler Pascal à bout portant. Son corps crache mille horreurs ; cauchemar de chair et de sang. Les effusions arrosent le mur, au pied duquel tombe le MP5. Zarkan se baisse pour le ramasser mais, visé par Éric, se relève.

— Et pour ça, t'as aussi une explication technique ?

— Non, si ce n'est que tu as le bonjour d'Israël.

— Ah. En Terre Promise aussi, on a peur que je révèle mes petits secrets ?

— Je t'ai raté à New York mais, cette fois, c'est la bonne.

Moi, sidéré :

— Hein ?

— T'as pas compris ? me dit Zarkan, il est du Mossad !

— Non... non, c'est impossible ! Éric, dites-moi que c'est faux !

— La ferme ! hurle-t-il.

— C'est pour ça que vous aviez levé la planque devant le bar !

C'était pour qu'il ne tombe pas aux mains de...

Les deux colosses enfoncent la porte. Éric les accueille d'une rafale, qu'ils évitent de peu. Zarkan ramasse le MP5 et s'allie à eux dans une riposte infernale. Éric se réfugie derrière un fauteuil, comme moi. Nos regards se croisent...

... quand leurs balles s'affrontent. Miroir, plancher, tout vole en éclats. Fumée et poussière ; le salon n'est plus. Autre dimension, autres balles. Les cadavres de Gilles et Pascal rougissent les murs, ma gueule, ma folie où leurs corps déchiquetés n'en finissent plus de bouger. Se relèvent. Avancent en zombies. *Krokodil*. Ils s'approchent de moi, géants. Les sbires de Zarkan, dont les canons ciblent Éric. Il se jette dans un coin, évitant leurs tirs, et les canardent. Les corps s'effondrent, claquent au sol, soulevant une épaisse poussière...

... traversée par d'autres tirs. Zarkan, enragé. Une balle perfore le fauteuil, ma cuisse : « AAAAAAH ! » – mon cri et celui d'Éric, aux genoux mitraillés. Il s'écroule sur Zarkan, lui boxe le visage. Leur lutte fait trembler le plancher jusqu'à moi. Partir, vite. Non. Si, j'ai mon passeport. Je n'ai qu'à sortir, courir jusqu'au périph' et arrêter le premier taxi pour me rendre à l'aéroport le plus proche.

Main sur la cuisse, je rampe en direction de la porte. Éric et Zarkan redoublent de violence. Je frémis à chacun de leurs coups. Barbarie extrême, dont l'intensité fait vibrer les murs. Le sang dégouline jusqu'au plancher, où Zarkan étrangle Éric. Mais il le repousse, ramasse le couteau. La lame quadrille l'air en rouges diagonales, quand Zarkan lui retourne le bras et le lui casse. Hurlement. Éric lâche le couteau, que son propriétaire récupère et – crac ! – lui plante dans le front. Éric se fige, allongé sur le dos. Ses yeux clignent à deux reprises, séparés par une coulée de sang. Il rend un dernier soupir, puis succombe enfin.

Horrifié, je me remets à ramper. Vite, très vite. Mal, très mal. Haletant, Zarkan ramasse le MP5, me dépasse pour se dresser devant moi. Les larmes aux yeux, je l'implore à deux mains.

— Non ! Pitié ! Je n'y suis pour...

Il me mitraille et s'enfuit, m'abandonnant aux morts. Un kidnapping simulé à la perfection, une manipulation médiatique à l'échelle d'un pays, une opération préparée depuis des mois... et « Le Chat » est à nouveau dans la nature. Tout ça pour ça.

Moi, j'ai froid et convulse dans une mare de sang. Elle s'épaissit, réchauffant mon être. Mon cœur palpite encore un peu, le temps d'une

amère rétrospective. J'ai vécu sous les projecteurs et meurs dans l'ignorance du monde qui m'a glorifié. À défaut d'avoir servi à l'arrestation d'un terroriste, ma mort alimentera au moins ma légende. Je vois déjà l'hommage qui me sera consacré. Un *prime* à la gloire du valeureux journaliste que je n'ai jamais été, car j'avais autre chose à foutre. Tout ce que je voulais, c'était du fric, du cul et les honneurs de « la haute ». Et aussi, l'amour de Sarah. Bah, c'est comme ça. Dans cette putain de vie, on ne peut pas tout avoir et j'en ai profité un maximum.

Je crève comme une merde, mais je me suis bien amusé en trente ans de bons et loyaux sévices. J'ai filmé des gosses agonisants, j'ai interviewé les pires assassins, et tout ça au nom de l'information. En coulisses non plus, je ne me suis pas privé. J'ai sniffé des dunes de coke, j'ai obligé des stagiaires à me sucer, j'ai fait virer des collègues et j'en ai même tué un de mes propres mains.

Au dessus de moi s'érige une gigantesque pierre tombale, en forme d'écran plasma. Son ciel de pixels illumine mon dernier souffle qui vous est dédié, ô fidèles :

« Madame, Monsieur, bonsoir. Nous arrivons au terme de mon existence. Je vous remercie de l'avoir suivie et je vous emmerde. »

1. Lampe de tournage appelée ainsi en raison de sa rondeur et de sa couleur orange.

2. « — C'est bon, vous pouvez monter. »

Épilogue

Netanya, Israël.
Deux jours plus tard.

Uri se sent bien dans cette ville. En hébreu, « le cadeau de Dieu », et pour cause : plages magnifiques, climat doux et dynamisme vivifiant, de ses écoles aux centres sportifs en passant par ses parcs de loisirs. Harmonieuse, la belle Netanya n'en trahit pas moins les contradictions d'Israël, tiraillé entre son conservatisme – synagogues, musées – et sa modernité – cybercafés, bars de speed-dating. Uri préfère la banlieue sud, qu'il traverse en ce matin ensoleillé. Moins de monde, plus de calme. Une zone huppée qu'Uri n'aura jamais les moyens d'habiter. Il le sait et s'en fout, satisfait de son appart' avec vue sur le parc Dora Rainpool.

Les palmiers balisent son trajet jusqu'au cinéma, mégaplex orné d'affiches de blockbusters américains. Supers héros et supers méchants. Il est loin le temps des petites salles projetant des comédies entre ashkénazes et sépharades. Les films étaient nuls, mais c'était l'occasion de rire en famille. Aujourd'hui, Uri n'a plus ses parents et l'ancien monde est mort avec eux. Heureusement, il en reste quelques joyaux, comme ce *Barry Lyndon* ressorti en copie rénovée. Son film préféré.

Les portes coulissent, Uri pénètre dans le hall. Bondé, trop climatisé selon lui. Il se mêle à l'une des files d'attente. Devant chaque caisse, un militaire fouille les gens. Précaution justifiée, vieille de quinze ans : située près de la Cisjordanie, Netanya a été meurtrie en 2002 avec trente morts et cent cinquante blessés.

Uri patiente derrière un rabbin mangeant un baklava. Ses mastications l'irritent, mais il prend sur lui. Attente, durant laquelle un vieillard se place dans son dos. Arrivé devant le militaire, Uri se plie au

rituel. La fouille terminée, la caissière le salue :

— Shalom.

— Shalom. Une place plein tarif pour *Barry Lyndon*, s'il vous plaît.

— Quarante-cinq shekels.

Il lui tend un billet, récupère son ticket et sa monnaie. Un sourire charmeur à la caissière et le voilà à l'étage, où l'agent d'accueil détalonne son ticket :

— Salle deux, sur votre droite.

— Merci.

Uri pénètre dans la salle. Une vingtaine de spectateurs, à peine. Il détaille les sièges en quête du « sien », là-bas. Pas trop près de l'écran, pas trop loin des enceintes. Il descend jusqu'au cinquième rang, s'assoit au milieu. Dans son dos, un murmure :

— Eh bien, Uri, on se fait une toile ?

Il se retourne, découvre un homme en polo et lunettes noires. Uri sort du rang. Son ombre dépasse l'écran, où une pub inaugure la séance. Le voyant entrer dans les toilettes, l'homme descend à son tour et le rejoint aux W.-C. Uri, sèchement :

— Je vous écoute.

L'homme ne dit rien, s'accroupit pour regarder sous les cabines. Uri, exaspéré :

— Nous sommes seuls.

— Je vérifie.

— J'ai déjà vérifié.

— Je vérifie quand même – puis, se redressant : parfait !

— Alors ?

— Briefing demain, 9 heures.

Uri acquiesce, se dirige vers la porte. L'homme lui barre la sortie :

— L'opé a foiré et Zarkan a encore disparu.

— Merde. Les Français sont toujours sur le coup ?

— Ils vont faire profil bas pendant quelques temps. On va en profiter.

— Un échec ne vous suffit pas ?

— Le Mossad est têtue, vous devriez le savoir.

L'homme lui libère l'accès. Uri sort, se découvre dans l'obscurité. Le logo de la Warner apparaît sur l'écran, éclairant faiblement ses pas jusqu'au cinquième rang. Il regagne son siège et se concentre sur le générique, au son de la *Sarabande* d'Haendel. Une marche lente...

... comme celle de Pierre-Yves, dans les locaux de la chaîne. Le regard fixe derrière ses lunettes, il traverse les bureaux. Sur son trajet, les salutations d'employés endeuillés par l'annonce de l'AFP survenue hier : « Le corps de Carl Belmeyer, journaliste émérite et présentateur du premier JT européen en matière d'audience, a été retrouvé dans un charnier à dix kilomètres au nord de Monrovia. » Au fil des pas, la compassion se répète.

« Désolé pour Carl. »

Marche lente et solennelle, comme celles se déroulant au même moment à travers toute la France. Nation longtemps divisée dans la bêtise, aujourd'hui réunie dans l'ignorance. La mobilisation est à la hauteur de l'émotion qui a ébranlé le peuple, reléguant à l'arrière-plan la mort de Barbara.

« Désolé pour Carl. »

Et quand s'achèvera le procès, le boss sortira victorieux puisque, du procureur au juge en passant par les groupes concurrents et les intellectuels gauche/droite, personne n'osera incriminer la première chaîne du pays. Le faire reviendrait à profaner la mémoire de son icône sacrifiée.

« Désolé pour Carl. »

La vie continue, donc. Pour les vivants et les morts. Obama est bien rentré de Moscou, la guerre meurtrit toujours le Libéria, la Syrie et autres terres gorgées de sang millénaire. La vie continue en routine qu'elle a toujours été, où le présent appartient déjà au passé.

Pierre-Yves investit l'un des studios. Les techniciens l'accueillent d'un hochement de tête pudique. Il dépasse les caméras, retrouve Étienne, Naéma, Régis, Thomas et Sarah. Ils sont tous là, blêmes, avec des dizaines d'autres. Animateurs ou pigistes, dans un silence funèbre.

À l'ombre des caméras, le boss est entouré de ses conseillers. Pierre-Yves le salue d'un regard. Son chef lui sourit et, bras croisés, supervise les préparatifs du *prime* qui sera diffusé le lendemain de l'enterrement

de sa poule aux œufs d'or. Plus qu'un hommage, le pilote d'une nouvelle émission intitulée *Les Héros de l'info*, mix entre 60 minutes et *La Carte au trésor* : quatre étudiants du CFJ, deux hommes et deux femmes, partent sur les traces d'un reporter assassiné. Après « Le kidnapping de Carl Belmeyer » sont déjà prévus les cas d'autres martyrs de la profession tels que Jean Dominique et Anna Politkovskaïa.

On a vu des cons fiers de leur bêtise dans *Loft Story*, on a vu des élus de la République se déguiser en « Français moyens » dans *Politiques Undercover*, on regardera *Les Héros de l'info* avec autant d'intérêt. La polémique fait rage, une fois de plus, mais l'affaire est entendue depuis que le CSA a donné son accord. Le concept a été validé, à condition que les candidats ne se heurtent pas aux autorités locales. Le boss en a fait la promesse, qualifiant cette émission d'« hypertélé réalité » : exotique, politique et pompe à fric. Facturé 100 000 euros, ce premier enregistrement a atteint un coût de production de 40 000 mais assurera au groupe jusqu'à 800 000 de recettes publicitaires, auxquelles s'ajoutera la prime d'exclusivité puisque le concept a déjà été vendu à quarante-deux pays, dont les États-Unis pour 1 milliard de dollars... mais chut ! En régie, Dédé crie « Silence ! » Alors on la ferme, on retient sa respiration et on regarde la fin.